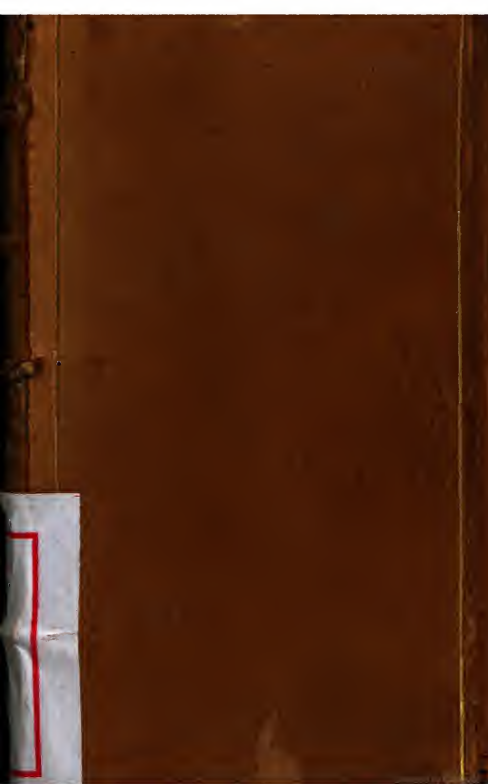




BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III

LIV

B

63
NAPOLI





Log. 16.217



LIV. B. 63-64.

L A
GUERRE
D'ESPAGNE,

DE BAVIERE, DE FLANDRE,
DE SAVOYE, DE L'EMPIRE,
ET DE FRANCE.

O U
MEMOIRES

D U
MARQUIS D***.
Par De Courtin
CONTENANT.

Ce qui s'est passé de plus secret & de plus particulier
depuis le commencement de cette Guerre,
jusqu'à présent.



TOME PREMIER

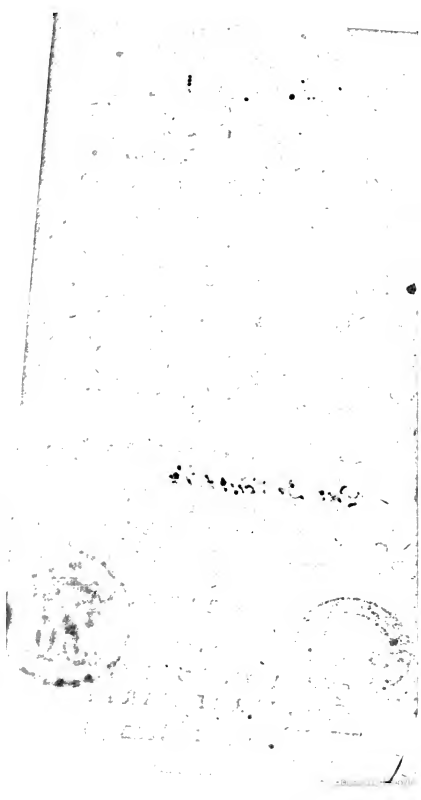


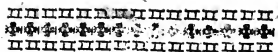
A COLOGNE,

Chez PIERRE MARTEAU.



M. D. CCVIII





L A

GUERRE
D'ESPAGNE,
D'ITALIE,
DE BAVIERE
ET DE FLANDRE,

O U

MEMOIRES
DU MARQUIS D***

P Our bien apprendre à connoître
le Monde, ce n'est pas assez
d'avoir passé une bonne partie de
la vie auprès des Princes ou dans

Tome I.

A

les Armées. L'avantage qu'on peut tirer d'un long séjour à la Cour, c'est qu'on y apprend à la bien connoître, tant par rapport aux Intrigues, par le moien desquelles on s'éleve aux charges & aux dignitez, que par rapport à la Galanterie qui y regne aujourd'hui plus que jamais. L'utilité qui revient de suivre les Armées dans les Emplois qui attachent à la personne des Generaux en Chef, c'est qu'on y apprend bien des particularitez inconnuës qui contribuent souvent au gain d'une Bataille, ou à la prise d'une importante Place. Mais ces avantages ne suffisent pas pour nous donner une parfaite connoissance de ce qui se passe. Il faut encore que la fortune nous ait élevé à un rang de quelque distinction, & que nous aions occupé quelqu'un de ces postes heureux qui nous donnent entrée dans le Cabinet des Princes. Alors nous pouvons parler avec plus de har-

dièſſe & de certitude des affaires, ou parce qu'elles nous ont paſſé par les mains, & que nous ſommes inſtruits des ſecrets reſſorts que l'on a remué pour les faire réuſſir, ou que connoiſſant le caractère des principaux Acteurs, nous ſommes en état de juger plus ſainement des chōſes mêmes auxquelles nous n'avons pas eu part. Aiant eu ce dernier avantage, comme on le verra dans la ſuite de ces Memoires, j'oſe me flater que ceux qui prendront la peine de les lire, y trouveront bien des particularitez très-curieuſes, tant par raport à la Politique qu'à la Galanterie, & à la Guerre.

Ce mélange d'affaires paroît aujourd'hui aſſez du goût du public : la lecture de ces ſortes d'ouvrages divertit, & inſtruit agreablement. Je laiſſe à juger à ceux qui liront le mien, ſi j'ai bien ou mal réuſſi. S'il n'a pas le bonheur de plaire, j'aurai toujours le plaifir de m'être

contenté en l'écrivant. Je regarde ces Memoires comme le Journal de ma vie.

On trouvera sans doute , étrange qu'étant François de Nation, & par conséquent attaché aux intérêts de mon Roi , j'ai pû me résoudre à publier bien des choses dont le secret m'avoit été confié. Je repons à cela que j'ai balancé long-tems avant que d'en venir là ; & si ma patience n'avoit été poussée à bout, je ne l'aurois jamais fait. Il est dur pour moi de me voir privé de tous mes Emplois depuis la Bataille de Hochstet, où j'eus le malheur d'être fait prisonnier , avec un grand nombre d'autres Officiers , qui ont été comblez de bienfaits , & moi de disgraces.

Il n'y a rien de si incertain que les faveurs de la fortune , lors que nous les recevons de la main des premiers Ministres. Le merite est aujourd'hui la dupe du caprice de ces Messieurs. J'ai eû beau me

plaindre par diverses Lettres que j'ai écrites en Cour à Mrs de Chamillard & de Torcy ; je n'en ai pas été mieux traité pour cela ; Mr le Maréchal de Tallard s'est même intéressé dans mes malheurs , & m'a fait la grace d'écrire à Madame de Maintenon en ma faveur , tout cela n'a servi qu'à augmenter mes chagrins. On verra le tort qui m'a été fait , par le recit des choses dont on m'accuse. Mais avant que d'entrer dans ce détail , il ne sera pas inutile de dire quelque chose de ma naissance , & des premières années de ma vie qui sembloient me promettre un sort plus heureux.

Madame Elisabeth de Vienne, Comtesse Doüairiere de Bouteville , Mere du feu Maréchal Duc de Luxembourg étoit ma protectrice. Elle mourut en l'année 1696 , âgée de quatre-vingts douze ans , dans la 69. année de son veuvage. Sa perte me fut très sensible , parce que c'est à elle que je devois les

commencemens de ma fortune. Mon pere mourut deux mois avant que je vins au monde , & laissa les affaires de nôtre famille dans un grand desordre. Ma mere avoit été élevée par les soins de Madame la Douairiere , qui l'avoit voulu avoir auprès d'elle , jusques à ce qu'elle fut en âge d'être mariée. Après la mort de mon pere , la Douairiere qui avoit toujours conservé pour ma mere les mêmes sentimens de tendresse , fut la premiere , à la consoler de la grande perte qu'elle venoit de faire , & lui dit avec cette bonté , qui lui étoit naturelle , qu'elle ne se mit en peine de rien , qu'elle prendroit soin de ses enfans. Le tems des couches de ma mere étant venu , elle me mit au monde , sans savoir qui elle me destinoit pour Parrain , mais considerant que Mad. la Douairiere de Bouteville , & Mad. sa fille , Isabelle Angelique de Montmorenci Bouteville , sœur aînée du Maréchal de

Luxembourg, avoient déjà tenu sur les fonds de Batême deux de mes sœurs, elle jetta les yeux sur le Duc de Luxembourg, dans la pensée, que si Dieu me conservoit la vie, je ne manquerois de rien sous un si puissant Protecteur, qui seroit engagé par là à prendre soin de mon avancement. Le Duc l'agrea, & je fus nommé François Henri ***. Outre la perte que je fis en la personne de Madame la Douairiere, je perdis encore beaucoup en Mademoiselle de Montmorency Bouteville. Elle mourut le 24. de Janvier 1695. âgée d'environ soixante & dix ans. Elle fut mariée en premiere Nôce, avec le dernier Duc de Chatillon de la Maison de Coligni, dont elle n'eut point d'enfans. Elle se remaria en secondes Nôces avec le Duc de Mecklembourg - Sverin. Par son testament elle donna au Comte de Luce, second fils du Maréchal de Luxembourg, le Duché de Châtillon, à condition qu'il

en porteroit le nom. Elle lui donna aussi toute sa vaisselle d'argent, & fit present d'un service doré au Duc de Montmorency. Elle fit aussi un legs de 100000 livres, au Chevalier de Soissons, qui se nomme à present le Prince de Neufchatel. D'ailleurs elle fit un autre legs à Mr de Corge, qui est marié avec une des filles de Mr de Valence son beau-frere. Le reste de ses biens furent donnez à la Douairiere sa mere, qui vivoit encore pour lors.

Comme elle étoit Marraine de ma sœur aînée, elle s'étoit chargée de faire sa fortune, & l'avoit voulu avoir auprès d'elle, jusques à ce qu'il se presentât un parti pour la marier, & cela à l'exemple de Madame la Douairiere, qui en avoit usé de même envers ma mere. Mais il arriva un malheur à ma sœur, qui la mit au tombeau le jour de la veille de ses nôces; & voici comment cela arriva: plus

de deux ans auparavant deux Egyp-
 tiennes qui se mêloient de dire la
 bonne aventure, la voyant à la
 porte, furent frappées de sa beau-
 té, qui jointe à sa grande jeunesse
 la rendoient accomplie. Elles s'a-
 procherent d'elle & lui offrirent de
 lui prédire tout ce qui lui devoit
 arriver. Ma sœur trop credule leur
 présente la main. Ces gueuses
 firent son horoscope, ou plutôt
 lui dirent cent bagatelles qui n'ont
 aucun fondement, & qui ne ser-
 vent la plupart du tems, qu'à ren-
 verser la cervelle aux jeunes filles
 qui y ajoutent foi : entre autres
 choses les Bohemiennes l'assure-
 rent qu'elle se verroit un jour re-
 cherchée en mariage, par une per-
 sonne d'un grand mérite, qui l'ai-
 meroit tendrement, qu'elle de son
 côté auroit de l'amour pour cette
 personne ; mais que cet amour re-
 ciproque n'auroit point d'accompli-
 sement ; que la destinée seroit d'être
 fiancée, & que la veille de ses
 nœces elle mourroit.

Ma pauvre sœur se mit tout cela si fort en tête, qu'effectivement elle en mourut, tant il est vrai qu'il ne faut souvent qu'une chimere pour faire une forte impression sur l'esprit des jeunes filles, capable de troubler leur imagination, & de leur causer la mort. Elle étoit fiancée à Mr de la Tuile, homme riche, dont je pouvois tirer beaucoup d'appui, ainsi je fis une grande perte sans parler des bien-faits dont Mademoiselle de Montmorenci l'auroit gratifiée avant sa mort, comme elle le lui avoit promis. Mais revenons à mon sujet; après mon batême, ma mere commença par me donner une bonne Nourrice, qui prenoit tous les soins imaginables de moi. Malgré tous ces soins un accident imprévu faillit à me faire perir dans le berceau. La Nourrice, ou par imprudence, ou par hazard, avoit mis le berceau dans lequel j'étois, près du feu sous une vieille cheminée. C'étoit un espe-

ce de Bâtiment antique fort large, & fort haut, comme nous en voions encore dans les anciens Palais. Cette cheminée tomba lors que j'étois seul dans la chambre, ma Nourrice ne faisant que d'en sortir. Dans un instant mon berceau fut enseveli sous les ruines de ce lourd Bâtiment, dont le debris avoit rempli toute la chambre d'un amas prodigieux de pierres, sans que pas une eût touché mon berceau.

C'est une merveille surprenante, de ce que je ne fus pas massacré, & mis en poussiere. Au bruit terrible que fit cette chute, ma mere & ma nourrice acoururent à mon secours, & m'ayant trouvé encore en vie, elles admirerent la Providence, de ce qu'elle m'avoit si miraculeusement conservé. Madame la Douairiere, & ma mere, prirent ma conservation dans cette rencontre, pour un prodige qui leur donnoit de grandes esperances pour ma fortune; & dès lors ma

mere ne faisoit point difficulté de dire, dans toutes les compagnies où elle se trouvoit : „ qu'elle avoit „ un Enfant cheri du Ciel, qu'elle „ ne doutoit nullement que je ne „ parvinssse à des Emplois de distinction, puis que Dieu venoit „ de lui en donner des présages.

Madame la Douairiere, Mademoiselle de Montmorenci, & ma mere, furent depuis ce tems-là si infatuées de pronostics en ma faveur, qu'elles faisoient mon horoscope au premier oiseau de bon ou mauvais augure, qui passoit par dessus les cheminées, ou devant les fenêtres de ma chambre ; Elles faisoient exactement toutes mes actions, & je ne faisois pas un pas où il n'y eût du mystere, qui avoit quelque rapport au mouvement des Astres, & aux influences du Ciel. Elles faisoient, pour ainsi dire, le Journal de ma vie future, lors que j'étois encore dans le berceau, ou entre les mains des Nourrices & des Gouvernantes. Quand

Quand j'eus quitté le berceau, Madame la Douairiere me voulut avoir auprès d'elle, & me fit apporter dans l'Hôtel de Luxembourg, pour y être élevé sous ses yeux. A l'âge de douze ans, elle me fit mettre en pension chez les Peres Jesuites au College de Clermont, pour y apprendre les Humanitez & les belles Lettres ; quelques années après on me donna des Maîtres, pour les Mathematiques, & generalement pour tous les Exercices necessaires à un jeune homme, qui étoit destiné à la guerre. Je puis dire, sans vanité, que je fis assez des progres pour ne point faire regretter à ma Bienfaitrice les dépenses qu'elle faisoit pour moi. Car à peine eus-je atteint l'âge de dix-huit ans, que me vis hors des Academies, & à l'état de remplir quelque bon emploi, si le Maréchal de Luxembourg l'avoit bien voulu ; mais comme il avoit une grande opi-

nion des Academies que le Roi venoit d'ériger en faveur des Cadets , il trouva bon que j'entrasse dans celle de Tournai , pour y apprendre , disoit-il , les Elemens de la guerre. J'y fus pendant deux ans , & ce fut là l'Ecole où j'appris, toutes sortes de débauches ; il est vrai qu'on y montrait parfaitement l'Exercice des armes , & qu'au sortir de là , on avoit de grandes dispositions à devenir très-bon Officier. Cependant , le Roi aiant été informé des excès & des débauches que les Cadets y faisoient , a cassé ces Academies.

Après avoir appris à Tournai , pendant deux ans , à porter le mousquet , je revins à Paris auprès de Mr le Duc. J'étois pour lors dans la fleur de ma jeunesse , & je commençois à voir le monde. Madame la Douairiere , de peur que je ne me débauchasse , faisoit éclairer ma conduite de près , & je ne faisois aucune démarche ,

qu'elle n'en fut informée par l'Ecuyer du Maréchal , à qui elle en avoit donné le soin. J'avois lié une étroite amitié avec le Marquis de Villarceaux , & M. de Bartillat, qui furent tuez depuis à la Bataille de Fleurus. Nous nous trouvions ensemble dans toutes les Societez, où il se jouoit gros jeu ; j'étois assez heureux ; mais Villarceaux & Bartillat perdoient quelquefois si terriblement , qu'ils se feroient ruinez , si je ne les en avois empêché par mes conseils. Le jeu est une folie , qui a ses bons & ses mauvais endroits. Si on joue avec les Dames dans les Assemblées & les Societez , c'est un agreable amusement qui n'a rien de criminel ; ou c'est une Compagnie de Dames indifferentes , ou c'est une Maîtresse qui nous y engage. Si c'est une Maîtresse , on joue avec plaisir , & on fait l'amour en même tems. Si les Dames nous sont indifferentes , outre qu'on ne joue

pas gros jeu , on a toujours l'agrément de leur conversation & de leur compagnie. Un jeune homme qui entre dans le monde , ne sauroit choisir une meilleure Ecole pour apprendre à le connoître. Mais de jouer , comme faisoient le Marquis de Villarceaux & Bartillat , uniquement pour perdre, cela même droit à l'Hôpital.

Cette passion naissante , à mon égard , fut suivie d'une autre pas moins dangereuse ; je veux dire la Galanterie. J'étois dans cette première jeunesse , qui brille , & qui porte l'amour avec rapidité dans le cœur des Dames. Outre l'inclination naturelle qui m'y portoit, je croiois d'être en droit de profiter de tous les avantages que la nature , & une belle éducation m'avoient donné. Je faisois par tout où je me trouvois des Maitresses, comme on verra dans la suite de ces Memoires. J'avois quelquefois le bonheur de me faire aimer des

unes, & souvent les autres me faisoient enrager à leur tour. C'est le sort de l'amour.

Outre ces deux inclinations, j'en avois pris une troisième très-pernicieuse. Comme j'étois continuellement auprès du Maréchal de Luxembourg, j'avois contracté, en lui entendant parler souvent de Magie, une espèce de curiosité qui me faisoit rechercher avec empressement tous les Livres qui en traitoient, à quelque prix que ce fût. De sorte que j'avois fait une petite Bibliothèque, composée de toute sorte de Livres Nécromanciens. En quelque lieu que j'allasse, au lieu des Commentaires de Cesar, ou d'un Quinte-Curce, où je devois apprendre le métier de la Guerre, je prenois avec moi un *Agripa*, ou un *Tritemius*, *Peruchio*, *Opus Trinum Magicum*, la *Clavisule de Salomon*, le *Comte de Gabbalis*, des *Sciences secrètes*, & semblables autres Livres qui gâtent

l'esprit. J'avois assez bien fait mes Etudes chez les Peres Jesuites, j'entendois très bien ces Auteurs. Après la Theorie, la curiosité me porta à en venir à l'experience, ce qui est le plus delicat de l'affaire, puis qu'elle est défenduë par la Religion, & les Loix. Car de lire simplement ces Livres pour voir de quoi ils traitent, cela passe. Un honnête homme doit tout savoir, mais aussi il faut qu'il distingue le bien d'avec le mal. Le bon ou mauvais usage que l'on fait des choses justifie nos actions, ou les rend criminelles.

La premiere experience que je fis de mon étude dans l'Art Magique roula sur les charmes. J'avois lié commerce d'amitié avec l'Abé de Courtenvaux, le Marquis de Froissart, & le jeune Comte de Linieres, qui furent de la partie. Comme j'avois fait mes Etudes au Collège de Clermont avec eux, & que nous nous trouvions souvent

ensemble , nous avions, pour ainfi dire , contracté les mêmes inclinations. Nous étions à peu près de même âge , & gueres plus sages l'un qu'e l'autre. Les bons Peres Jesuites s'étoient tuez à nous inspirer la vertu , mais nous de nôtre côté nous inventions mille ruses , assez ordinaires aux Ecoliers , pour les faire enrager. Si c'étoit ici le lieu , je rapporterois divers tours que nous eur jouâmes , assez propres à divertir ; peut-être qu'ils trouveront eur place dans quelque autre endroit. Nous nous prêtions tour à tour nos Livres de Magie , & ce que l'un n'entendoit pas , l'autre expliquoit. Nous devinmes si sçavans dans cette Science , aussi bien que dans l'Astrologie Judiciaire , la Chiromancie ; ou l'Art de deviner , que nous faisions hardiment l'horoscope de nos Maîtresses , qui étoient assez folles pour nous en croire , & souvent nos predictions renversoient leurs pe-

tites cervelles , & leur faisoient passer de mauvaises nuits. Tout cela n'aboutissoit qu'à nous en faire aimer , & à en obtenir plus aisément leurs faveurs. De quelque maniere que la prediſtion tournât, nous y trouvions toujours nôtre compte ; les femmes sont plus credules que les hommes , & souvent un rien leur fait perdre l'esprit.

Nous prîmes donc le jour pour faire l'experience du charme. Il nous falloit pour cela une chemise teinte du sang d'une jeune fille pucelle. L'Abé de Courtenvaux s'engagea de la fournir. Si ce fut celle de sa Maîtresse j'en doute fort. La virginité d'une fille au dessus du commun, & qui a déjà près de dix-sept ans , est quelque chose de bien rare dans le Siecle où nous sommes. Il nous falloit de plus un chien noir, un hibou, & une chauve-souris. Je promis de donner le chien. Le Marquis de Froissart dit que son Cocher lui fourniroit une

chauve-souris , qui avoit fait fort d dans la remise de ses carosses. Le Comte de Linieres promit de nous livrer le hibou.

Nous nous rendîmes avec tout notre appareil magique dans une cave obscure & profonde. Nous couvrimmes le chien de la chemise, dont nous avons parlé. Le hibou fut placé à la droite du chien , qui devoit être la victime de notre curiosité ; la chauve-souris à la gauche ; chacun de nous quatre prit son poste. Il falloit d'ailleurs qu'un profond silenceregnât , aussi regnoit-il ; & les Chartreux ne l'ont jamais observé avec tant de régularité dans leurs devotions , que nous le faisons pour lors. Il falloit encore faire l'invocation , qui est la prononciation de quelques mots barbares qui regardent l'Art ; nous le fîmes ; après quoi je lâchai mon pistolet chargé à balle , sur le chien , qui tomba roide mort. Ce fut là la fin de notre Tragedie magique.

Si le charme avoit produit son effet, le chien devoit être invulnérable, comme Achille le fut au fameux Siege de Troye. Pour nous consoler, nous attribuâmes cette mauvaise réussite au défaut de formalitez, qui n'avoient pas été bien observées, & nous remîmes l'affaire à une seconde experience. Nous en fîmes le recit à nos Maîtresses tour à tour, qui en rirent comme des foles, & nous les priâmes de garder le secret. Voilà à quoi nous nous amusions pour nous divertir ; mais l'âge meur étant venu, a chassé de mon esprit toutes ces foles & chimeriques speculations, qui sont le fruit d'une jeunesse trop temeraire, & dans la suite j'ai tres-bien reconnu qu'il n'y avoit que de l'illusion & de la vanité dans toutes ces Sciences.

Ce seroit ici le lieu de rapporter quantité de particularitez sur cette Science, qui disgracierent le Duc de Luxembourg à la Cour après la

Guerre de Hollande de 1672.
 usques à la Guerre de 1688. Ce
 Maréchal étoit d'un caractère assez
 singulier. Il se moquoit de tous les
 reproches qu'on lui faisoit sur ce
 sujet. Il alloit toujours son grand
 chemin , & se mettoit fort peu en
 peine que le Roi & ses Ministres le
 vissent de bon ou de mauvais œil.
 Mais comme cela me meneroit trop
 loin , & qu'il seroit d'ailleurs hors
 de mon sujet , je garderai ces Me-
 moires particuliers pour les donner
 au Public, lors que j'écrirai l'His-
 toire de cet illustre General , qui
 près le fameux Prince de Condé &
 le Maréchal de Turenne, a le plus
 contribué à relever la gloire de la
 France , & à donner de la reputa-
 tion aux Armes de Sa Majesté. J'a-
 vois encore un défaut de jeunesse,
 qui étoit de tirer l'épée à la moin-
 dre offense , ce qui faillit à me per-
 dre, & à me faire bannir pour tou-
 jours de la France. Effectivement,
 c'est ce qui venoit de se passer entre

moi & le Chevalier d'Argenceau fut venu aux oreilles du Roi , c'en étoit fait. Les duels étoient défendus avec tant de rigueur , que ce Monarque faisoit un cas de conscience de ne les pardonner à personne, pas même aux Princes du Sang.

J'avois rencontré deux ou trois fois le Chevalier chez une de mes Maîtresses , nommée Mademoiselle de la Londe ; & comme j'étois le premier en possession , je me croiois en droit de lui prescrire la loi. Je le priai donc de me laisser en repos sur mes amours , & je lui dis tout franc que je n'étois pas d'humeur à partager avec un Rival ; que j'aimois avec trop de délicatesse. Le Chevalier se moqua de ma rodomontade , & alla toujours son train. Je le trouvai encore le lendemain auprès de ma Maîtresse , bien surpris du peu d'égard qu'il avoit au compliment que je lui avois fait : la colere se mêla à mon dépit amoureux , & je
l'aurois

aurois assurément insulté au mo-
 ment même, n'eût été le respect
 & la considération que j'avois
 pour Mademoiselle de la Londe,
 que j'aimois à la folie. Je crus
 donc qu'il valoit mieux attendre
 qu'il sortit, ce qu'il fit peu de tems
 après. Je le suivis de près, Ma-
 demoiselle de la Londe, aiant re-
 marqué que j'avois martel en tête,
 voulut m'arrêter. Elle savoit que
 étois jaloux à la fureur; mais lui
 aiant promis que j'allois revenir
 par mes pas, elle me laissa aller.
 Aiant joint d'Argenceau, je lui
 dis à l'oreille deux mots qui por-
 oient coup, & qui lui firent en-
 tendre de quoi il s'agissoit. Nous
 convenîmes donc de nous aller bat-
 tre le lendemain, & nous choisi-
 mes pour champ de bataille les
 bords de la Seine à un quart d'heu-
 re de Paris. Celui-ci ne manqua
 pas de s'y trouver seul aussi bien
 que moi, comme nous l'avions
 concerté, afin que l'affaire fût

tenuë plus secrete. Nous nous battîmes donc l'épée à la main pendant quelque tems à armes égales, sans nous toucher ; mais lui aiant porté un coup vers le cœur, il tomba roide mort. Sans perdre tems, je lui ôtai ses habits, & les jettai dans la Seine ; je creusai une espece de fosse sur les bords de ce Fleuve, qui fut son tombeau, après quoi je me retirai. Comme tout cela venoit de se passer fort à la hâte, je craignois de ne l'avoir pas assez couvert de sable, de sorte que je pris la résolution d'y retourner le lendemain, sous pretexte d'aller à la chasse. Le flux de cette Riviere, qui avoit débordé pendant la nuit, avoit deterré une de ses jambes, dont la vûë produisit une espece d'émotion, qui m'inspiroit de la terreur d'un côté, & de l'autre me reprochoit de l'avoir immolé à une passion aussi extravagante que celle de l'amour. Je jettai quantité de sable par des-

is , & m'en revins au plus vîte à Paris, fort en peine de l'issuë qu'auoit une mauvaise affaire, à laquelle mon imprudente jeunesse m'avoit porté.

Comme le jeune Marquis de Villarceaux & Bartillat , étoient mes meilleurs amis , ils furent aussi les seuls à qui j'en fis confidence. Nous trouvâmes à propos de publier que le Chevalier étoit parti à la hâte pour Malthe, sur une Lettre que le Grand Maître de l'Ordre lui avoit écrite. Effectivement, il devoit partir pour s'y rendre , & n'avoit attendu qu'après de l'argent pour payer ses dettes. Cette affaire , la plus fâcheuse qui me fût encore arrivée , me rendit plus sage ; & je résolus de faire un sacrifice de toute la délicatesse de mon amour à un peu plus de retenue. J'eus le bonheur de l'échapper belle ; & la Cour n'en a jamais rien su. Comme je suis à présent dans un Pais de liberté ; & que d'ailleurs , je n'espère

plus de retourner en France , je ne fais pas aussi scrupule de rapporter cette premiere aventure de ma jeunesse. On a crû que le Chevalier avoit été tué dans les Combats qui se font donnez entre les Turcs & les Galeres de Malthe où il avoit de l'Emploi.

Cependant , l'idée du pauvre d'Argenceau , & du tombeau dans lequel je l'avois inhumé sur les bords de la Seine , me revenoit toujours à l'esprit ; je faisois tout au monde pour l'en chasser , sans en pouvoir venir à bout. Cela me fit naître l'envie de quitter pour quelque tems Paris ; ce n'est pas que je m'y ennuiasse ; je n'avois besoin de rien ; j'avois de l'argent autant qu'il m'en falloit pour fournir à toutes mes dépenses ; & quand il m'en manquoit , je n'avois qu'à en demander , ou à Madame la Douairiere , ou à ma mere. Mais pour ne paroître pas trop importun , je m'adressois presque tou-

ours à celle-ci qui étoit la meilleure
 mere du monde, & dont la ten-
 dresse à mon égard, alloit au delà
 de tout ce qui se peut imaginer; je
 requentois d'ailleurs le beau mon-
 de avec qui on apprend à vivre. Il
 est vrai que mon trop de jeunesse
 s'engageoit quelquefois parmi des
 libertins, avec qui on ne prend
 garde de mauvaises inclinations qui
 ôtent l'esprit, & nous entraînent
 dans la débauche. J'avois d'ailleurs
 un avantage qui fait le plus agréa-
 ble amusement de la vie; je veux
 dire, l'accès libre auprès des Da-
 mes; je faisois choix parmi elles,
 de celles qui me convenoient le
 mieux, & je ne consultois pour
 cela que le cœur & l'inclination.
 Les femmes qui m'aimoient le plus, j'en
 faisois mes Maîtresses. Cet attachement
 suffisoit seul pour me donner
 le courage de ne pas regretter le séjour
 que je faisois à Paris, quand j'au-
 rois dû y passer toute ma vie. Mais
 tout cela ne faisoit pas ma fortune;

j'étois né pour les armes , & je ne voiois point encore de porte ouverte pour entrer dans les Emplois. Il falloit pour cela la Guerre.

Comme j'avois une extrême envie de voir l'Italie ; il se presenta une ocaſion , la plus favorable du monde. Le Roi ſe broüilla avec le Pape Innocent X I. En voici le ſujet. Ce Pontife ne fut pas plutôt élevé à cette ſuprême Dignité , qu'il fit connoître qu'il n'avoit pas le cœur françois. La premiere marque qu'il en donna ; c'eſt qu'il voulut proteger quelques Prélats en France qui ſ'étoient declaré en ſa faveur au ſujet de la Regale. Ce qui irrita extrêmement le Roi. Les Brefs d'Innocent X I. qui favoriſoient ces Prélats étoient conçûs en des termes pleins de fierté & de hauteur. Là deſſus , Sa Majeſté fit agir le Clergé de France , qui par quatre Propositions donna des bornes au pouvoir du Chef de l'Egliſe. Attentat que le Saint Siége ne pût

ligerer. Cependant, le Clergé par ses Décisions ne faisoit rien qui fut contraire aux maximes de l'Eglise Gallicane, & qui n'eût été approuvé par la Sorbonne; Elles furent soutenues par toute l'autorité du Roi, & aucun Docteur en Theologie n'étoit reçu aux Licences, qu'après y avoir souscrit. On afficha une These, qui contenoit ces Décisions, à la porte du Palais du Nonce, pour le fâcher d'autant plus. Le Pape donna des marques de son ressentiment au Clergé de France, fit une reponse fiere à la lettre qu'il lui avoit écrite, & refusa des Bulles à ceux qui se trouverent à l'Assemblée de 1682. Il abolit les Franchises de l'Ambassadeur de France, comme il avoit fait celles des autres têtes couronnées. Pour lors, le Roi prit la resolution d'y envoyer en Ambassade le Marquis de Lavardin, & voulut lui donner une bonne escorte de gens d'élite bien armez, pour l'aider à soutenir la

possession des Franchises de son Quartier. Je priai le Duc de Luxembourg de me recommander à M. de Louvois, afin que je fusse du nombre de ceux qui devoient se rendre à Rome. Le Duc ayant conçu de l'amitié pour moi, & se voyant d'ailleurs sollicité par Madame la Douairiere sa mere, crut qu'il étoit tems de m'employer. Ainsi, il prit la resolution d'en parler à M. de Louvois, & de me presenter à ce Ministre; il lui dit beaucoup de bien de moi. Il l'assura de mon zele, & de ma fidelité pour le service du Roi, ajoutant que j'étois intrigant, & que je pouvois rendre de bons services à la Cour, s'il jugeoit à propos de m'employer. Monsieur de Louvois, sur ce rapport, voulut me voir, & me reçût avec beaucoup d'affabilité; il me dit qu'il m'entretiendrait avant mon départ, sur quelques affaires particulieres. Que cependant, je me trouveroie au lever de Sa Ma-

jesté à qui il me présenteroit. Le Roi voulut nous voir tous ensemble, & nous lui fûmes presentez à Versailles au nombre de cent cinquante, destinez pour cette expedition. Sa Majesté nous demanda si nous avions le cœur véritablement françois. Comme j'étois le plus hardi, je pris la parole pour toute la compagnie, & je repondis, que nous la remercions de l'honneur qu'elle nous faisoit. Que nous étions prêts à voler jusques au bout du monde, & à repandre tout nôtre sang pour son service. Le Roi nous replica qu'il étoit satisfait, & nous nous retirâmes.

Nous eumes ordre de partir, & de nous rendre à Marseille pour nous y embarquer pour Genes. Je fus le seul de la compagnie, qui ne fut pas en état d'obéir à cet ordre, de cent cinquante que nous étions, je restai seul à Paris. M. le Marquis de Louvois m'avoit dit qu'il m'entretiendrait sur quelque

faire particulière avant mon départ. Depuis, il m'avoit encore fait avertir de ne point partir sans le voir. Il étoit pour lors à Meudon, d'où il ne revint que huit jours après. Il falut donc l'attendre, quelque envie que j'eusse de partir avec les autres, parmi lesquels j'avois des amis. Il m'en auroit moins coûté, j'aurois eu plus d'agrément, & je n'aurois pas couru risque d'être poignardé, comme on le verra par l'Avanture qui m'arriva à Grenoble. Comme c'étoit-là ma première sortie du Roïaume, & que j'avois toujours eu de l'aversion pour les dangers auxquels on est exposé sur mer, je me consolai plus facilement du retardement que l'absence de M. de Louvois apportoit à mon voiage, qu'on me permit de foire par terre. Je passai ces huit jours à faire mes adieux, & à visiter mes amis. M. de Louvois étant de retour, je me rendis chez lui. Il étoit pour lors en conver-

sation avec le Duc de Villeroi , & le Maréchal d'Humieres ; il me fit dire de l'attendre. D'abord que ces Messieurs l'eurent quitté , il me vint trouver dans l'Anti-chambre, & m'ordonna de le suivre. Il me mena dans son Cabinet, où il me fit l'honneur de m'entretenir plus d'une grosse demi-heure. Ce preliminaire de confiance de la part d'un premier Ministre , qui bien souvent ne daignoit pas écouter les Princes du Sang , me donna de grandes idées de ma capacité. Je me figurois déjà qu'il m'alloit revêtir du Caractere d'Ambassadeur pour quelqueune des Cours d'Italie. Je n'ai jamais conçu de si belles espérances de ma fortune. „ Je sai, „ Monsieur qui vous êtes , me dit- „ il : Je vous demande deux choses „ pour le service du Roi. La pre- „ miere est le secret & la fidelité , „ & la seconde est l'exactitude à „ suivre les ordres , qu'on vous „ donnera. Comme la Guerre ,

„ continua-t-il , paroît inévitable
 „ en Italie ; je vous chargerai de
 „ quelques Negociations pour for-
 „ mer un parti dont Sa Majesté
 „ veut se servir pour mettre le Pape
 „ à la raison. Mr de Lavardin
 „ vous remettra une Lettre de
 „ creance de la main du Roi , que
 „ vous rendrez à Sa Sainteté , &
 „ comme la presence de ce Minis-
 „ tre est absolument necessaire à
 „ Rome , & qu'il ne peut vaquer
 „ aux affaires Etrangères qui s'egar-
 „ dent les autres Cours d'Italie , je
 „ lui enverrai les Memoires qui
 „ vous instruiront de ce que vous
 „ aurez à faire. Quant aux remi-
 „ ses d'argent , qui vous seront
 „ necessaires , j'aurai soin qu'on
 „ vous les fasse à point nommé. Je
 „ n'ai plus rien à vous dire pour le
 „ present , si ce n'est que je vous
 „ recommande le zele & l'atta-
 „ chement que tout bon Sujet doit
 „ avoir pour les interêts de son
 „ Prince. En sortant de son Cabi-
 „ net,

„ net , il me demanda quand je
 „ faisois état de partir. Je lui re-
 „ pondis , que je n'étois resté que
 „ pour obéir à ses ordres , puis
 „ qu'il avoit souhaité de me parler
 „ avant mon départ. Il me repli-
 „ qua que je lui avois fait plaisir ,
 „ surquoi je pris congé & me re-
 „ tirai.

Quand je fus sorti , je fis quel-
 ques reflexions sur le discours que
 m'avoit tenu ce Ministre. Il m'a-
 voit parlé d'une lettre du Roi
 pour Sa Sainteté , de Negocia-
 tions , & de remises d'argent , en
 des termes si generaux , que je me
 trouvai aussi savant que lors que
 j'allai chez lui. Mais comme tout
 est mistere à la Cour , je crûs que
 deux raisons l'avoient porté à ne
 me pas faire plus d'ouverture. La
 premiere est , qu'il n'osoit point
 encore se trop confier en moi. Ces
 Messieurs ne marchent qu'à pas
 comptez. Il falloit auparavant
 qu'il m'eût mis à l'épreuve. La se-

conde est l'aprehension ; qu'il avoit que je perdisse en chemin la Lettre & les Memoires s'il me les donnoit , ou que je n'eus l'indiscretion de les divulguer. Ainsi le détour qu'il prit en me disant qu'il les enverroit au Marquis de Lavardin , n'étoit proprement que pour être plus sûr de son fait. Quoi qu'il en soit , je faisois toujours beaucoup de cas du peu de mots qu'il m'avoit dit , persuadé qu'à mon arrivée en Italie , j'entrerois dans les grandes affaires.

En partant de la Cour , je laissai le Roi l'esprit rempli de grands desseins qui ont éclaté dans la suite ; Monseigneur le Dauphin toujours occupé aux plaisirs , Madame de Maintenon attachée à la devotion , les Jesuites à la conversion des Reformez , Messieurs de Louvois , de Pontchartrain , de Chamillart , de Torcy , & les autres Ministres acablez d'affaires ; & les Dames de la Cour plus galantes que jamais.

Je laissai encore Paris , le plus aimable séjour du monde avec regret : mais quand les ordres viennent , il faut obéir. D'ailleurs , je devois avoir tout sujet d'être content. J'avois moi-même sollicité ce voyage , pour exercer une Jeunesse qui mollit dans l'oïveté , si on ne l'en tire. Ainsi , je pris la poste pour Lion , où je restai quelques jours.

Pendant mon séjour à Lion , je fis connoissance avec un homme d'un caractère tout nouveau & tout particulier , son air , ses manières , ses habits , son train , tout cela m'imposa & me fit croire qu'il étoit homme de qualité & de distinction. Il avoit un Maître d'Hôtel , un Valet de Chambre , trois Laquais avec des Livrées de la dernière propreté. Il avoit d'ailleurs beaucoup de politesse , & une grande connoissance des belles Lettres. Sa conversation étoit spirituelle & enjouée. Enfin à le voir on auroit

dit qu'il avoit passé toute sa vie à la Cour ; mais tout cet éclat & ce brillant extérieur ne font pas l'honnête homme. Il n'y a rien qui fasse plus d'illusion aujourd'hui que la fausse vertu. On a besoin de toute la sagesse de Salomon pour faire un juste discernement de ce qui est mauvais. Je l'appris par expérience dans cette rencontre, & je l'appris d'une manière à ne l'oublier de mes jours. Cet Aventurier se faisoit nommer le Comte du Fiel. Nous logions & mangions ensemble dans la même Auberge ; c'étoit aux trois Rois. S'étant informé du lieu où j'allois, & ayant appris que j'avois dessein de faire un voyage en Italie, il m'en témoigna de la joie, & me dit qu'il auroit l'honneur de m'accompagner puis qu'il alloit du même côté. Je lui témoignai à mon tour le plaisir que j'avois d'avoir rencontré une personne de son mérite. Nous partîmes donc de Lion pour Grenoble, & étant arrivés à

cette dernière Ville , nous allâmes
 loger à l'Imperatrice. L'estime &
 l'amitié qu'il conçût pour moi pen-
 dant le voiage, furent suivies d'une
 confidence secrète qu'il me fit , à
 laquelle je ne m'attendois pas.
 Cette confidence me surprit , &
 m'aprit à le connoître à fond.

Nous ne restâmes à Grenoble
 que deux jours. La veille de nôtre
 départ , nous soupâmes seuls lui &
 moi , tête à tête. Il avoit ordonné
 à l'Hôte, sans que je le sceusse,
 qu'il nous fit un repas de la der-
 niere magnificence. Effectivement
 rien n'y manquoit pour la delica-
 tesse & pour la quantité des mets.
 J'em'étonnois d'abord de la profu-
 sion des viandes qu'on nous servit;
 car il y avoit à manger pour dix
 personnes , je trouvois de l'excez
 à tout cela , attendu que les fraix
 du regal me regardoient aussi bien
 que lui. On apporta enfin un dessert
 qui ne démentoit point la bonne-
 chere qui avoit precedé. Pour lors

le Comte dit à ses Valets & au mien, qui nous servoient de sortir pour un moment de la chambre, & de nous laisser en liberté. Après quoi il se leve de table, & ferme la porte. Je ne comprenois point à quoi alloit aboutir tout ce mystérieux appareil. Monsieur, me dit le Comte, agréez que je vous regale ce soir, c'est moi qui fais les fraix. Je lui repondis qu'il étoit trop généreux, & que je voulois paier ma part. Le Comte me repliqua que tout étoit païé, & qu'il m'alloit faire voir comment; mais qu' auparavant il avoit une grace à me demander qui étoit de garder le senrer, sans quoi il seroit perdu sans ressource. Je lui fis reponse qu'étant honnête homme je ne le trahirois pas, & qu'il pouvoit se confier en moi. Voici, dit le Comte, de quoi paier nôtre Hôte. Pour lors il sort de sa poche un instrument à rouë, prend une assiette d'étain, met le bord de l'assiette dans

L'instrument , & d'un tour de bras il en fait sortir un écu blanc ; il parcourt tout le bord de l'assiette de la même manière, & dans moins d'un demi quart d'heure , il en fait douze écus qu'il jette sur la table. Il prend encore une autre assiette qui fut convertie de la même manière en douze écus blancs , ce qui faisoit vingt - quatre écus ; voilà , dit-il , assez pour notre regal.

On peut juger de ma surprise, me voiant avec un Faux Monnoieur que j'avois pris pour un homme de qualité & de distinction. Cependant, j'atendois avec impatience le denouement de la Scene, fort en peine si l'Hôte ne trouveroit rien à redire aux écus. C'étoit une affaire de conséquence pour moi. Je courois risque d'être perdu aussi-bien que lui & de passer pour complice. Je serois sorti dans le moment pour aller loger ailleurs, mais outre qu'il étoit trop tard j'aurois encore augmenté le soupçon. Je

crûs donc qu'il valoit mieux pousser l'aventure à bout , & que le meilleur expedient étoit de partir de Grenoble dès la pointe du jour. Enfin , l'Hôte est apellé. Il apporte le compte de nôtre depense , Mr le Faux Monnoieur lui donne les écus de nouvelle fabrique. L'Hôte en admire la beauté & remercie Mr le Cômte. Il faut remarquer, que les écus étoient assez bien imitez , & qu'à moins que de les bien examiner il étoit difficile de les reconnoître pour faux parce qu'ils étoient couverts d'une doublé feuille d'argent fin. Quoi qu'il en soit, l'Hôte en fut content. Je ne dormis presque point de toute la nuit, tant cette aventure me passoit & repassoit par l'esprit. D'abord que le jour parut nous fîmes seller nos chevaux , & nous partîmes.

Il me fut impossible quelque soin que je prisse de me débarrasser de la compagnie d'un tel homme , & il falut malgré moi faire le voyage

avec lui. Etant arrivez dans les Montagnes de la Savoie, il me pria de le suivre ; je veux , dit-il , mon intime ami , vous faire voir ma Maison avant que de nous séparer. Je fis toute la résistance imaginable pour m'en dispenser, par l'aprehension où j'étois qu'il ne me menât dans quelque coupe-gorge ; mais enfin il me pressa tant qu'il falut y consentir. Nous quitâmes donc le grand chemin, & nous nous rendîmes par des detours à travers des bruières & des valons , à une Caverne qui se trouvoit au bas d'un Rocher d'une prodigieuse hauteur. Etant descendu de cheval , le prétendu Comte me pria de le suivre seul, & me conduisit dans une Caverne où il falloit descendre par des degrez comme dans une Cave. De cette Caverne , nous descendîmes dans une autre d'une extrême profondeur. Le jour en étoit banni, & pour toute lumiere je ne vois qu'une méchante lampe dont la foi-

ble lueur nous laissoit à peine reconnoître. Cette lampe brûloit jour & nuit. Je n'ai jamais vû une peinture de l'Enfer plus au naturel que me le parut ce lieu affreux , & quand j'y fais reflexion , je m'imagina que ce ne pouvoit être que le Diable qui m'y avoit mené. Mon étude de Magie me revint pour lors à l'esprit. Je me figurois que Dieu m'ayant abandonné , m'avoit fait tomber dans cet endroit , pour y satisfaire toute ma curiosité ; & qu'une legion de diabolins & d'esprits malins s'aloit bien tôt presenter à moi.

Etant au milieu de cet Antre, je fis la revûe de mes deux yeux , des raretez qui en faisoient l'ornement. Je puis dire que cette Scene valoit bien pour le moins celle des écus blancs, qui venoit de se jouer à Grenoble. D'un côté je ne voiois que fournaux, soufflets, forges , enclumes, marteaux, & autre attirail de forgerons. Je pris ce lieu pour

l'ancienne demeure de Vulcain. Si je me tournois d'un autre côté, j'avois un spectacle des plus terribles. Je ne vois qu'ossements de morts, des têtes, des bras, des jambes, des squelettes. Je m'imaginai que ce pouvoit bien être là les tristes restes des pauvres passans assassinez. Je me figurois déjà que mon tour alloit venir, & quand je regardois le maudit endroit où étoient tous ces ossements, je ne pouvois m'empêcher de dire en moi même, voilà mon tombeau. Les derniers devoirs que j'avois rendu au pauvre Chevalier, sur les bords de la Seine, me revinrent dans l'esprit, je lui avois donné du moins une sépulture honorable; mais de me voir, disois-je, égorgé par les mains des assassins & des voleurs de grand chemin, cette pensée affreuse troubla si fort mon imagination, que je ne savois plus où j'en étois. M'étant tourné d'un autre côté, je vis un amas prodigieux de toutes sortes de bou-

teilles pleines de liqueurs de diverses couleurs ; c'est là, disois-je, les porions cordiales que l'on donne aux gens qu'on dépêche à l'autre monde. Effectivement elles étoient remplies de divers poisons. J'aprehendois fort qu'il ne prit la fantaisie à Mr le Comte de m'en présenter un verre par civilité. Je n'avois assurément pas besoin pour lors de liqueurs rafraichissantes, car la peur m'avoit rendu assez froid , & plus froid que la glace. M'étant enfin tourné pour la quatrième fois, pour ne rien oublier , j'aperçûs dans un autre coin tous les ingrédients , dont on se sert pour la recherche de la pierre philosophale. Il y avoit dans le centre , ou au milieu de la Caverne , une espee de table dont je me souviendrai toute ma vie , car peu s'en fallut qu'elle ne me la coutât , comme vous l'alez voir. Cette table étoit un morceau de rocher à peu près quarré. On l'avoit roulé au milieu

milieu de la Caverne pour y tenir lieu de table. On n'a pas toutes les commoditez de la vie dans les Cavernes des Brigans, comme on les a dans les grandes Villes. Ces Messieurs n'y font pas tant de façon. Ils s'acommodent de tout. Il y avoit sur cette table plusieurs gros Livres, dont les uns étoient ouverts & les autres fermez. Ils étoient venerables par leur antiquité, & encor plus par les secrets de l'art qu'ils enseignoient. Je voulus m'approcher de cette table : pour cela je pris le tems que le Comte étoit descendu dans un autre Caverne qui se trouvoit à côté de celle-ci. Il alloit chercher, à ce qu'il m'avoit dit, une rareté qu'il vouloit me faire voir ; ou plutôt il alloit chercher le poignard dont il faillit à m'ôter la vie. Quand j'e le vis partir pour entrer dans ce lieu encore plus profond que celui où j'étois, & peut-être aussi profond que l'Enfer, j'eus un pressentiment de ce qui m'arriva.

Je n'ai jamais prié de meilleur cœur, persuadé que les parties de mon pauvre corps , alloient bien-tôt augmenter le nombre des ossemens qui étoient déjà là. Quoi qu'il en soit , je m'aprochai de cette table, & je voulus ouvrir un gros Livre pour voir dequoi il traitoit. Le Comte s'en étant aperçû fait un cri terrible qui est repeté par tous les Echos d'alentour. Cé cri est suivi de mille juremens effroiables. Il se tourmente. Il grince les dents. Il apelle tous les Diables de l'Enfer à son secours pour venir m'exterminer. Pour lors la fraieur me prend. Je tâche par la fuite à me dérober à ce furieux ; & comme il remontoit les degrez de sa Caverne le poignard à la main ; moi au plus vîte, je remonte les degrez de celle où j'étois , & me rends auprès de mon valet , qui m'attendoit à quelque cent pas de là. Le Comte me poursuivait de près , & je ne vois point d'autre ressource pour me tirer

du peril que de faire un coup de main. Je saute promptement à l'arçon de la selle de mon cheval ; j'en tire mes deux pistolets chargez à balle. Pour lors je dis au Comte que s'il avançoit encor d'un pas je lui caissois la tête ; celui-ci voiant à qui il avoit affaire, retourna sur ses pas dans sa maudite & infernale retraite. Je remerciai Dieu de m'avoir tiré d'un si mauvais endroit. Je dis à mon Valet de monter à cheval , & j'en fis de même. Je repris le grand chemin pour continuer ma route.

Toute l'Italie , & la Savoie sont pleines de ces sortes de Bandits, & de Voleurs ; celui-ci, outre les brigandages & les assassinats , faisoit encore toute sorte de fausse monnoie , dont il se defaisoit en voiageant dans les Païs étrangers. Il avoit parcouru toute la France, quand je le rencontrai à Lion , & ne revenoit dans les Montagnes que pour se munir de nouvelles

especes. Il avoit son monde qui travailloit dans les creux de ces Rochers, durant son absence. Je me suis étonné cent fois que Son Altesse Roiale de Savoie souffre de pareilles gens sur ses terres.

Je me rendis enfin à Turin, où je ne fis que coucher. Le lendemain je pris la poste pour Rome. Quand je fus arrivé dans cette Capitale du monde, tout m'y parut nouveau. Les Palais, les Edifices, les Eglises, les Antiquitez, les Coûtumes, l'air des Dames Romaines & leurs ajustemens, mais encore plus la maniere de les voir, & de leur faire l'amour. J'avois vû en France les Maisons Roiales, les Palais des Princes, & les Superbes Edifices de Paris, & je m'étois figuré qu'il n'y avoit rien au monde de plus beau. Mais quand je fus à Rome je trouvai tout surprenant. J'avois fréquenté à Paris le beau monde. J'avois eu accez auprès des Dames. Je les vois librement, &

Nes me recevoient d'un air en-
 oué & galand. En un mot je fai-
 sois l'amour sans peine. Mais ici
 tout étoit mystère. Un regard, une
 caillade, un simple souris, une
 conversation indifférente ; tout
 cela étoit crime. Pour approcher les
 Dames, il falloit se dérober, les
 voir dans les Eglises, leur donner
 des rendez-vous pleins de peril.
 J'en fis bien-tôt l'expérience par
 quelques Aventures qui m'arrive-
 rent.

Je m'appliquai d'abord à apren-
 dre la langue italienne, & dans
 peu de tems j'y fis assez de progrès.
 Je la parlois avec autant de facilité
 que ma langue naturelle. Il est
 vrai que j'avois déjà eu un maître
 à Paris, qui m'en avoit enseigné
 les principes. La connoissance de
 cette Langue, me fit naître l'envie
 de m'intriguer auprès des Dames.
 C'est là la folie des François. Je
 m'attachai d'abord à bien distinguer
 les Courtisannes, d'avec les filles

d'honneur , de peur de tomber dans quelque coupe-gorge. Mais je n'eûs pas de peine à faire ce discernement , parce que les Promenades , & les Socierez , où se trouvent ces dernières , sont deffenduës à celles là, sous de rigoureuses peines. Il ne leur est même pas permis d'aller en carosse pendant le jour, ni de se trouver hors de leurs maisons durant la nuit. Il est vrai, que le parti que je prenois me devoit faire craindre le poignard, qui est le bourreau de la jalousie italienne. Mais la beauté des Dames Romaines , jointe à cette délicatesse d'esprit qui brille dans leur conversation , me rendirent amoureux à la folie ; & c'en fut assez pour me faire oublier tous les perils auxquels je m'allois exposer.

J'allai un jour entendre la Messe dans l'Eglise de S. Jean de Latran. M'étant mis à genoux auprès d'une Dame , qui m'étoit inconnue,

mais dont la beauté me parut extraordinaire, il n'en falut pas davantage pour troubler ma devotion & déranger mon cœur. Mes yeux furent les premiers interprètes de cet amour naissant. Je les avois continuellement tournez vers la Dame, & je ne fus pas longtemps à découvrir qu'elle n'étoit pas insensible. Elle me jeta plusieurs regards tendres, qui furent autant de traits ardents, qui allumerent dans mon cœur une flamme qui faillit à me perdre. La Messe finie, la Dame se leva, & m'étant aproché de son oreille; je lui dis, pour ne pas perdre le tems qui est précieux en Italie, que je l'aimois déjà à l'adoration. C'est là tout ce que je pûs lui dire, parce que je m'aperçûs qu'on nous examinoit, & toute la reponse qu'elle me pût faire, fut qu'elle reviendrait le lendemain à la Messe. Etant sortie de l'Eglise, elle monta en carrosse, & se retira. Je m'informai de son

nom , & j'appris que c'étoit la Donna Vincita , d'une des plus illustres familles de Rome. Elle étoit riche dans ses habits , mais sa beauté surpassoit leur magnificence. Je me retirai tout rêveur, en attendant avec un mortel ennui le lendemain. Enfin , ce lendemain étant venu , je me rendis à l'Eglise à la même heure. Mais ce n'étoit assurément pas par dévotion. La Dame voulut me donner le change. Elle avoit pris ce jour-là un autre habit pour se déguiser, & s'étoit placée dans un autre endroit. Mais on a beau faire , on ne sauroit se cacher aux yeux d'un Amant. Cet artifice ne servit qu'à augmenter ma curiosité , & à me rendre plus amoureux. Mes yeux se promenerent long-tems de tous côtez dans cette vaste Eglise , sans pouvoir découvrir l'objet de ma tendresse. Mais sa taille , qui étoit des mieux prises , trahit toutes ses precautions ; car l'ayant aperçûe

au bout d'un Confessionnal, je me levai tout aussi-tôt, & je fus me mettre à genoux auprès d'elle. Pour lors, elle sourit, & me regarda d'un œil tendre & passionné. Je pris ce préliminaire d'amour pour un presage de triomphe; je me flatois déjà agreablement d'une conquête assurée. Il ne restoit plus qu'à mettre le projet en execution. Mais l'execution est quelque chose encore plus dangereuse que rare en Italie. J'en fis bien-tôt l'experience. La Dame aiant tourné adroitement le bras, elle glissa dans ma main un billet, où elle me marquoit un rendez-vous, en des termes qui peignoient l'amour dans toutes ses douceurs. La Messe finie, elle se leva, & me donna encore pour adieu quelques souris, & quelques ceillades tendres, qui joints au billet, me rendirent le plus fou, & le plus amoureux de tous les Amans. Je n'ai jamais appris combien vaut le mystère en

amour , que dans cette occasion. La Dame qui donnoit le billet , le rendez - vous marqué , les expressions tendres & ingenieufes , dont elle se servoit ; l'air & la maniere engageante , dont elle me le donna ; tout cela avoit son prix. Je n'eus garde de manquer au rendez - vous. Je fus à l'heure nommée à la porte d'une maison superbe , qui me fut d'abord ouverte ; c'étoit la maison , ou plutôt le Palais de la Dame. D'abord que je fus entré , il se presenta à moi trois hommes masquez le poignard à la main. La partie n'étoit pas égale , il falut pour le coup , que l'amour cedât au peril de perdre la vie. Je repris au plus vite le chemin par où j'étois entré , & me dérobai aux Assassins. J'appris dans la suite que ce coup ne m'avoit été porté que par un pur éfet de la jalousie italienne , auquel la Dame Vincita n'avoit point de part. Son mari avoit

deux Espions, qui veilloient à la conduite de cette jeune Beauté ; le premier étoit un Mendiant qui se tenoit à la porte de l'Eglise où la Dame alloit faire ses devotions. Il avoit remarqué la première fois, que j'avois approché la Dame, que je lui avois parlé à l'oreille. Il en avoit d'abord averti le mari. Le second Espion étoit une vieille Matrone qu'il entretenoit chez lui, qui dans le tems que la Dame écrivit le billet du rendez-vous, trouva le moyen d'en tirer copie, qu'elle donna au mari. Celui-ci informé de tout le mystère, joüa à l'inscû de sa femme, le rôle dont je viens de parler. Cette aventure, qui étoit mon premier essai de galanterie à Rome, me rendit plus sage & plus circonspect auprès des Dames Romaines.

Voilà quels étoient mes amusemens, en attendant les affaires sérieuses, dont m'avoit entretenu Mr

de Louvois. Effectivement, je n'étois pas le seul de la Troupe François, qui prenoit ses plaisirs à Rome. Tous les François de la suite du Marquis de Lavardin, avoient aussi-bien que moi leurs amourettes. Comme nous étions tous gens choisis, & de la dernière propreté en habits, nous nous faisions distinguer par tout, où nous nous trouvions. D'ailleurs, nous étions bien armez, pour nous faire craindre. Mais au bout du compte, nous n'étions qu'une poignée de gens ; & n'eût été que le Roi étoit respecté dans toute l'Italie, à quoi le bombardement de Gènes avoit beaucoup contribué, on nous auroit mille fois massacré.

Le Marquis de Lavardin étant arrivé à Rome, se mit d'abord en possession de son Quartier de Franchise, & voulut le soutenir par la force des armes. Le Pape se mit en état de tirer vengeance d'un attentat qui ataquoit hautement son
auto

autorité dans sa Capitale. Il jeta l'Interdit sur l'Eglise de S. Louis, parce qu'on y avoit reçu le Marquis, refusa de le reconnoître pour ambassadeur, & même l'excommunia. J'ai été témoin de cette Scene la plus extraordinaire qui soit arrivée de nos jours. L'Eglise combattoit alors contre le Monde, & étoit à qui des deux remporteroit Victoire.

Sur ces entrefaites, Mr de Lardin aiant reçu les Dépêches de Cour, me fit appeler pour me les communiquer. Je fus chez lui tout aussitôt. Après une longue conversation, il me remit la lettre que le Roi écrivoit au Pape, de même que les Memoires dont Mr Louvois m'avoit parlé, sur lesquels je devois me regler pour les autres Cours d'Italie. Quant aux instructions qui regardoient la lettre : Elles portoient : „ Que Sa Majesté aiant fait une sérieuse attention sur les démêlez qu'elle

„ avoit avec le Chef de l'Eglise,
 „ avoit crû qu'il étoit tems d'en
 „ arrêter le cours , de peur qu'ils
 „ ne devinssent funestes à ses des-
 „ seins, & à la Religion. Que pour
 „ cet effet, je demanderois une Au-
 „ dience particuliere du Saint Pere,
 „ & je lui remettrois en main pro-
 „ pre la lettre du Roi, en lui décou-
 „ vrant de bouche les intentions
 „ les plus secretes de ce Monarque ;
 „ qui étoient de donner à Sa Sain-
 „ teté une satisfaction raisonnable,
 „ tant à l'égard de ce qui s'étoit
 „ passé en France de la part de son
 „ Clergé , qu'à l'égard de la con-
 „ duite qu'avoit tenuë à Rome son
 „ Ambassadeur le Marquis de La-
 „ vardin. Qu'au reste , Sa Majesté
 „ ne souhaitoit rien tant que de se
 „ reconcilier avec le Chef de l'Egli-
 „ se, puis qu'il en étoit le Fils aîné,
 „ & le plus zelé Défenseur. Que
 „ cette reconciliation étoit d'autant
 „ plus necessaire , que sans elle la
 „ Religion Catholique alloit deve-

„ nir la proie de l'Herésie en Ang-
 „ gleterre, &c. Voilà le discours
 que je devois tenir à Innocent XI.
 Mais celui-ci devenu intraitable ne
 voulut point recevoir la lettre du
 Roi, & me refusa Audience. Pour
 lors, Sa Majesté écrivit une lettre
 au Cardinal d'Estrée, qui fut com-
 muniquée aux autres Cardinaux.
 Elle contenoit ses plaintes contre
 le Pape, & representoit le domma-
 ge que sa Sainteté caufoit à l'Europ-
 e & à l'Eglise, par le refus qu'elle
 faisoit de soutenir les interêts du
 Cardinal de Furstemberg. Que ce
 refus étoit la source de toutes les In-
 trigues que les Princes Protestans
 mettoient en usage contre le Roi
 Jaques pour aneantir la Religion
 Catholique en Angleterre. Cette
 lettre fut rendue publique dans
 Rome, & au lieu d'acommoder les
 affaires brouillées, ne servit qu'à
 rendre la protection du Pape plus
 puissante en faveur du Prince Cle-
 ment de Baviere. Par là Innocent

XI. se vengea hautement du Roi, & l'engagea dans une Guerre, où tous les Princes de l'Europe se li-guerent contre lui, comme nous le verrons dans la suite.

Quant aux Memoires qui con-cernoient les autres Cours d'Italie, comme ils dépendoient du bon ou du mauvais acueil que le Pape feroit à la lettre de Sa Majesté, j'avois ordre, en cas que Sa Sainteté refusât l'ouverture d'un acommode-ment, de me rendre auprès des Ducs de Mantouë, de Parme, de Modene, du Grand Duc de Tosca-ne & de la Republique de Venise, pour y travailler à la Negociation d'une Ligue secrete entre le Roi Très Chrétien & ces Puissances contre Innocent XI. C'étoit un coup, s'il avoit reüssi, qui auroit abîmé l'Italie de fonds en comble. Quelques-uns de ces Princes don-nerent dans le panneau, comme nous le verrons ; mais les autres plus clair-voians, reconnurent les

desseins de la France. Les Princes Italiens deviennent rarement la dupede la Politique. Cette Science leur est enseignée, pour ainsi dire, dans le berceau. Ils en ont donné les premiers élemens aux autres Nations du Monde. Toutes les ruses & les maximes de leur Machiavel leur sont connues. Quoi qu'il en soit, je fis pour lors dans ces Cours, à peu près le manège qu'a fait Monsieur de Callieres en Hollande à la Paix de Ryswick ; c'est-à-dire, qu'il n'y a point d'intrigue dont je ne me servisse pour en venir à bout.

Je partis donc de Rome, & je me rendis auprès du Duc de Mantouë. Ce Prince me reçût avec tous les honneurs imaginables. Il voulut même que je logeasse dans le Palais Ducal. A la verité, il y avoit assez de place, puis qu'on y compte jusques à cinq cens cinquante Chambres, dont chacune a trois riches ameublemens. Aussi,

dit-on, que cinq Rois avec leur suite, y peuvent loger commodement. Je priai Son Altesse de me laisser dans mon incognito, & je pris un logement ailleurs. Je lui remis en main propre une lettre du Roi, qui me tenoit lieu de lettre de créance.

„ Ce Monarque lui marquoit,
 „ qu'étant persuadé des bons senti-
 „ timens de Son Altesse, par les
 „ liaisons d'amitié, qui avoient
 „ toujours régné entre lui & elle,
 „ il ne doutoit nullement, qu'elle
 „ n'entrât dans les engagements
 „ qui lui seroient proposés de sa
 „ part, puis qu'ils n'avoient pour
 „ but que le maintien de la Paix en
 „ Italie. Je priai le Duc de me mar-
 „ quer l'heure la plus propre, à la-
 „ quelle nous pourrions conférer en-
 „ semble. Il me répondit qu'il falloit
 „ le faire pendant la nuit, afin que
 „ l'affaire fut tenue plus secrète, &
 „ qu'elle ne vint point aux oreilles
 „ du Nonce. Je vous enverrai,

ajouta-t-il, un homme de confiance vers la minuit. Il se tiendra à quelque distance de votre logement. Pour lors, vous sortirez de chez vous, & il vous conduira au Palais. J'approuvai cet expédient.

A la première Conférence que j'eus avec ce Prince, je lui exposai, suivant les instructions de Monsieur le Louvois, les motifs qui porteroient le Roi Tres-Christien à lui proposer une Ligue contre le Pape Innocent XI. Ces motifs étoient; que ce Pontife depuis son élévation avoit travaillé à introduire des Schismes dans l'Eglise, qui alloient ouvrir la porte à l'Hérésie, si on n'y mettoit ordre. Que le Roi Tres-Christien ne pouvoit voir qu'avec douleur, après tous les soins qu'il avoit pris pour détruire les Huguenots en France, un Pape qui se déclaroit ouvertement leur Protecteur. Que ce Pontife avoit écrit plusieurs lettres interceptées, par

„ où on avoit découvert les intelli-
 „ gences secretes qu'il avoit avec
 „ les Princes Protestans. Qu'il pre-
 „ noit à tâche de se declarer ou-
 „ vertement contre le Roi Très-
 „ Chrétien ; parce que ce Monar-
 „ que étoit le plus zelé Défenseur
 „ du Parti Catholique. Qu'outre
 „ les faits qui sapoient les fonde-
 „ mens de l'Eglise Romaine, Inno-
 „ cent XI. se mêloit encore d'em-
 „ pieter sur le Temporel des Rois ;
 „ qu'il venoit d'en donner des preu-
 „ ves toutes recentes , par la Bulle
 „ qui dépouilloit les Ambassadeurs
 „ des Têtes Couronnées de leurs
 „ Franchises à Rome. Que les
 „ Libertez de l'Eglise Gallicane,
 „ dont ses Predecesseurs avoient
 „ joui de tems immemorial , ne
 „ pouvoient plus subsister que par
 „ la force des Armes , contre un
 „ Pape qui seul s'étoit mis en tête
 „ de les lui contester. Que Sa Ma-
 „ jesté Très-Chrétienne pour pre-
 „ venir les grands maux qui aloient

affliger l'Eglise , dont l'Italie faisoit la plus considerable partie, avoit formé le dessein de proposer une Ligue offensive & defensive à tous les Princes Italiens. Qu'elle s'engageoit à faire tous les fraix d'une Guerre si juste pour donner des preuves d'autant plus éclatantes de son attachement aux interêts de l'Eglise. Que cette Ligue subsisteroit jusques à ce qu'on eût réduit Innocent XI. aux justes bornes de ses Predecesseurs. Que ce n'étoit pas la premiere fois que les Rois de France avoient fait la guerre aux Papes & les avoient mis à la raison ; Qu'elle n'en venoit cependant à ces fâcheuses extremités qu'avec un très-sensible regret : Qu'elle s'étoit servie auparavant de toute son obeissance filiale pour porter le Pape à tenir une conduite plus saine, & plus modérée. Que le Duc d'Estée , son Ambassadeur à Rome , avoit usé

„ de toutes les voies de douceur;
 „ pour tâcher à le persuader, sans
 „ en avoir rien pû obtenir.

Pour attirer le Duc à la conclusion d'un Traité qui me devoit servir de modèle auprès des autres Princes. J'avançai que la République de Venise, le Grand Duc de Toscane, & les Ducs de Parme & de Modene, avoient déjà comme promis d'y entrer. Qu'enfin, j'avois ordre de lui offrir de la part de Sa Majesté, un subside de . . . par mois, qui lui seroit païé tant que ledit Traité dureroit. Comme ce Prince est abîmé dans des débauches, qui l'engagent à des dépenses au delà de ses revenus, je crois que le subside fit plus d'impression sur son esprit, que le beau discours que je venois de lui faire de la part de la Cour. De sorte, qu'il donna les mains au Traité, lequel fut en même tems conclu & signé. Je dépêchai tout aussitôt un Exprès à Rome au Marquis de Lavardin avec

la copie dudit Traité. Je fus obligé de garder l'original pour m'en servir auprès des autres Princes.

Le Marquis de Louvois très-satisfait de ma première Negociation, m'écrivit une lettre fort obligeante & pleine d'estime, avec ordre de me rendre incessamment auprès des autres Princes qui devoient entrer dans ledit Traité. Cette lettre, qui étoit la première que j'eusse encore reçue de ce Ministre, m'encouragea & me donna de nouvelles esperances pour ma fortune. Je ne voulus point partir de Mantouë sans visiter le lieu où les celebres Poëtes Virgile & le Tasse ont pris leur naissance. Je visitai aussi les plus belles Eglises & autres Monumens. Mais à propos d'Eglise. Il faut que je rapporte l'avanture d'un Filou, qui coupoit la bourse aux Dames dans les Eglises.

M'étant rendu un matin dans la Cathedrale, pour y entendre la

Messe , j'aperçûs un homme qui avoit quatre bras. Cet homme étoit fort propre dans ses habits. Il avoit d'ailleurs un manteau d'écarlate sur les épaules , avec des agrémens d'or & d'argent en broderie; perruque blonde d'un côté, & beau linge de de l'autre. A le voir , on l'auroit pris pour un Marquis de la première distinction. Comme j'avois les yeux tournez plutôt du côté des Dames , que du côté de l'Autel , je fus peut-être le seul qui remarqua les rours de souplesse de cet Avanturier. Il changea plusieurs fois de place , en quittant une Dame , pour se venir placer auprès de l'autre. Apparemment, parce que la bourse de celle-là ne s'étoit pas trouvée assez bien fournie. Quoi qu'il en soit , il se vint enfin mettre à genoux auprès d'une jeune Dame qui se distinguoit de toutes les autres par sa beauté , & par la richesse de ses habits ; & comme c'étoit elle qui
 avoit

avoit attiré mes regards & toute mon attention , j'eus le plaisir de lui voir couper sa bourse. Le Filou étant à genoux auprès de la Dame, sortit de son manteau deux bras artificiels , les deux mains jointes vers le Ciel , comme une personne qui prie avec beaucoup de zele & de devotion. Tandis que d'un autre côté portant une main sous le manteau à la bourse de la Dame, il la coupoit de l'autre. Quand il eut fait son coup , il retira ses deux bras artificiels dans son manteau comme si de rien n'étoit , se leva d'auprès de la Dame , & sortit de l'Eglise. Pour moi , je ne voulus point le declarer. J'avois des raisons de ne me point faire connoître , & j'eus le plaisir de voir un tour de filou qui me parut surprenant d'un côté , & de l'autre me fit oublier l'Evangile du jour ; car assurément je ne songeois à rien moins qu'à la Messe.

Je partis de Mantouë pour me

Tome I.

G

rendre auprès du Duc de Parme
 A mon arrivée, je fus trouver ce
 Prince dans son Palais, & je lui
 remis une lettre du Roi, qui l'in-
 formoit du sujet de ma negocia-
 tion., Ce Monarque lui marquoit,
 „ que quoi que Son Altesse relevât
 „ du S. Siège, il étoit persuadé,
 „ qu'elle n'auroit pas oublié les
 „ bien-faits que Sa Maison avoit
 „ reçû des Rois de France ses Pre-
 „ decesseurs, & les soins qu'il avoit
 „ pris lui-même pour porter sa
 „ Sainteté, à lui rendre les Etats
 „ de Castro & de Rossigliano,
 „ qu'elle lui retenoit depuis si long-
 „ tems. Que cette consideration la
 „ porteroit, sans doute à entrer
 „ dans les engagements qui lui se-
 „ roient proposez contre le Pape
 „ Innocent XI. dont l'ambition
 „ démesurée alloit être funeste à la
 „ Religion, & à la Paix d'Italie.
 „ Que son Altesse aiant le même
 „ intérêt que les autres Princes ses
 „ Voisins, dans une affaire qui re-

„ gardoit la Religion, & leur mu-
 „ tuelle conservation , ne devoit
 „ point balancer à embrasser ce
 „ parti &c.

J'eus quelques conferences particulieres avec ce Prince & ses Ministres, où je fis le détail des mêmes raisons que j'avois raportées au Duc de Mantouë. Et pour faire pancher la balance , je finis mon discours par un subsid..... que le Roi lui offroit par mois à compter du jour de la ratification du Traité. Il se passa plusieurs jours avant que je pusse voir la fin de cette Negociation.

Enfin le Duc de Parme , voiant que le Duc de Mantouë avoit signé le Traité , prit aussi la resolution de le signer. J'en donnai avis au Marquis de Lavardin , après quoi je partis de Parme pour me rendre auprès du Duc de Modene. Ce Prince me fit beaucoup d'acueil. Je commençai par lui remettre une lettre du Roi , comme j'avois fait

aux autres Princes. Sa Majesté lui écrivoit „ qu'ayant embrassé les in-
 „ terêts du Roi d'Angleterre Ja-
 „ ques I. I. qui avoit épousé une
 „ Princesse * de sa Maison, Elle
 „ se persuadoit que l'union des
 „ mêmes intérêts porteroit Son
 „ Altesse à entrer dans un Traité
 „ qui lui seroit présenté de sa part.

J'eus diverses conversations avec ce Prince. Je lui representai les mêmes motifs que j'avois fait aux Ducs de Mantouë & de Parme. Il m'avoua que le Pape Innocent X I. en agissoir mal envers le Roi ; mais que d'entrer en guerre ouverte eontre le Chef de l'Eglise, cela demandoit de serieuses reflexions. Qu'il avoit cependant tout le respect imaginable pour la personne du Roi. Comme ce Prince me parut d'un autre caractère que les Ducs de Mantouë & de Parme, je crus qu'il falloit l'atirer par une aug-

* Les Ducs de Modene, sont de la Maison d'Est.

mentation du subside ; je lui dis que j'avois ordre du Roi de lui offrir un subside de..... par mois durant le tems du Traité. Cette proposition lui fit ouvrir les yeux, sans cependant le persuader. Pour lors je crûs qu'il falloit abréger la Negociation. Aiant donc tiré de ma poche les originaux des Traitez conclus avec les Ducs de Mantouë & de Parme , je lui dis : Prince, voilà de quoi vous convaincre. Mais je vous demande le secret sur la difference du subside que le Roi vous offre. La vûë des Traitez signez de la main des Ducs de Mantouë & de Parme , & l'augmentation du subside , le porterent enfin à entrer dans la Ligue , dont le Traité fut conclu & signé sans que personne le sût.

D'abord que cette affaire fut terminée j'en informai la Cour. Monsieur de Louvois me donna tout aussi - tôt , par une seconde lettre de sa propre main , des témoignages

ges de sa bien-veillance. Il me marquoit en propres termes, que le Roi étoit très content de toutes mes démarches. Que je pouvois être persuadé qu'il auroit un soin particulier de ma fortune. Il ajoutoit que je devois me rendre au plutôt à Florence.

Le Grand Duc de Toscane est comme l'on fait un des plus puissans & des plus riches Princes d'Italie. Il peut mettre sur pié quand il veut quatre mille chevaux, & trente-deux mille fantassins, vingt vaisseaux de guerre, & quatorze galeres. On dit qu'il a plus de vingt-six millions d'or dans son Epargne, sans parler de ses revenus ordinaires, qui sont très-considérables. Ainsi son alliance étoit très-nécessaire au Roi. Je partis donc pour Florence suivant les ordres de la Cour. A mon arrivée je fus au Palais du Duc pour lui rendre ma première visite. Mais j'appris qu'il étoit à Protolino, une de ses Mai-

sons de Plaisance. Je pris la résolution de l'aller trouver là , persuadé que les affaires dont j'avois à traiter seroient tenues plus secretes qu'à Florence. Etant arrivé à Protolino , je fus conduit à travers un grand Jardin à un endroit qui se nomme la Grotte de Cupidon , où il m'arriva une plaisante aventure : car comme j'avois fait beaucoup de chemin , & qu'effectivement j'étois fatigué , je voulus me reposer sur des bancs qui se trouvent là , en attendant le retour d'un Page , qui étoit allé auprès du Duc pour l'informer de mon arrivée. Mais à peine me fus-je assis , que les piliers des bancs étant pressés , firent sortir de tous côtez une infinité de jets d'eau , qui me mouillèrent d'une si terrible force , que je n'étois plus connoissable ; ce qui divertir agreablement le Duc aussi bien que moi. Ce Prince me fit donner d'autres habits , en attendant que les miens fussent sechez.

Mr de Louvois en m'écrivant m'avoit envoie une lettre du Roi pour le Duc. Je la lui remis. Elle contenoit en substance : „ Que Sa „ Majesté avoit une très-grande „ considération pour un Prince „ qui tenoit le premier rang en „ Italie par ses forces , & par l'é- „ tendue de ses Etats ; Qu'Elle „ étoit tres-persuadée qu'il entre- „ roit dans un traité qui l'interes- „ soit de près , puis qu'il n'avoit „ pour but que le maintien de la „ Religion & de la Paix en Italie. „ Qu'au reste la personne qui lui „ rendroit sa lettre , l'informerait „ des particularitez.

Le Duc lut & relut plusieurs fois la lettre du Roi , moi present. Après la lecture de cette lettre , je m'aperçûs qu'il changea d'humeur : c'est-à-dire que d'un air gai & enjoué , il passa à un air sérieux & melancolique. Je pris d'abord cette revolution pour un mauvais presage. Effectivement je n'y fus pas

trompé : car lui ayant fait le détail des raisons que j'avois rapportées aux Ducs de Mantouë , de Parme , & de Modene , & offert au nom du Roi un subside de . . . par mois , il me repondit qu'il consulteroit ses Ministres , & me rendroit reponse dans quelques jours. Cependant pour lui laisser une entière liberté , & mieux cacher mon jeu , je partis de Protolino , & revins à Florence , où je ne fis que me promener en atendant la reponse du Duc. Je ne me pouvois lasser d'admirer la beauté des Bâtimens d'une Ville qu'on nomme la Belle par excellence. En passant par les rues je remarquai un homme qu'il me sembloit d'avoir connu à Paris. Il étoit suivi de deux laquais , avoit un habit & un manteau noir , une perruque blonde , & un rabat de point de Venise , le tout de la dernière propreté. Cette difference d'habit me donnoit lieu de croire que je me pouvois tromper. Mais

l'ayant encore rencontré plusieurs fois , & envisagé de plus près , sa physionomie me revint dans l'esprit , sans cependant me pouvoir resouvenir de son nom , ni de sa qualité. Je pris enfin la résolution de l'aborder à tout hazard. Monsieur , lui dis-je , permettez-moi de vous demander si je n'ai pas eu l'honneur de vous voir à Paris. Monsieur , me repondit-il , j'ai été vôtre laquais lors que vous faisiez vos études au College de Clermont. Et par quelle aventure lui repliquai-je êtes-vous en si belle passe à Florence. L'aventure est assez particuliere , me dit-il , & je vais vous en faire le recit.

Après vous avoir quité , la fantaisie me prit de voyager en Italie ; pour cela je me servis de l'ocasion d'un jeune Seigneur Anglois , qui me prit pour son Valet. Je l'acompanai jusques à Rome , où je le quittai , & pris condition chez le Signor Quintana , fameux Mede-

cin , avec qui je restai deux ans. Pendant le jour je suivois le Medecin en qualité de laquais à toutes les visites qu'il faisoit , & je l'entendois raisonner de toutes sortes de maladies. Pendant la nuit, lors que le Medecin dormoit , je faisois des extraits de tous les remedes approuvez que je trouvois dans ses Memoires. Après avoir ainsi recueilli un grand nombre de receptes , je me mis en tête d'en venir à l'experience. Pour cet effet je jugeai à propos de quitter Rome & de venir à Florence, où vous me trouvez à present dans un équipage qui vous surprend. Je fis d'abord quelques cures assez extraordinaires qui me mirent en vogue ; de sorte qu'ayant continué sur ce pié , je pris la resolution de me faire recevoir Medecin. Comme je n'avois pas étudié , & que j'étois ignorant dans la Theorie de cet Art , tous les Medecins de Florence s'oposèrent à ma reception , & me firent

défenses d'exercer la Medecine. J'allai trouver pour lors un celebre Avocat, à qui je demandai conseil sur l'état de mon affaire; l'Avocat me repondit, qu'il me feroit gagner ma cause, & voici comment il s'y prit: Il composa lui-même sans que je m'en mêlasse un Plaidoyé, où toute l'éloquence du Barreau brilloit. Ce Plaidoyé étoit rempli de quantité de citations tirées des plus fameux Auteurs Grecs & Latins qui ont écrit sur la Medecine; d'ailleurs il étoit soutenu d'un beau raisonnement fondé sur les Loix des Jurisconsultes. Ce Plaidoyé étant fait, mon Avocat me dit, qu'il falloit que je l'apprisse par cœur mot à mot, ce qui n'étoit pas peu de chose à un homme comme moi. Il m'aprit en même tems à prononcer comme il falloit le Grec & le Latin, après quoi j'avois ordre de l'aller trouver chez lui, où il m'exerçoit à le bien reciter. J'eus toutes les peines du monde,

de , moi qui n'étois pas acoûtumé à apprendre par cœur , à me mettre dans la tête un discours de près de deux heures. Cependant à force d'étudier. J'en vins à bout. L'Avocat voiant que j'étois prêt , m'ordonna d'inviter tous les Medecins de Florence à venir plaider contre moi & défendre leur cause. Nous nous trouvâmes tous en pleine Audience ; la Cour de Justice étoit remplie de monde , que la rareté du fait y avoit attiré. Il n'y avoit cependant personne excepté l'Avocat & moi , qui fût le secret du Plaidoyé. Je me presente donc devant les Juges acompagné de mon Avocat pour faire la replique. Tous les Medecins de la Faculté y parurent en corps ; je priai les Juges de me permettre de plaider moi-même ma cause. Les Juges y aiant consenti , je commençai mon plaidoyé tout tremblant, éblouï par la vûe d'un Auditoire si celebre : cependant je le prononçai d'un bout

à l'autre sans interruption. Les Juges & les Medecins sur tout , parurent comme tombez des nuës , ne sachant où diable j'avois appris tant de Science en si peu de tems. Le Doyen des Medecins voulut plaider à son tour, mais il s'embarrassa si fort qu'il ne savoit ce qu'il vouloit dire. Mon Avocat pour lors fit une courte replique qui satisfit les Juges ; ceux-ci prononcerent Sentence en ma faveur : cette Sentence portoit que je serois agregé Docteur , & reconnu pour tel par tous les Membres de la Faculté. Ce sont là , Monsieur , me dit-il, les commencemens & les progres de ma petite fortune : j'ai Dieu merci à present une belle Maison à Florence, une belle femme , un beau carosse , deux laquais qui me suivent , & toutes les commoditez de la vie. Après le recit de cette aventure nous nous quitâmes Monsieur le Medecin & moi , lui content comme un Roi de son état,

& moi bien chagrin sur l'incertitude du bon ou du mauvais succès qu'auroit ma Negociation auprès du grand Duc.

Ce Prince étant revenu à Florence quatre jours après, me fit prier de le venir trouver dans son Palais : c'étoit pour me donner reponse, comme il me l'avoit promis. Il me combla d'honneurs, & me fit un accueil qui marquoit tout le respect & la consideration qu'il avoit pour le Roi : il me regala pendant deux jours avec toute la magnificence digne d'un Prince de son rang. Il me fit voir toutes les richesses & les raretez de son Palais, & me fit enfin present de son Portrait enrichi de pierreries, que je conserve encore. Mais tout cela ne me satisfaisoit point ; c'étoit un pont d'or par où il me faisoit passer, qui ne presageoit rien de bon pour les interets de la France ; la reponse qu'il me fit en est une preuve. „ Monsieur, me dit-il,

„ les engagements que j'ai avec le
 „ Saint Siege, me mettent dans une
 „ situation à ne pouvoir pas dis-
 „ poser pour le present de ma li-
 „ berté, ainsi je me persuade que
 „ Sa Majesté y aura égard, &
 „ qu'elle excusera le refus que je
 „ fait d'entrer dans aucun Traité
 „ qui le regarde directement ou
 „ indirectement.

Je repliquai au Duc qu'il seroit le seul de tous les Princes d'Italie qui l'auroit refusé. Je sortis en même tems de ma poche les Traitez que je venois de conclure avec les Ducs de Mantouë, de Parme, & de Modène, que je lui presentai. Il jeta la vûë sur la signature de ces Traitez, & me repondit que ces Princes pouvoient faire ce qu'il leur plaisoit, que leurs interêts étoient bien differens des siens par raport au Saint Siege. Voiant qu'il n'y avoit plus rien à faire à Florence pour moi, j'écrivis au Marquis de Lavardin le détail de la Nego-

ciation infructueuse que j'avois eue avec le Grand Duc.

Je partis enfin pour Venise ; à mon arrivée, je fis savoir au Senat le sujet des affaires qui m'y mennoient. J'eus audience du Doge, & je lui remis une lettre du Roi, qui portoit en substance ; „ Que le „ zèle ardent que la Serenissime „ Republique avoit toujours fait „ paroître pour soutenir les inte- „ rêts de l'Eglise, l'avoit engagé à „ lui proposer un Traité de Ligue „ contre le Pape Innocent XI. qui „ venoit de se declarer Protecteur „ des Heretiques ; que non seule- „ ment ce Traité tendoit à assurer „ la Paix en Italie, mais encore à „ en bannir l'Herésie Huguenote, „ qui étoit sur le point de s'y intro- „ duire, & même d'être soutenue à „ main armée par le Duc de Savoie. „ Que Sa Majesté ne doutoit point „ qu'une si Puissante Republique, „ dont la sagesse avoit toujours „ brillé en toutes occasions, & sur

„ tout lors qu'il s'étoit agi des in-
 „ terets de l'Eglise , ne concourût
 „ avec lui à soutenir une cause si
 „ juste. Qu'au reste la personne qui
 „ étoit chargée de la Negociation
 „ lui feroit un plus long détail de
 „ ses motifs , &c.

Le Doge me fit reponse , qu'il informeroit le Senat des intentions du Roi. Sur ces entrefaites je reçûs une lettre du Marquis de Louvois pleine de ressentiment contre le Grand Duc de Toscane , sur le refus qu'il avoit fait de signer le Traité. Ce premier Ministre m'avertissoit en même tems de tenir secret ce refus , de peur que le Senat n'en devint plus intraitable. Il ajoûtoit que je devois seulement me servir des Traitez signez par les autres Princes, & faire semblant de n'avoir point encore été à Florence. Je me reglai sur les avis de M. de Louvois , j'eus diverses conférences avec les Senateurs, où j'exposai toutes les raisons dont je m'étois

déjà servi dans les autres Cours. Mais après m'être bien donné de la peine, tout ce que je fis à Venise ne servit qu'à me convaincre que j'avois eu affaire au plus fin, & au plus rusé Gouvernement qu'il y ait au monde.

J'eus le déplaisir de voir échoüer ma Negociation par l'oposition de deux Senateurs, que je ne nommerai pas pour les raisons que l'on verra ci-après. Ces deux Senateurs avoient reçu avis du Grand Duc de tout ce que j'avois fait à Florence, en quoi ce Prince en avoit tres-mal usé, puis que je l'avois prié de garder le secret. Quoi qu'il en soit, ces deux Senateurs furent les seuls dans le Senat, qui traverserent tous mes desseins; on les écouta, & leur sentiment prévalut par dessus tous les autres Membres de la Republique. Le Senat me fit donner reponse, qu'il ne pouvoit entrer dans aucun engagement avec le Roi Très-Chrétien contre le Saint Siege.

Ce mauvais succès joint au chagrin que j'avois déjà de n'avoir rien fait à Florence, me mit en tête de ne point sortir de Venise sans me venger des deux Senateurs dont je viens de parler. Voici le tour que je leur jouai. On voit contré les murailles du Palais plusieurs têtes de marbre, qui ont les bouches ouvertes, avec cette Inscription, *Denuncie secreta*, Denonciations secretes, que le Conseil des dix, qui est le * Tribunal des Inquisiteurs d'Etat y a fait placer, pour recevoir les billets d'acusation qu'on y jette en secret. Avant mon depart je fis un billet par lequel j'acusois ces deux Senateurs de correspondance criminelle. Je me déguisai un soir, & je me rendis à une de ces têtes, où je glissai adroitement mon billet;

* Ce Tribunal est si souverain & si redoutable, qu'il peut faire mourir le Doge même, ou quelqu'autre sujet de la Republique acussé de malversation.

c'en fut assez pour leur causer de l'embarras. On n'en a jamais rien sù, & je partis de Venise tout aussitôt pour revenir à Rome. Etant de retour dans cette Ville, je trouvai d'un côté le Marquis de Lavardin broüillé plus que jamais avec la Cour de Rome, & de l'autre les François de sa suite broüillez avec les Dames Romaines. Celui là s'étoit attiré la haine du Saint Pere par un excez de fierté, qui alloit au-delà des bornes que le Roi lui avoit prescrites. Ceux-ci avoient commis quelques actions qui les rendoient odieux au beau Sexe. La plupart étoient jeunes, & n'étoient jamais sortis de Paris aussi bien que moi, ils s'étoient figurez qu'il n'y avoit qu'à voir une Dame pour en obtenir des faveurs. Les François sont hardis, & cette hardiesse les portoit à se fourer par tout, sans reflechir sur le peril auquel ils s'exposoient dans un País où l'amour a un Tribunal aussi severe que la Re-

ligion. Aussi on n'entendoit plus parler dans Rome que de François qui avoient péri par le poison ou par le poignard. Comme j'en avois fait l'expérience à mon arrivée par l'aventure de la Dame Vencita, que j'ai rapportée, je pris pour un bonheur les Negotiations dont Mr de Louvois m'avoit chargé, qui outre qu'elles me firent quitter Rome pour un tems, me procurerent encore l'avantage de voir les autres Cours d'Italie, où j'appris bien des choses que je ne savois pas. Peut-être que si j'étois resté parmi cette jeune libertine, mes os reposeroient déjà, non pas dans les Catacombes, mais dans un tombeau moins illustre ; car assurément jen'y serois pas mort en odeur de sainteté, puis que ce n'auroit été que par le maudit poignard de quelque jaloux Italien.

Je ne saurois m'empêcher de rapporter ici l'aventure qui arriva au jeune Marquis de Doncour pen-

dant mon absence ; il étoit de la suite du Marquis de Lavardin , & un de mes plus intimes amis. Nous nous étions connus à Paris très-particulièrement par les agreables débauches que nous avions faites ensemble , outre que nous avions étudié dans le même tems chez les Jesuites au College de Clermont. Il étoit d'un caractère tout particulier sur le fait de l'amour ; son ame étoit naturellement tendre ; mais à force d'avoir l'ame tendre , il n'aimoit presque jamais ; car il avoit peine à trouver des personnes d'une passion aussi forte que la sienne le seroit , & disposées à en ressentir une semblable pour lui. Il mouroit d'envie d'aimer , & son trop de delicatesse l'en empêchoit ; il faisoit ce qu'il pouvoit pour devenir amoureux ; il s'atachoit auprès d'une jolie personne , & tâchoit à la croire plus aimable qu'elle n'étoit. Il s'en déguisoit tous les defauts le mieux qu'il lui étoit

possible ; mais il arrivoit souvent qu'après avoir quelque tems essayé son cœur, il trouvoit qu'il n'aimoit point, & il étoit pour lors au defespoir d'y avoir perdu son tems & sa peine. On ne doit pas douter que son cœur étant si delicat, son esprit ne le fût aussi. Il pensoit & s'exprimoit finement , mais toujours avec une melancolie douce , qui ne déplaisoit pas la premiere fois qu'on le voioit , & qui charmoit dans une seconde conversation. Malgré sa delicatesse il voulut tâter des plaisirs de l'amour en Italie, & me fit le recit d'une aventure qui lui venoit d'arriver qui me parut assez plaisante.

Le Marquis étoit, me dit-il , un jour réveur dans sa chambre, comme M. de Turenne l'étoit à la veille d'une Bataille , sans savoir quel pouvoit être le sujet de sa profonde melancolie , à moins qu'il ne l'attribuât à une lettre qu'il venoit de recevoir du Marquis son pere , qui
ne

ne contenoit cependant rien qui fût capable de le chagriner , lors qu'un de ses Valets lui vint dire qu'il y avoit au bas de l'escalier une Dame Romaine qui souhaitoit de lui parler ; il descendit dans le moment , sans savoir qui c'étoit, pour la recevoir. Elle lui dit qu'elle avoit quelque chose de secret à lui remettre en main ; il la fit entrer dans une chambre à part , & ayant fait retirer ses valets , elle lui donna une lettre avec cette inscription , *Mio caro* , mon cher ; il la lut avec d'autant plus d'empressement , que la personne qui l'avoit écrite lui étoit inconnüe ; il y trouva un rendez-vous avec une declaration d'amour , la plus tendre , la plus ingenieuse, & la plus delicate, qui se puisse écrire , sur ce genre ; dans la langue italienne , dont il avoit appris toutes les beautez par l'usage ou par le secours d'habiles maîtres qu'il avoit eus. La personne qui lui apportoit la lettre étoit une

de ces Matrones Italiennes, qui font une liste de tous les jeunes Seigneurs Etrangers qui arrivent à Rome ; & ces femmes d'intrigue en donnent des copies à toutes les Dames Romaines , friandes des plaisirs dérobez. Celle qui l'avoit écrite étoit une jeune Italienne, âgée de dix huit ans , femme d'un des plus gros Marchands de Rome. Elle avoit conçu de l'amour pour le Marquis un jour qu'elle le vit dans une Eglise ; car ces lieux sacrez sont à Rome les aziles des Amans , & le rendez-vous des intrigues amoureuses. Elle lui faisoit savoir le jour & l'heure qu'il se devoit rendre auprès d'elle dans la même Eglise. Le Marquis n'eut garde d'y manquer , & comme il ignoroit les charmes de la Beauté qui lui faisoit l'apel , il crut qu'il pouvoit faire hardiment cette démarche , sans interesser son cœur. Ce fut auprès d'un Confessionnal, qu'elle lui avoit marqué , qu'il la

trouva ; la vûë de cette jeune Italienne , surpassa infiniment toutes les idées qu'il s'étoit faites de sa beauté , & il ne pensoit pas qu'il eût jamais vû une personne qui eût plus de charmes. C'étoit une brune d'un air vif & touchant au dernier point ; il y avoit beaucoup d'agrémens repandus sur toute sa personne , sur ses manieres , & jusques sur ses défauts ; car ses défauts mêmes avoient je ne sai quoi qui plaisoit, elle avoit l'esprit fin & fort propre au commerce du monde. Le Marquis ne vouloit pas répondre que son air n'imposât un peu ; mais enfin , il n'est gueres de femmes italiennes , qui , quoi qu'elles eussent plus d'esprit , ne gagnassent à changer avec elle. Quoi qu'elle fût femme d'un gros Marchand ; elle étoit cependant une fille de qualité , sortie d'une des plus illustres familles de Rome , qui avoit autrefois possédé de grands biens , mais qui s'étoit enfin ruinée par le luxe. On

voit à Rome , comme en France , plusieurs de ces Maisons , dont les Aieuls aiant tout dissipé , ne laissent à leurs enfâns pour tout heritage que de vains titres. Pour couper court , elle étoit parente d'un Cardinal , elle se trouvoit mariée à un homme âgé d'environ cinquante-six ans , & dont les richesses avoient plus contribué à faire ce mariage mal assorti , que l'inclination de la part de la fille ; cela mène droit au cocuage. Une jeune Beauté , à l'âge de dix huit ans , dont on force le cœur & le penchant , qui d'ailleurs a été élevée ~~dans~~ le grand monde , ne sauroit jamais concevoir un véritable amour pour un tel Epoux. Quoi qu'il en soit , elle donna un rendez-vous au Marquis au lendemain matin , qui étoit le dimanche. Vous trouverez , lui dit-elle , à un tel endroit , la même personne qui vous a rendu ma lettre , & elle aura le soin de vous introduire chez moi ; elle lui dit ces mots avec des

yeux pleins d'amour & de tendresse, & comme chaque œillade exprime l'amour en Italie, encore plus qu'en dans les autres Païs, le Marquis devint au moment même le plus amoureux & le plus passionné de tous les Amans. Il prit congé d'elle, & il se retira chez lui l'esprit rempli de milles charmantes idées; il n'avoit jamais passé une nuit plus longue, & à chaque heure il tiroit les rideaux de son lit pour voir si le jour aprochoit. Enfin, l'heure venuë le Marquis s'habilla & sortit de sa chambre tout seul le nez dans son manteau, ne voulant point qu'aucun de ses Valets l'accompagnât. Il entra dans la boutique d'un Parfumeur qui étoit au milieu de la rue où le rendez-vous lui avoit été marqué. Il fit emplette de quelques essences, de pommades, & de liqueurs rafraîchissantes, dont les Dames font grand cas en Italie, pour lui en faire présent. Il laissa son manteau chez le Parfumeur.

en le priant de le garder pour une heure, qui étoit à peu près le tems qu'il devoit repasser par le même endroit; il trouva au rendez-vous la Matrone qui l'atendoit, à laquelle il n'étoit pas inconnu. Elle le conduisit, par un escalier dérobé, au Cabinet de la belle Italienne, & l'y enferma. Un quart d'heure après celle-ci le vint trouver tandis que son mari étoit encore au lit. Le Marquis eut la curiosité de lui demander par quel stratagème, elle s'étoit pû dérober à la présence d'un mari jaloux à la folie; elle lui répondit, que depuis quelque tems, elle lui avoit fait croire, qu'elle avoit une singulière devotion pour un Portrait de Nôtre Dame de Lorette, qui étoit dans son Cabinet, peint de la main du fameux Carace; qu'elle avoit fait entendre à son mari, qu'elle avoit fait vœu de se lever tous les dimanches une heure avant lui, pour aller prier devant ce Tableau. Cette ruse me parut d'au-

tant plus ingénieuse, que j'ai remarqué, que presque toutes les intrigues d'amour, qui se passent à Rome, & dans toute l'Italie, ont la Religion pour prétexte. Pour venir au fait, le jeune Marquis passa dans le Cabinet de la jeune Italienne une heure la plus charmante qu'il eût passé de ses jours, & plus le peril auquel il s'exposoit étoit grand, & plus les caresses de cette jeune Beauté lui parurent avoir de charmes. Ils se jurèrent l'un à l'autre un amour inviolable, & quoi que ce ne fussent point là ses premières amours, & qu'ils eût déjà eu en France plusieurs Maîtresses, on peut dire qu'il commença dès lors à connoître le juste prix d'un amour tendre, parce qu'effectivement il ne pensoit pas que l'on aimât en aucun lieu du monde avec autant de délicatesse que l'on fait en Italie. Il lui fit présent d'une bourse de cinquante ducats d'or, & il se retira par l'escalier dérobé par

où il avoit déjà passé en montant à son Cabinet. Au sortir de là, le Marquis fut chez le Parfumeur pour reprendre son manteau qu'il y avoit laissé, où il se reposa une grosse demie heure pour se rafraîchir. Il avoit l'imagination si remplie de son aventure, qu'il ne pût s'empêcher de la raconter au Parfumeur en termes généraux, sans nommer le lieu, ni la personne qu'il venoit de visiter. Celui-ci se mit à rire, & lui dit qu'il arrivoit tous les jours à Rome de pareilles galanteries entre les Etrangers & les Dames Romaines, mais que cependant l'histoire qu'il venoit de lui faire, avoit quelque chose d'assez particulier; & comme le Parfumeur remarqua que le Marquis étoit François, & que quelques-uns de sa Nation passent pour indiscrets, il crut lui faire plaisir de l'avertir qu'il devoit se donner garde de publier de semblables choses, à cause des malheurs qui lui pouvoient arriver.

Effectivement, cette Capitale du Monde est un Theatre sanglant, où mille Amans deviennent les victimes de leur indiscretion, & la jalousie, passion naturelle aux Italiens, en fait plus perir qu'aucune maladie. Le Marquis trouva que le Parfumeur lui avoit donné un bon conseil, mais il n'étoit plus tems d'en profiter. Quoi qu'il en soit, il arriva un incident assez particulier; c'est que le mari de la belle Italienne s'étant levé, sortit de sa maison pour aller entendre la Messe, & passant par la même rue, il entra dans la boutique du Parfumeur, un gros quart d'heure après que le Marquis en fut sorti, pour remplir une tabatiere de tabac en poudre. Le Parfumeur qui étoit familier avec lui, le voulut divertir à son tour, du conte que le Marquis venoit de lui faire, & lui raconta l'avanture, bien éloigné de croire que la Dame Italienne dont le Marquis avoit reçu des faveurs.

fût sa femme. Les circonstances de la bourse de cinquante ducats, & la devotion particuliere pour le tableau de Nôtre-Dame de Lorette découvrirent le pot aux roses ; car c'étoient là les seules circonstances que le Marquis avoit apprises au Parfumeur. Le Marchand jaloux à la fureur, garda le silence ; se tût en veritable Italien , & sans rien faire connoître , écouta d'un sang froid le recit qu'on lui faisoit, tres-persuadé que sa femme le jouoit. Au lieu d'aller à l'Eglise il reprit le chemin de sa maison, impatient d'en venir à des éclaircissemens sur un fait qui lui avoit bouleversé l'esprit ; car il n'y a rien au monde de plus sensible pour un esprit jaloux que les soupçons que donne une jeune femme de sa fidelité. Ce sont des caprices que tous les remedes du monde ne sauroient guerir , & qui tournent le plus souvent au desavantage des Amans, qui deviennent par là les cruelles

victimes de l'amour conjugal offensé. Le mari étant de retour chez lui, demanda d'abord à sa femme la clef du Cabinet, feignant d'avoir oublié un livre de devotion dont il avoit besoin pour aller à la Messe. Sa femme la lui donne de bonne foi sans avoir aucun pressentiment de ce qui venoit d'arriver. Etant entré dans le Cabinet, il cherche d'abord la bourse des 50 ducats, & l'ayant enfin trouvée, la met dans sa poche sans rien dire. Il n'en fa-
 loit pas davantage pour avoir des preuves certaines de son cocuage. Il garde cependant le silence, & ne dit pas un seul mot à sa femme qui fût capable de la chagriner : celle-ci qui ne songeoit à rien moins qu'à la bourse, croiant qu'elle étoit en sûreté dans l'endroit où elle l'avoit cachée eut aussi de son côté l'esprit en repos. Elle continuoit à combler son mari de mille feintes caresses ; ce qui est le genie des femmes coquettes. Le mari les rece-

voit d'un air riant, comme à son ordinaire, & lui applaudissoit en tout. Mais sa dissimulation ne dura pas long-tems. Car le lendemain il dit à sa femme, qu'il avoit resolu de donner un magnifique regal à tous ses parens. Que pour cet effet, elle fit acheter ce qu'il y avoit de plus exquis & de plus delicat au marché. Effectivement, il fit inviter à souper generalement tous ses parens & ceux de sa femme, de sorte que pas un ne manquoit au superbe repas qu'il leur donna. La jeune Italienne de son côté n'oublia rien de tout ce qui pouvoit contribuer à la bonne chere, tant pour complaire aux ordres de son mari, que pour faire les choses de bonne grace. Les Invitez s'étant mis à table, on but à la ronde plusieurs santez. Les vins les plus exquis d'Italie qu'on y versoit, aiant commencé à se faire sentir, le mari prit alors son tems pour jouer un rôle qui surprit tous les Spectateurs ; aiant tiré de sa

La poche la bourse , en question,
 dans laquelle étoient les 50 ducats;
 il s'adressa au pere & à la mere de
 sa femme, & leur dit : „ Vous
 „ m'avez donné une femme qui
 „ aiant trouvé le secret de gagner
 „ dans moins d'un quart d'heure
 „ 50 ducats, n'a plus besoin de
 „ moi , parce que le commerce
 „ qu'elle fait, suffit pour l'enrichir;
 „ ainsi je vous la rends, & dès à ce
 „ soir, vous pouvez la reprendre &
 „ la ramener chez vous. Ce dis-
 cours & la vûë de la bourse firent
 une telle impression sur l'esprit des
 conviez, que la jeune femme tomba
 en defaillance , tandis que tous les
 autres se regardoient comme des
 gens tombez des nuës. On acourt
 au plus pressé qui étoit de faire re-
 venir à force de liqueurs la jeune
 Italienne de son évanouissement ;
 on en vint à bout avec toutes les
 peines imaginables. Le silence, la
 confusion, & le desordre, furent
 enfin le dessert de ce superbe repas,

& pas un des Invitez n'eût plus envie de manger ni de boire. Dans tout autre païs , les parens de l'un & de l'autre parti se seroient empressés à l'envi pour reconcilier le mari & la femme ; mais il n'en va pas de même en Italie , où l'amour est d'une si grande delicatesse , par rapport à la fidelité inviolable qu'une femme doit avoir pour son époux, que l'ombre seule ou le simple soupçon d'un plaisir derobé , sont capables de faire devenir fou un Italien , & de perdre sans ressource une femme. Qui dit Italien dit jaloux, cette passion est naturelle à la Nation ; simple jalousie ou soupçon sans realité passe pour cela ! on en peut revenir , & le tems qui est un grand maître peut guerir les esprits qui en sont atteints ! Mais quand la jalousie est bien fondée, & que les faits sautent aux yeux, comme dans l'histoire que nous venons de rapporter , pour lors il n'y a plus de remede. Aussi le Marchand Italien

ne voulut-il plus recevoir sa femme, & dès le lendemain elle fut enfermée dans un Convent pour y passer le reste de sa vie.

Après les amourettes qui passent dans le monde pour d'agréables folies, & des amusemens, venons aux affaires serieuses. J'ai dit que j'avois laissé le Roi en partant de la Cour l'esprit rempli de grands desseins, & ses Ministres acablez d'affaires. Ces grands desseins regardoient la Ligue d'Ausbourg & la revolution de la Grande Bretagne qui ont éclaté, par la guerre de 1688. Le Roi toujours puissant par sa belle methode de regner, qui le rend heureux par le choix de fidelles Ministres, & d'habiles Generaux qui commandent ses Armées, conseilla au Roi de la Grande Bretagne Jaques II. de rétablir la veritable Religion en Angleterre.

Le but de ce dessein étoit de rendre la Religion Catholique dominante dans ce Roiaume, sans con-

éderer que cemême but avoit déjà
 coûté la vie au pere du Roi reg-
 nant. Ce dessein alarma les An-
 glois jaloux de leurs libertez, & les
 porta à inviter le Prince d'Orange,
 & la Princesse son Epouse à venir
 à leur secours, comme les plus pro-
 ches heritiers de la Couronne. Les
 Etats Generaux qui ont toujours
 considéré leur Union avec les An-
 glois comme une chose absolu-
 ment necessaire à leur commune
 conservation, prêterent leurs forces
 au Prince, qui passa en Angleterre,
 & y causa une revolution qui sur-
 prit toute l'Europe. Le Roi Très-
 Chrétien engagé à soutenir son
 Allié declara la Guerre aux Etats
 Generaux; mais il fit une démarche
 preliminaire qui sauva l'Angleter-
 re & les Provinces Unies. Ce qui
 coûta la vie à Mr de Louvois, com-
 me nous le verrons dans la suite.
 Ce fut le Siege de Philisbourg dont
 je veux parler où Monseigneur le
 Dauphin commanda. Ce premier

Ministre fût le seul qui conseilla au Roi d'attaquer l'Empereur par cet endroit, au lieu de porter toutes ses forces contre les Etats Generaux pour les obliger à rapeller leurs troupes qu'ils avoient données au Prince d'Orange. C'étoit là l'avis du Roi, de Madame de Maintenon & de tous les Ministres de la Cour.

Monseigneur le Dauphin ataquâ Philisbourg, & sur les plaintes que l'Empereur fit faire de ce que le Roi rompoit la Treve ; Sa Majesté fit publier un Manifeste contre Sa Majesté Imperiale, où elle faisoit connoître à toute l'Europe, qu'elle n'avoit pris les Armes, qu'après avoir été informée des Traitez signez entre l'Empereur, les Electeurs & le Roi d'Espagne pour lui faire la guerre. Que pour cet effet Sa dite Majesté Imperiale n'atendoit que la conclusion de la Paix avec le Turc pour tourner toutes ses forces contre la France ; qu'elle avoit refusé de changer la Treve en une

Paix ; que Son Altesse Electorale Palatine refusoit de donner satisfaction à Madame la Duchesse d'Orleans pour ses Fiefs , & autres biens hereditaires de la succession des Electeurs Palatins ses pere & frere. Que l'Empereur avoit forcé le Chapitre de Cologne à nommer un Prince de Baviere à l'Electorat, & mis tout en usage pour en exclure le Cardinal de Furstemberg. Voilà les motifs qui furent les premières semences de la Guerre de 1688. L'année suivante le Prince d'Orange devenu Roi de la Grande Bretagne la declara à la France. Pour lors le Roi à son tour declara aussi la guerre à l'Espagne & à la Hollande. En l'année 1690 Sa Majesté aiant appris que le Duc de Savoie étoit entré dans la Ligue avec l'Empereur , les Electeurs, le Roi d'Espagne & le Prince d'Orange, elle lui declara aussi la guerre, & envoya une puissante Armée dans les Etats de ce Prince sous

la conduite de Mr de Catinar. Ainsi le Roi eut sur les bras les plus redoutables Puissances de l'Europe.

Comme je ne pretens point de rapporter tous les événemens de la Guerre de 1688 qui me meneroit trop loin , je viendrai à la Guerre d'Espagne, d'Italie, de Baviere & de Flandre , qui fait le principal sujet de ces Memoires. Mais avant que d'en venir là , il faut que je fasse le recit de quelques aventures qui me sont arrivées aux Batailles de Fleurus, de Leusen, de Landen, de Steenkerke , & aux deux Sieges de Namur. Je me suis mis en tête de donner une espece de Journal de ma vie , ainsi je ne puis me dispenser de parcourir les divers Emplois que j'ai eus dans cette Guerre là, avant que de venir aux événemens de la Guerre presente. J'avoue que je m'écarte un peu de mon sujet, & que j'aurois dû commencer d'abord mes Memoires par le Titre que je

leur ai donné. Mais outre que je ne serai pas long dans le tour que j'ai pris , je me flate que je rapporterai assez de particularitez pour donner lieu à ceux qui les liront, de ne point regretter la perte de leur tems.

Voiant que tout se preparoit à la Guerre , j'écrivis à M. de Louvois qu'il me feroit plaisir de me rapeller ; j'étois pour lors à Rome dans l'oisiveté ; j'avois un extrême desir de faire quelques Campagnes , la Guerre étoit ma passion dominante , mais quelques instances que je fisse à la Cour pour être rapellé ; je reçûs pour reponse que je resterois encore à Rome. Comme le Pape vint à mourir , Monsieur de Louvois voulut que je me trouvasse à l'élection d'un nouveau Pontife. Innocent XI. mourut le 12. d'Août 1689. Le Roi écrivit pour lors une lettre au Conclave , qui dépeint le caractere du défunt en peu de mots ; elle étoit conçûe en ces ter-

mes : ,, Nous avons appris par vôtre
 ,, lettre du 13 de ce mois la mort
 ,, de nôtre saint Pere Innocent XI.
 ,, & nous avons juste sujet de croi-
 ,, re qu'il a plu à sa Divine Majesté
 ,, pour des raisons qu'il est facile
 ,, de penetrer, de le retirer du mon-
 ,, de , en un tems où toutes les
 ,, forces de l'Herésie réunies, sem-
 ,, blent tramer la ruine de nôtre
 ,, Religion , à quoi ne contribue
 ,, pas peu la division des Princes
 ,, Catholiques , &c. Monsieur
 de Louvois , en m'envoiant cette
 lettre avec ordre de la rendre au
 Conclave , m'écrivit que Sa Ma-
 jesté avoit jugé à propos de me
 laisser auprès des Cardinaux de sa
 Faction , pour leur aider par mes
 intrigues à faire un Pape qui fût de-
 voué à la France. Il falut obeir aux
 ordres de la Cour. Je me joignis
 donc aux Cardinaux de Bouillon
 & d'Estree , Chefs de la Faction
 Françoisse, & par nos brigues nous
 fimes en sorte que Cardinal Pierre

Ottoboni fut élu Pape sous le nom d'Alexandre VIII. Il en coûta cher à la France , car il me passa par les mains près de trois millions de livres, que Mr de Louvois me fit toucher par divers Banquiers à Rome, & il n'y eut que le Duc de Chaulnes , Ambassadeur Extraordinaire, que le Roi avoit envoyé à Rome pour soutenir l'élection, qui en eut connoissance. Je me servis de cet argent pour gagner les suffrages ; & voici comme je m'y pris : je fis diverses bourses , & je mis dans chacune une somme considérable de louis d'or ; je prenos le matin une de ces bourses, & j'allois trouver en particulier dans leur Palais, les Cardinaux qui étoient Chefs des Factions , l'un après l'autre. Ceux-ci ne manquoient pas de me donner une audience secrète dans leur Cabinet. Pour lors sortant de ma poche la bourse , je disois au Cardinal , que le Roi lui en faisoit présent, à condition que le Cardi-

nal Ottoboni seroit élu ; c'en étoit assez. Ces mots, ou plutôt la bourse, faisoient plus d'impression sur leur esprit que les discours éloquens du Pere Bonaventure Recanati Capucin, Predicateur Apostolique, qui se tuoit à représenter aux Cardinaux l'impartialité. Voilà le manège que je fis au Conclave d'Alexandre VIII.

Mais laissons là le Pape & les Cardinaux, pour venir au Theatre de la Guerre, qui s'ouvrit en 1689 d'une maniere qui fut desavantageuse aux Armes du Roi. Le Duc de Lorraine assiegea Maience & la prit. L'Electeur de Brandebourg, à present Roi de Prusse, se rendit maître de Keyfersveert & de Bonn. Le Maréchal d'Humieres fut repoussé à Walcourt par le Prince de Waldeck, & cet échec fut considéré comme d'autant plus fatal à la France, qu'il passoit pour le premier avantage que le Prince de Waldeck eût encore remporté sur

les François. D'ailleurs, le Prince & la Princesse d'Orange furent couronnés en Angleterre. D'un autre côté, le Duc de Savoie se préparoit à la guerre, & recevoit des secours de tous les Princes Alliez. Tous ces mouvemens me mettoient au desespoir de me voir relegué à Rome, sans savoir quand j'en sortirois pour entrer dans les armes. Je pris enfin la résolution d'écrire une lettre au Maréchal de Luxembourg, mon Protecteur : Comme c'étoit lui qui m'avoit recommandé au Marquis de Louvois lors que je vins en Italie, je le priois de tâcher d'obtenir de ce Ministre mon rapel, & j'ajoutai que j'aivois trop de zele pour le service du Roi pour oser de moi-même quitter le poste qu'on m'avoit confié ; que d'ailleurs je ne le quitterois point sans l'agrément de la Cour.

Environ ce tems-là il y eut des contestations à Versailles qui furent tres-avantageuses au Duc de
Luxem

Luxembourg , & qui me procurerent en même tems le bonheur de quitter l'Italie pour venir servir en Flandre sous ce Maréchal. Le Roi aiant tenu conseil avec tous ses Ministres sur le mauvais succès de la Campagne de 1689 , ne savoit quel parti prendre pour tapeller la Fortune , qui avoit toujours favorisé ses armes , & qui sembloit se déclarer pour ses Ennemis. La Cour n'étoit pas contente du Maréchal d'Humieres qui s'étoit laissé duper par le Prince de Waldeck, qui , quoi que bon General, avoit toujours passé pour malheureux. Il falloit donc au Roi un Chef qui eût de l'experience & du bonheur en même tems. On fit donc pour lors un examen particulier de tous les Generaux capables de commander les Armées de S^a Majesté ; leur merite & leur bonheur furent mis, pour ainsi dire , à la balance & laissé au suffrage des Ministres. On ne parloit plus à la Cour du Duc

de Luxembourg que par dérision ; il sembloit que le nom & toute la reputation de ce Generaleussent été ensevelis sous les ruines des Villes qu'il avoit conquises dans la Guerre de Hollande ; ce nom étoit devenu odieux à la France, aussi bien qu'aux Ennemis de cette Couronne. En France on l'acusoit de Magie, de sortilege , & de se mêler du terrible Art qui avoit fait brûler la Voisin. Dans les Pais étrangers, c'étoit un cruel, un barbare, un General sans pitié , & le plus inhumain qui eût jamais commandé les Armées du Roi. Voilà les couleurs dont on le peignoit à la Cour de France , & dans les Cours étrangères. Après cela pouvoit-on attendre que Sa Majesté le rapelât d'un espee d'exil où il l'avoit relegué.

Tous les Maréchaux de France avoient leurs Partisans à la Cour. Les uns propoient le Duc de Vendôme , le Prince de Conti , le Maréchal de Duras , ou le Duc de

Villeroi. Les autres étoient pour Messieurs de Lorge & de Catinat ; d'autres enfin mettoient sur les rangs Mr. de Boufflers. Dans cette incertitude, le Roi ne savoit de quel côté se tourner. Tous ces Generaux qu'on lui proposoit pour commander en Flandres étoient d'un caractere qui ne lui plaisoit pas. Les uns avoient très-peu d'experience , ou étoient trop sages & trop circonspects ; & les autres n'avoient point ce bonheur qui surpasse le merite, & qui fait presque tout dans le métier de la guerre. Cependant , le mal étoit pressant, le nombre d'ennemis que le Roi avoit sur les bras étoit grand , & le bonheur des armes commençoit à le quitter. Monsieur de Louvois , qui étoit le seul ami qui fût resté au Maréchal de Luxembourg à la Cour , s'avisa de le proposer au Roi. Madame de Maintenon & le Pere la Chaise vinrent à la traverse; ils representèrent à Sa Majesté, que les maux

dont la France alloit être affligée par la guerre étoient déjà assez grands , sans les augmenter par le choix d'un General qui étoit abandonné de Dieu : Qu'il étoit impossible d'attirer les bénédictions du Ciel sur les desseins du Roi , si on se servoit d'un homme qui avoit passé toute sa vie dans l'étude de la Nécromancie , & dans des débauches criantes : Qu'outre ces abominables principes, il avoit encore mille autres mauvaises qualitez qui le rendoient odieux : Que sa vie & sa conduite seroient un pernicieux exemple pour les autres Generaux, & pour les Soldats même.

Monsieur de Louvois qui connoissoit les bonnes & les mauvaises qualitez du Maréchal , répondit au Roi , que sans lui on auroit très-mal soutenu la Guerre de 1672. Que le nom seul du Duc de Luxembourg avoit fait fuir les Ennemis , & les feroit fuir encore : Que la bonne politique vouloit qu'on

P'emploîât contre eux , puis qu'il les avoit battus en plusieurs rencontres; qu'il les battoit à présent avec d'autant plus de facilité qu'il n'y avoit plus de Prince d'Orange à leur tête : Que la Guerre n'étoit point une affaire de bigoterie ; que quand il s'agissoit du bien du Roïaume, on devoit se servir d'un General quelque déterminé qu'il fût, quand même il seroit un Demon : Que le Duc de Luxembourg avoit le secret de hazarder une Bataille , lors que les autres Generaux se contentoient d'être spectateur du peril : Que la France avoit besoin d'un homme qui faisoit des coups de main qui trompoient la prudence humaine : Qu'au reste , il étoit persuadé que si Sa Majesté lui donnoit le commandement de son Armée en Flandre , on verroit bien-tôt les affaires changer de face : Qu'à l'égard des autres Generaux qu'on proposoit, ils avoient leurs défauts tout comme le Duc de Luxembourg.

Le Duc de Vendôme, ajoûtoit Mr. de Louvois, est un grand Héros & il pourroit faire de grandes actions. Le Prince de Conti a du mérite, & il seroit bon de l'employer. Le Maréchal de Duras n'est plus que l'ombre de ce qu'il a été, & son grand âge ne lui permet plus de faire de Campagnes. Le Duc de Villeroi est d'un mérite rare, & il pourroit faire quelque chose de grand. Le Maréchal de Lorge paroît avoir assez de conduite, mais il n'a jamais commandé de grandes Armées. Monsieur de Catinat est un bon General, mais il est plus propre pour l'Italie que pour la Flandre. Mr. de Boufflers commence sa fortune & n'a point encore d'expérience.

Le Roi ayant goûté les raisons du Marquis de Louvois, prit enfin la résolution de rapeller le Duc de Luxembourg, & lui donna la conduite de l'Armée qu'avoit eu le Maréchal d'Humieres. Le Duc

voiant les caresses , & les empresse-
mens de la Cour accepta le com-
mandement de l'Armée, très satis-
fait de la justice qu'on rendoit à son
merite. Tout autre que lui , moins
genereux l'auroit refusé , outré du
mépris que l'on avoit fait des signa-
lez services qu'il avoit rendus à la
France dans les guerres passées. Il
n'eut pas plutôt accepté le com-
mandement qu'il m'écrivit une let-
tre fort obligeante là dessus , & me
marqua en même tems les ordres
de Monsieur de Louvois : En voici
la copie.

Lettre du Maréchal de Lu-
xembourg au Marquis
de * * *.

„ JE me persuade Monsieur , que
„ Vous ne serez pas fâché que je
„ vous apprenne mon rapel à la
„ Cour. J'ai eu un entretien de
„ deux grosses heures avec le Roi
„ dans son Cabinet. Le Maréchal

„ d'Humieres a un peu gâté les
 „ affaires à Valcourt, & il faut que
 „ la Magie les racommode. Si deux
 „ personnes en avoient été crûes,
 „ Sa Majesté auroient dû faire
 „ choix d'un General qui portât la
 „ Vie des Saints sur l'arçon de la
 „ selle de son cheval, lors qu'il ira
 „ à la tête des Armées. Peut-être
 „ que les Soldats en auroient eu
 „ plus de devotion, & les Armes
 „ du Roi moins de prosperité. Mr
 „ de Louvois a décidé le different;
 „ c'est à dire moins de devotion, &
 „ un peu plus de Magie pour ra-
 „ commodier les affaires. Ainsi, la
 „ Magie va redevenir à la mode à
 „ la Cour; mais laissons-là cette
 „ Science, qui m'a broüillé ci-de-
 „ vant avec le Roi, & parlons des
 „ preparatifs que Sa Majesté fait
 „ pour la Campagne prochaine.
 „ J'ai persuadé au Marquis de Lou-
 „ vois que j'ai besoin de vous pour
 „ faire la Campagne. Ainsi je vous
 „ destine l'Emploi de mon premier

„ Aide de Camp. Sur le rapport que
 „ j'ai fait à ce Ministre que vous
 „ étiez expert dans la connoissance
 „ des chevaux ; il m'a chargé de
 „ vous écrire , que vous passerez à
 „ votre retour par la Suisse pour y
 „ acheter dix mille chevaux, afin de
 „ remonter nôtre Cavalerie. Le
 „ Tresorier de l'Armée a ordre de
 „ vous faire toucher des remises
 „ pour cela. Ne perdez point de
 „ tems , & rendez-vous au plutôt
 „ à Paris. J'ai un pressentiment que
 „ la Magie dont on a tant raillé à
 „ la Cour , nous fera passer une
 „ agreable Campagne qui rendra le
 „ nom de Luxembourg encore me-
 „ morable à la France , & redouta-
 „ ble aux Ennemis , & suis , &c.

L'impatience que j'avois de re-
 voir Paris , & de faire la Campag-
 ne me combla de joie à la reception
 de cette lettre. D'ailleurs , je re-
 gardois comme un grand bonheur
 pour moi le rapel de mon Protec-

teur dans le service du Roi. Je crus dès lors ma fortune faite ; & suivant toutes les apparences je n'étois pas mal fondé dans mes esperances. Je fis donc mes adieux à Rome aux Cardinaux & aux Dames Romaines mes Maîtresses, & je partis pour la Suisse où je fis mon emplette de dix mille chevaux , par le moyen d'un Juif nommé Abraham Marchardi. Il se chargea de les faire passer à Strasbourg ; cela étant fait je partis pour Paris. A mon arrivée, j'appris du Maréchal de Luxembourg les circonstances de son rappel à la Cour , ainsi que je viens de les rapporter. Comme ce General prenoit autant de part à mon avancement que si j'avois été un de ses fils , il prit la peine de me mener lui même chez le Marquis de Louvois , à qui je fis rapport de toutes les affaires dont il m'avoit chargé dans toutes les Cours d'Italie. Ce premier Ministre me reçût avec de grandes marques d'amitié , & me

témoigna que le Roi étoit très-content de ma conduite. Après cette visite sérieuse, je ne songeai plus qu'à me divertir en attendant l'ouverture de la Campagne. L'amour tenoit toujours le premier rang parmi mes amusemens ; & comme Mad. de la Londe, qui avoit été ci devant ma Maitresse, venoit de se marier. Je songeai à de nouvelles inclinations qui me firent passer agréablement le tems.

Je fis en même tems deux Maitresses dans la même maison, qui étoient cousines, dont je devins amoureux à la folie. Je ne m'attachai point à faire ici leur portrait, & je me contenterai seulement de dire, que comme j'ai été toute ma vie fort délicat sur le choix, il suffit que je les trouvasse de mon goût pour donner une idée parfaite de leur mérite & des charmes de leur beauté ; c'étoient Mesdemoiselles de B.... & de C.... dont je veux parler.

L'amour extrême que j'avois conçu pour elles, m'avoit si fort aveuglé, qu'il n'y a point de peril au monde, auquel je ne m'exposasse de gaieté de cœur pour leur rendre des visites nocturnes. Mille obstacles, qui sembloient s'oposer à ma folle passion, ne furent jamais capables de m'en détourner. Il n'y a point de Cloître qui fût plus fermé & plus inaccessible que l'étoit la maison de ces deux Beutez. Il falloit tromper la vigilance d'un pere & d'une mere qui ne les perdoient point de vûë; traverser divers apartemens pour se rendre à leur chambre, & passer à travers plusieurs domestiques importuns, qui en défendoient, pour ainsi dire, l'entrée & la sortie; en un mot, c'étoit la Bastille toute pure. Mais qu'est-ce que l'amour sans le mystere, & sans les peines? La grandeur du peril en augmente les charmes; les obstacles & les difficultez en relevent le prix, & en font les plus délicieux

elicièux ragoûts ; si vous les en-
 etranchez , il ne vous restera que
 l'ombre du plaisir.

Quoi qu'il en soit , comme le
 commerce que j'avois avec ces deux
 Demoiselles avoit duré près de dix
 mois , l'experience m'avoit enfin
 aguerri ; ajoutez à cela que j'avois
 toujourns eu un extrême bonheur
 dans toutes les visites que je leur
 avois renduës. Pour venir au fait,
 je formai un jour la resolution de
 les surprendre , j'avois mes raisons
 pour cela. J'étois acoûtumé aupara-
 vant de les visiter à l'entrée de la
 nuit, ou comme l'on dit, entre chien
 & loup , la nuit les chats sont gris,
 dit le proverbe , & effectivement
 c'étoit l'heure la plus propre , car
 à la faveur des tenebres , je me glis-
 sois dans leur chambre. Mais aiant
 renversé l'ordre de mes visites par
 un esprit de malice assez ordina-
 reaux Amans , je fus chez elles à
 neuf heures du matin. En entrant
 j'aperçûs un homme dans l'anti-

les regards de mille Amans, c'étoit une affaire de civilité, & il n'y avoit rien là qui blessât les regles de la bien-seance. Mais passer la nuit dans leur appartement, & n'en sortir qu'avec stratagême, c'étoit là un crime qui découvroit une intrigue amoureuse, & qui m'exposoit en même tems à de grands malheurs ; car de l'humeur violente dont étoit le pere de Mademoiselle de B.... je pouvois compter que si j'avois été surpris, il n'y a point d'esclave à Alger qui eût été traité plus impitoyablement, que je l'aurois été : cela alloit droit à la bastonnade. Mais à quelles extremitez ne nous exposent pas les folies de l'amour ? Les charmes & les plaisirs qu'on goûte en aimant nous font oublier le peril, & par le mépris que l'on fait des conseils de la raison ; les Amans imprudens deviennent tôt ou tard la dupe de ces sortes d'avantures. Enfin, m'étant rendu dans leur chambre, elles m'y enfermerent, & n'y revinrent

que pour un moment sur les deux heures après midi ; car des visites importunes qui leur survinrent me priverent de leur conversation pour le reste du jour, & ma solitude dura jusques vers la minuit ; car pour ma prison, elle fut de trois jours & deux nuits.

Sur la minuit , Mademoiselle de B... monta à la chambre où j'étois enfermé , ne confiant la clef à personne qu'à elle-même , prudence qui est naturelle & nécessaire aux filles d'esprit dans ces sortes de rencontres , où l'on ne doit se fier à personne de peur d'être trahi. Je la regardai comme mon Ange tuteur, qui me venoit annoncer ma délivrance, car franchement je n'avois encore ni mangé, ni bû. Elle fut suivie quelque tems après de Mademoiselle de C.... sa cousine, qui se rendit aussi à nôtre chambre.

Je me trouvai donc pour lors au moment qui devoit me faire oublier , par les plaisirs que j'allois

ûter, toutes les peines que j'a-
 s souffertes en leur absence : Car
 le transports jaloux, & mille
 inquietudes qui m'étoient passez
 l'esprit, m'avoient jetté dans
 si grande rêverie, que je n'étois
 connoissable. Enfin, l'heure
 Berger étant venuë, & me
 ant favorisé dans mes amours,
 le profond silence qui regnoit
 la maison, tout le monde
 couché; je pris le parti de me
 tre au lit tout le premier. Les
 x Demoiselles se mirent aussi en
 d'en faire de même, & Made-
 selle de B.... fut la premiere
 se vint coucher auprès de moi.
 tâchai de la caresser de mon
 ux; en attendant son aimable
 fine, qui vint aussi occuper le
 e qui lui étoit reservé dans le
 ne lit. Mademoiselle de B....
 droite, Mademoiselle de C....
 gauche, & moi dans le milieu,
 t-il de situation plus heureuse ?
 Amadis n'étoient pas plus for-
 z.

M ;

Je me voiois donc au milieu de deux Beutez capables d'enchanter, mais les plaisirs que je goûtois, ne furent pas de longue durée. Ils furent troublez par un malheur imprévu, le plus cruel & le plus acablant qui puissent arriver à un Amant. La chandelle éteinte, je m'allois abandonner au sommeil, plus content qu'un Hercule de mes travaux, ou qu'un Roi de ma bonne fortune, bien aise que le repos succedât pour quelques momens aux fatigues que je m'étois donné; lors que tout d'un coup je n'entendis que soupirs & gemissemens, suivis de ces mots : Helas ! je me meurs Effectivement, c'étoit Mademoiselle de B. . . . qui alloit tomber en défaillance. Quelques momens après j'entendis les mêmes lamentations de la part de son aimable cousine, qui étoit à mon côté gauche, & qui fut saisie de la même maladie. Je puis dire que pour le coup la tête me tourna, &

que l'envie de dormir me passa bien vite ; ainsi au moment même j'oubliai l'amour, aussi bien que le sommeil , dont j'avois cependant si grand besoin. Me voir au milieu de deux belles-Mourantes , dans un état à ne pouvoir pas appeler du secours ; dans un lieu où personne ne me faisoit ; où la liberté de me reposer , de tousser , & de cracher , n'étoit défendue sous peine de la vie ; où il falloit garder un silence plus respectueux , qu' si je m'étois trouvé dans une Chartreuse , ou au milieu d'un Couvent de Nonnes : Durant les tenebres de la nuit , sans feu , & sans chandelle , sans cordiaux & sans liqueurs ; en un mot , privé de toutes les ressources de la Médecine. J'avois beau tâter le poux aux malades & appeler à mon secours Hipocrates & Gallien , tout cela ne servoit de rien. Enfin, mille pensées s'étant présentées à mon imagination , elle se trouva dans un instant si remplie de ma fatale

destinée , & des malheurs qui l'alloient suivre de près s que je me vis dans une situation plus à plaindre que les malades , & à avoir besoin moi-même du secours que je tâchois de leur donner. Avanture rare s'il en fut jamais , & que je n'oublierai de mes jours. Enfin la fraieur me saisissant tout à coup, une sueur froide couvrit tout mon corps , & je commençai à crier à mon tour : Hélas ! je me meurs.

Trois malades dans un même lit, attaquez du même mal, & prêts à rendre l'ame, c'en étoit trop ; & on y auroit succombé à bien moins : mais quel parti prendre ? Enfin, je me tourne , je me vire de tous côtez ; je me tuë à donner la gêne à mon esprit , pour découvrir quelque expedient , qui fut capable de me tirer du peril ; car pour Mesdemoiselles de B.... & de C.... elles ne remuoient non plus que des fouches , & franchement je les croiois trepassées , & dans un état

à n'en revenir jamais. Je tâte leur corps, & je les trouve froids comme glace ; je les appelle l'une après l'autre par leur nom, point de réponse ; qu'est-ce que tout ceci, disois-je en moi même ? seroient-elles effectivement mortes ? Enfin, après m'être bien tourmenté, je leur arrache quelques foibles soupirs, qui furent suivis de quelques hélas ! Voilà donc, disois-je, encore des signes de vie auxquels je ne m'atendois pas, & tant que les malades vivent, il y a aparence de retour.

Il faut remarquer que pendant le tems que j'avois été seul enfermé, je m'étois amusé à lire un des Tomes de l'admirable Dom Quixote, que j'avois trouvé sur leur table. Les entousiasmes de ce facétieux Autent, m'étant montés dans l'esprit, par les idées fraîches, que j'en avois ; malgré ma foiblesse & mon acablement, je pris courage, & faisant un effort sur moi-même,

je fors du lit tout en chemise, pour aller chercher de la chandelle, mais comme j'étois dans un état à ne pouvoir me tenir sur les pieds, je tombai sur Mademoiselle de B.... ce qui lui fit jeter un cri, qui me rejouit un peu, car franchement je la croiois morte; de là je tombai à terre, ou plutot je roulai sur un bassin rempli de coquilles d'huitres, que nous avions mangé avant que de nous mettre au lit; ce qui fit un bruit, qu'on auroit dit que mille esprits folets regnoient dans la maison. Enfin, je fais à tâtons, comme au jeu de collin maillard, plusieurs fois le tour de la chambre, cherchant de la chandelle, & par mégarde aiant porté la main sur une tablette remplie de belles porcelaines, je les renversai par terre, ce qui fit un charivari à me faire rire d'un côté, si j'en avois eu envie & à me faire pester del'autre; car je tremblois de peur que tous les domestiques du logis n'a-

courussent au bruit que cela avoit fait. J'attrape enfin la chandelle, mais point de feu pour l'allumer ; cependant les momens étoient précieux , & les Mourantes avoient besoin d'un prompt secours. Je me tourmente , je tempête , & je cherche par tout de l'eau de la Reine d'Hongrie , ou quelque autre liqueur, mais inutilement. Je reviens auprès du lit , & ayant porté la main sur le pot de chambre , je le prit , & sans autre formalité , j'en fis aspersion sur le visage des expirantes, tout comme un Prêtre se sert d'eau benite pour donner la benediction à ses Paroissiens: Peut-être , disois-je en moi-même ; que cette eau aura la vertu de guerir les défaillances de cœur : Dans les remedes bien souvent l'opinion fait tout. Effectivement, la fraîcheur de cette eau , jointe à l'odeur qui l'accompagne , produisirent un effet si surprenant & si miraculeux , qu'au moment même la parole revint aux

trépassées , & peu de tems après les voilà sur pied : mais chose remarquable, c'est que moi qui avois fait la fonction de Medecin pour leur redonner la vie , je me trouvai tout à coup dans un si grand acablement , que je tombai évanoui au milieu de la chambre, sans pouvoir remuer , ni bras , ni jambe. Elles acoururent à leur tour à mon secours , & me prenant l'une par la tête , & l'autre par les pieds , me porterent , ou plutôt me traînerent jusques vers le lit , sur lequel elles m'étendirent roide comme un arbre, & me donnerent leur extrême onction par un baiser d'adieu chacune , croiant effectivement que j'étois mort , bien embarrassées de ma personne , & de ce qu'elles feroient de mon corps.

Il semble que dans l'état où j'étois , il n'y avoit plus qu'à songer à mes funeraillles , & à regler le ceremoniel de mon enterrement, qui auroit été assurément le plus lugubre

lugubre, le plus fatal, & le plus funeste qui soit peut-être jamais arrivé, tant par rapport aux personnes avec qui j'étois, qu'au lieu où je me trouvois.

Enfin, Mesdemoiselles de B.... & de C.... ne voulant rien négliger dans une occasion si pressante, s'approchent du lit, me couvrent de leur mieux, de peur que je ne prisse trop l'air, m'embrassent, me pressent tour à tour, me donnent mille baisers, & me disent tout ce qui se peut imaginer dans l'amour de plus tendre & de plus passionné; en un mot, elles mettent tout en usage pour me redonner la vie. Tout cela m'auroit charmé dans un autre tems; mais franchement, j'étois dans un état où il me falloit autre chose que des caresses: Mon corps étoit froid comme marbre, la respiration me manquoit, mon poux n'alloit plus, mon visage étoit plus pâle que la mort, & les signes de vie qui me restoient n'étoient plus

que pour annoncer à ces deux aimables filles , que je n'avois plus rien à leur laisser en ma memoire qu'un corps en dépôt, dont les regards leur aloient devenir funestes.

Au milieu de tant de cruelles inquietudes , elles s'avisent , à mon imitation , de prendre le pot de chambre à leur tour, comme le dernier remede qui leur restoit , car si elles avoient tardé encore un moment , je n'étois plus au monde, & c'étoit fait de moi. Mademoiselle de B. . . . comme la plus hardie, commença l'operation , aiant pris le pot elle en fit sur mon visage une si copieuse effusion, que je me trouvais tout à coup inondé par un elixir, dont l'odeur aromatique, auroit fait crever cent personnes moins malades que moi Je ne sai, si les trois eaux differentes qui la composoient opererent le miracle , ou si c'est un pur effet du hazard : Mais quoi qu'il en soit, je commençai à respirer , la parole me revint , & peu à

peu je repassai de la mort à la vie, & ce fut là l'or potable de ma guérison. Il ne me restoit plus qu'une grande foiblesse : la seule chose qu'il falloit pour me remettre sur pié, étoit un peu de repos & de tranquillité, mais comment en prendre dans une maison, où la crainte d'être découvert étoit toujours présente à mon esprit.

Le jour étant revenu, nous commençâmes à nous regarder tous trois avec autant de surprise, que l'auroient fait trois morts sortis du même tombeau, & il nous prit une si grande envie de rire de ce qui venoit de se passer, que quand j'y songe, j'en ris encore. Pour lors reprenant mon air goguenard & badin ; venez ici, friponnes, leur dis-je, que je vous donne à chacune un baiser, & ce furent là les premières marques de ma convalescence.

Il n'y avoit rien au monde de plus plaisant, que de voir le de-

l'ordre & le fracas que nous avions fait dans chambre. On auroit dit, qu'une Compagnie de Dragons, ou de Gendarmes du Roi y avoient passé la nuit ; tout y étoit sans-dessus dessous, porcelaines cassées, pots renversez, coquilles d'huîtres repandues par ci par là ; gueridons & tablettes par terre ; mes habits d'un côté, & ma perruque de l'autre, pêle-mêle parmi les habits des Demoiselles ; couvertures du lit au milieu de la chambre. Tout cela faisoit un ambigu le plus grotesque, & le plus tecreatif qui se puisse imaginer.

Pour moi, je vis obligé à garder le lit, car franchement j'avois le plus souffert, & il me restoit une si grande foiblesse qu'à peine pouvois-je me tourner ; semblable aux Criminels à qui on a fait souffrir la question. D'abord que Mesdemoiselles de B.... & de C.... furent habillées, elles fermerent la chambre, descendirent promptement à

la cuisine, & me preparerent un bon bouillon, dont j'avois à la verité grand besoin. Ce bouillon, ou plutot ce consommé, car on n'y épargna rien pour le faire succulent, me redonna la vie, mais non pas la santé : il falloit du tems & du repos pour cela.

Pour lors nous fîmes à loisir des reflexions morales sur nos infortunes passées. Je leur demandai, ce qu'elles auroient fait de mon corps après ma mort, si tant est qu'il eût plû à Dieu de me retirer du monde. Mademoiselle de B.... me repondit, qu'il n'y avoit pour elles point d'autre parti à prendre, qu'à m'habiller, m'enfermer dans un coffre parmi quelques vieilles hardes, & me renvoyer chez moi, ou bien me jeter par la fenêtrre au milieu de la rue pendant la nuit, & faire courir le bruit que j'avois été assassiné par des coupeurs de bourse. Je leur repondis en riant, que je me ferois soucié fort peu d'une pompe fune-

bre, & qu'elles auroient pû faire de mon corps, tout ce qu'il leur auroit semblé bon. Mais que je leur aurois plutôt conseillé de me jeter dans un canal sur lequel donnoit la fenêtre de leur chambre, comme si je m'étois noyé la nuit en me retirant, & cet expedient me paroissoit le plus naturel, & le moins embarrassant.

Venons au denouement de l'avanture tragique. Je restai dans le même lit encore 36 heures, autant pour me remettre, que pour attendre la troisième nuit, qui étoit marquée pour en sortir le plus adroitement qu'il seroit possible. Pendant ce tems, je m'amusai à faire diverses reflexions sur les événemens imprévûs de la vie humaine, & je n'ai jamais entendu de Predicateur, qui m'ait plus touché que ce qui venoit de m'arriver à moi-même dans cette rencontre. Je detestai mille fois l'amour, les amusemens, les folies, & les caprices, &

je fis pour lors des projets les plus admirables du monde. A m'entendre , je devois renoncer pour toujours à toutes les Maîtresses , quels charmes qu'elles eussent. Je devois ne revenir de mes jours dans la même maison ; rompre pour jamais tout commerce d'amour avec Mesdemoiselles de B.... & de C.... Enfin , il n'y a point de Voyageur sur Mer , qui ait fait après une rude tempête , autant de vœux que j'en fis pour lors ; mais qui ne furent pas de longue durée , comme nous le verrons par la suite de ces Mémoires.

Pour finir mon aventure , je dirai que me trouvant un peu mieux , ou un peu moins mal , je jugeai à propos de sortir de prison : Ainsi m'étant habillé , ou plutôt Mesdemoiselles de B.... & de C.... l'ayant fait pour moi , car j'étois encore si foible que je tombois à chaque pas , Elles me conduisirent à la faveur de la nuit jusques au bas de l'escalier.

& de là à une porte de derrière par où j'entrai dans la rue : Ce fut la troisième nuit, car j'avois été enfermé dans leur chambre trois jours & deux nuits, comme je l'ai déjà dit.

1690.

La fin du mois d'Avril étant venu, il falut songer à quitter Paris & les Amourettes, pour donner tous mes soins à la guerre auprès du Duc de Luxembourg. Avant notre départ, le Roi eut dans son Cabinet une Conference secrète avec ce General & le Marquis de Louvois, sur la conduite que celui-là devoit tenir pendant la Campagne. M. de Louvois étoit d'avis qu'on se tint en Allemagne & en Flandre sur la defensive, comme on avoit fait la Campagne précédente. Il apportoit pour raisons que l'on pouvoit juger des forces des Princes Alliez par leurs dernieres Conquêtes : Que le Duc de Lorraine avec toutes les Forces de l'Empire avoit passé cinquante cinq jours

de tranchée ouverte au Siege de Maience , & que le Marquis d'Uxelles n'auroit point encore capitulé sans les ordres du Roi : Que l'Electeur de Brandebourg , à present Roi de Prusse, ne s'étoit rendu Maître de Bonn qu'après trois mois de Siege : Que cependant Sa Majesté auroit le tems de mettre des Armées sur pié capables d'agir offensivement par tout : Que la disposition des affaires generales étoit telle qu'il croioit qu'il ne falloit rien risquer. Le Duc de Luxembourg repondit qu'il étoit d'un sentiment contraire. Qu'il trouvoit à propos de chercher les Ennemis, & de les combattre, parce que tout le bonheur des Armes du Roi dépendoit du gain d'une Bataille. Que si on atendoit plus long - tems il étoit à appréhender, que le Prince d'Orange qui étoit l'ame du parti, après s'être affermi en Angleterre ne repassât la mer pour venir commander en personne l'Armée des

Etats : Qu'il étoit bien plus facile de combattre cette Armée sous un Prince de Waldeck que lors qu'elle auroit à sa tête un Prince qui venoit d'être élevé au Trône. Il conclut qu'il falloit donner quelque chose au hazard , & à la fortune des Armes. Que si Sa Majesté vouloit lui permettre de risquer un Combat , il se flattoit de la Victoire.

Le Roi écouta les raisons de ce Ministre & de ce General , & ne voulut cependant rien décider, sans avoir auparavant consulté Madame de Maintenon qui étoit l'oracle de la Cour. Quoi qu'elle se fut opposée au rapel du Duc de Luxembourg, comme je l'ai déjà dit ; elle ne pût s'empêcher de lui rendre justice, en approuvant son projet. Elle avoit été du même sentiment la Campagne précédente, mais le Maréchal d'Humieres n'avoit pas eu assez de bonheur pour l'exécuter. Le Roi donna donc ses derniers ordres au

Marechal, & lui dit en le quittant que la confiance qu'il avoit en lui, suffisoit pour l'engager à donner les mains à tout ce qu'il entreprendroit. Le Duc de Luxembourg répondit qu'il n'avoit point d'autre passion que celle d'obéir aux ordres de Sa Majesté & de mourir pour sa gloire ; & qu'enfin il se flattoit que la Campagne qu'il alloit commencer lui donneroit de nouvelles preuves de son zele & de sa fidélité.

Le Maréchal partit donc de Versailles, & arriva le 5. de Mai à S. Amand où l'Armée Françoisé l'atendoit. Il se servit d'abord d'un stratagème pour tromper le Prince de Waldeck qui fut de faire faire diverses marches & contremarches à son Armée. Pendant ce tems-là, il m'ordonna de me déguiser en habit de Moine, & me donna un Ingenieur, nommé de la Bordiere, pour Compagnon, qui en fit de même. Nous nous habillâmes l'un & l'autre en Recolets. Il n'y avoit

rien de si plaifant que de nous voir dans ce nouvel équipage. Suivant les ordres du Duc, nous paffâmes par les Forts & Châteaux dont les Ennemis s'étoient emparez sur la Sambre, & l'Ingenieur qui m'accompagnoit en tiroit le plan & le deffein à mefure que nous avançons. De là nous entrâmes dans une Plaine, près de Velaines, que nous quittâmes pour prendre le tour de Boegnies & de Ligny jufques à Vagneles, dont l'Ingenieur fit une efpece de Carte au craion. Après avoir bien examiné ce terrain & tous les postes ocupez par les Ennemis, nous revinmes par un autre chemin auprès du Maréchal à qui nous fimes nôtre rapport. Mon Compagnon Recolet, ou plutôt de la Bordiere déguifé, lui remit les deffeins qu'il avoit tirez. Cependant nous fallîmes à être découverts, & peu s'en falut qu'on ne nous arrêât, ce qu'on auroit fait inmanquablement fans un Officier des

des Gardes du Prince de Frise , qui nous fit relâcher , en disant que nous étions des Moines du Païs conquis à qui on ne devoit point faire d'insulte. Nous l'échapâmes belle , car on ne nous auroit assurément point fait de quartier.

Le Maréchal de Luxembourg se servit parfaitement bien de nos Plans, & des avis que nous lui donnâmes. Car aiant passé la Sambre il se rendit maître des Redoutes & des Forts que les Ennemis gardoient pour nous en disputer le passage. Il fit attaquer le Comte de Flodorf qui avoit un corps avancé de vingt deux Escadrons qui furent rompus. Le Comte de Berloc y fut tué , c'étoit un de leurs principaux Officiers de Cavalerie qui avoit beaucoup de merite. Après cet heureux commencement le Maréchal fit le tour de Boegnies & de Ligny & s'étendit jusques à Vagnolles , & par ce mouvement il envelopa toute l'Armée ennemie. Le Com-

bat commença le premier de Juiller à huit heures du matin & dura jusques à sept heures du soir. Je ne pretens point de faire ici le détail de tout ce qui se passa dans cette Bataille, parce qu'il a déjà été rapporté par beaucoup d'autres Historiens. Je m'arrêterai seulement à trois mouvemens particuliers qui la firent perdre au Prince de Waldeck, & la firent gagner au Duc de Luxembourg. Le premier est la marche hardie & derobée que ce dernier fit en prenant le tour de Boegnies & de Ligny inconnuë aux Ennemis. Le second est que le Prince de Waldeck aiant reconnu cette marche un peu trop tard, il voulut y remedier, en faisant avancer sa seconde ligne pour faire le même front que faisoit la droite des François, & fit prendre au corps de reserve la place de sa seconde ligne. Le troisième enfin est la faute que le même Prince de Waldeck fit de détacher la Cavalerie de son aîle

droite pour venir au secours de celle de l'aile gauche qui avoit été défaite ou mise en fuite ce qui fut un mouvement bien fatal pour ce Prince. J'étois auprès de la personne du Duc de Luxembourg qui me dit pour lors en propres termes : Le Prince de Waldeck est battu. Ce qui arriva en effet , car il demeura maître du champ de bataille. Il y eut six mille hommes tuez des Ennemis , sept mille prisonniers , & parmi ces derniers on comptoit neuf cens Officiers. Cette victoire fut fort disputée , & si elle fut glorieuse à la France , elle lui coûta bien cher. L'infanterie Holandoise fit des prodiges de valeur , de sorte que si elle avoit été soutenue par la Cavalerie , le Duc de Luxembourg couroit risque de perdre la Bataille nonobstant sa grande supériorité. Car je puis dire suivant le plan que je fis des deux Armées que les François étoient deux contre un. Je lui ai entendu dire parlant au Roi

à la gloire de l'Infanterie Holandoise, qu'il se faisoit fort de conquérir tout l'Univers pourvû qu'il eut une Armée composée de cette Infanterie, & de la Cavalerie Francoise. Celle-ci aprit à la connoître dans cette action.

Le Maréchal de Luxembourg écrivit deux lettres sur le champ de bataille, une au Roi & l'autre au Marquis de Louvois. Il voulut que je portasse moi même cette dernière pour la rendre à ce Ministre. En voici la copie.

Lettre du Maréchal de Luxembourg au Marquis de Louvois.

MONSIEUR,

„ Je viens d'exécuter les ordres
 „ du Roi, & au moment que je
 „ vous écris je me trouve au mi-
 „ lieu de plus de dix mille morts ou
 „ blessez dans la vaste Plaine de

„Fleurus. Les Troupes de Sa Ma-
 „jesté ont battu le Prince de Wal-
 „deck. Si d'un côté cette journée
 „à fait repandre un sang précieux
 „à la France par la mort d'un
 „grand nombre de braves Officiers
 „que le Roi perd, d'un autre côté
 „elle sera glorieuse & avantageu-
 „se aux Armes de Sa Majesté par
 „les suites. Je vous ai informé des
 „divers mouvemens que j'ai fait
 „jusques au premier de Juillet qui
 „est le jour de la Bataille. Ces
 „marches & contremarches ont
 „assez bien réussi puis qu'elles nous
 „ont procuré une action des plus
 „hardies & des plus éclatantes qui
 „aient encore été executées par les
 „troupes de Sa Majesté depuis la
 „mort de M. le Prince de Condé
 „& de M. le Maréchal de Turen-
 „ne. M. le Duc du Maine s'est dis-
 „tingué d'une maniere extraordi-
 „naire. Les Suisses & la Gendar-
 „merie se sont signalez. Nous
 „avons perdu M. de Gournai qui

„ commandoit la Cavalerie de l'ai-
 „ le gauche & M Dumets General
 „ de l'Artillerie Je les regrette l'un
 „ & l'autre par rapport au service du
 „ Roi ; car ils étoient tres-bons
 „ Officiers. Du côté des Ennemis
 „ le Prince de Frise s'est signalé &
 „ m'a fait beaucoup de peine. Le
 „ Marquis de... mon Aide de
 „ Camp qui vous rendra ma lettre,
 „ & qui ne vous est pas inconnu
 „ vous informera de bouche d'un
 „ plus ample détail. Il s'est trouvé
 „ par tout durant l'action. Je prens
 „ la liberté de vous le recomman-
 „ der comme une personne qui a
 „ bien fait son devoir , & suis &c.

Je me rendis en poste à Versail-
 les, & étant descendu de cheval,
 j'allai tout botté trouver le Marquis
 de Louvois dans son appartement.
 Je lui remis la lettre du Maréchal.
 Il avoit déjà lû celle du Roi qui
 avoit été rendue la première, de
 sorte que je le trouvai dans une joie

qui ne se peut exprimer. Aiant lû sa lettre , il me fit plusieurs questions sur le détail de la Bataille ; après quoi il me quita pour un moment , & entra dans son Cabinet ; étant revenu auprès de moi il me fit present d'une bourse de trois cens louis en especes , & me dit : Monsieur, j'aurai égard à la recommandation que me fait M. de Luxembourg de votre personne. Allez vous reposer , & revenez chez moi avant votre départ. Je vous donnerai une lettre pour le Maréchal. Effectivement j'avois bien besoin de repos, car il y avoit près de huit jours que j'avois toujours été en action , ou durant le combat, ou en courant la poste.

Après m'être delassé je rendis une courte visite aux deux Cousines mes Maitresses, seulement pour leur apprendre que je n'étois pas mort. Ce n'étoit assurément pas la faute des boulets de canon & des bales de mousquet qui pleuvoient

comme la grêle dans le champ de bataille, & si elles m'épargnerent, je le dois uniquement à mon heureuse destinée ; mon heure n'étoit pas encore venue. Le tems étoit trop court pour faire l'amour. D'ailleurs j'avois d'autres affaires en tête qui me rapelloient à l'Armée. Je me contentai de leur faire un petit recit de la sanglante journée de Fleurus. Mais ce n'étoit point ce qu'il leur falloit, l'amour n'aime point ces sortes de spectacles. Je leur promis plus de galanterie au retour de la Campagne, & je fus de ce pas chez le Marquis de Louvois pour prendre la lettre qu'il écrivoit au Duc de Luxembourg, dont voici la copie.



Lettre du Marquis de Louvois
au Maréchal de Luxembourg.

M O N S I E U R ,

„ Je vous dirai en reponse de la
 „ vôtre que vous avez executé les
 „ ordres du Roi d'une maniere qui
 „ rapelle dans l'esprit de Sa Majes-
 „ té toute l'estime qu'elle avoit eu
 „ ci-devant pour vôtre personne.
 „ Le silence regne à present à la
 „ Cour , & vous n'avez plus d'en-
 „ nemis. Voila comme vont les
 „ affaires , tant que le malheur
 „ nous suit , nous n'avons point
 „ de veritables amis , & chacun
 „ nous tourne le dos. Mais si la
 „ fortune s'en mêle , & que nous
 „ soions heureux, l'envie & la hai-
 „ ne ne paroissent plus sur la Sce-
 „ ne, & font place aux éloges em-
 „ pressez que tout le monde nous
 „ donne. Nos plus grands enne-

5, mis même font gloire d'être de
„ la partie. Vous en faites l'expé-
„ rience aujourd'hui, & je me con-
„ tente d'en être le spectateur. Le
„ Roi est tres-satisfait de votre
„ conduite, & le nouveau lustre
„ que vous donnez à ses Armes lui
„ fait oublier la perte de tant de
„ Braves qu'il a faite dans cette
„ Bataille, bien persuadé qu'on ne
„ sauroit acheter trop cherement la
„ Victoire. Si le Roi a lieu d'être
„ content, vous pouvez juger si
„ j'ai sujet de me plaindre étant
„ autant de vos amis que je le suis.
„ C'est pour vous un nouveau de-
„ gré de gloire que vous ajoutez à
„ votre merite, & pour moi c'est
„ une nouvelle satisfaction que j'ai
„ d'avoir si bien conseillé Sa Ma-
„ jesté, puis que le choix qu'elle a
„ fait, ferme la bouche à tous vos
„ ennemis & relève la gloire de la
„ France. Je suis ravi des éloges
„ que vous donnez à Mr le Duc
„ du Maine. La perte que nous

„avons faite de Mrs de Gournai
 „& du Mets nous est sensible :
 „mais c'est le sort des armes. Tan-
 „dis que victorieux vous vous re-
 „posez sur le champ de bataille
 „ennemi , le Roi travaille à vous
 „faire expedier de nouveaux or-
 „dres ; sur lesquels vous agirez le
 „reste de la Campagne ; je suis,
 „&c.

Après avoir reçu cette lettre,
 je partis de Versailles pour retour-
 ner à l'Armée. Je fus obligé de
 passer par Tournai pour m'aquiter
 de quelques commissions dont le
 Maréchal m'avoit chargé. Il m'ar-
 riva dans cette Ville une petite a-
 vanture assez plaisante. L'Hôte
 chez qui je vins loger me donna
 une chambre, où je fis porter mon
 manteau, mes botes & mes pisto-
 lets, qui étoient tout l'équipage
 que j'avois pris dans le voiage. Je
 dis à l'Hôte de faire preparer mon
 lit, & que j'avois envie, étant fa-

tigué, de me retirer de bonne heure. Après cela je sortis de l'Auberge pour aller faire mes commissions. Pendant mon absence, il arriva plusieurs Etrangers qui vinrent loger dans le même Cabaret. L'Hôte n'ayant pas assez de chambres à leur donner, pria deux de ces Messieurs de l'excuser, & leur indiqua un autre logement; ceux-ci répondirent qu'ils ne vouloient point quitter leur compagnie, & malgré bon gré que l'Hôte en eût, ils s'emparèrent de ma chambre & de mon lit. On eut beau leur représenter qu'elle étoit arrêtée, & qu'on ne pouvoit la donner, ces Messieurs allerent toujours leur train; ils firent sortir de la chambre mes hardes, & y firent porter les leurs. Cependant, quelque diligence que je fisse pour expedier mes affaires, je ne pus revenir à mon logis que vers la minuit. Je trouvai les deux Aventuriers couchés dans mon lit. Ils avoient eu la precaution de
prendre

prendre le devant , persuadez que la possession tient lieu de droit. L'Hôte me fit d'abord mille excuses , & me raconta tout ce qui s'étoit passé. Ce procédé mal honnête me mit dans une si grande colère , que je résolus de m'en venger , & de les en faire repentir. Et voici comment : Je dis à mon Valet de me donner mes bottes , que je pris effectivement , après cela je chargeai mes deux pistolets à balle ; je postai mon Valet en sentinelle l'épée nue à la main , à la porte de la chambre , & moi dans cet équipage guerrier tout botté & éperonné , tenant de chaque main un pistolet & mon épée au côté ; je me rendis auprès du lit de Messieurs les Aventuriers sans permettre qu'on m'éclairât. Je les trouvai dans un profond sommeil , & dormant de leur mieux ; cela me plut , & convenoit parfaitement bien au tout que je leur allois jouer. Je levai tout doucement les couvertures &

les draps du lit , & je me couchai au milieu d'eux, armé de pié en cap. Pour lors, je fis le manége que j'aurois fait si je m'étois trouvé sur mon cheval , & que j'eusse voulu le pousser à la course ; c'est à dire , je donnai à droit & à gauche tant de coups d'éperon que je jettai mes deux importuns hors du lit , celui-ci d'un côté , & celui là de l'autre. Me voilà donc maître du champ de bataille. L'Hôte, l'Hôtesse, les Valets, les Servantes, tout le monde acourut aux lamentations que ces Messieurs faisoient. Car comme tout cela se passoit dans l'obscurité , & que je n'avois pas dit un seul mot ; ceux-ci crurent d'abord que le diable regnoit dans le logis. La chandelle étant venuë la scene changea , & elle auroit été assurément sanglante , si on m'avoit poussé à bout. Ces Messieurs furent fort surpris , quand ils me virent étendu au milieu du lit dans un équipage qui me mettoit à couvert de

toute insulte. Je me contentai de leur reprocher leur incivilité, & les priaï de sortir de ma chambre ; ils prirent ce parti, après m'avoir fait des excuses, & ce fut le meilleur.

Je revins à l'armée, & je rendis la lettre de Mr de Louvois au Maréchal. Les Troupes du Roi, quoi que victorieuses, avoient été si maltraitées à Fleurus qu'elles ne furent pas en état de rien entreprendre le reste de la Campagne. La fin de l'Automne étant venue, on entra en quartier d'hiver ; je suivis le Maréchal qui se rendit à la Cour, où il fut comblé d'honneurs. Cette Campagne fut pleine de prospérité pour les Armes du Roi, en Flandre, sur Mer, & en Savoie. En Flandre, le Duc de Luxembourg gagna la Bataille de Fleurus. Sur Mer, le Comte de Tourville battit la Flote Angloise & Holandoise vers le Cap de Beveziers, & lui brûla douze vaisseaux de guerre dans le Port de Tegmont. En Savoie,

Mr de Catinat donna combat à Son Altesse Roiale près de Stafarde, & fut victorieux. Mais le Prince d'Orange, que nous apellerons désormais le Roi d'Angleterre, remit la balance en équilibre par la célèbre Bataille de Boine qu'il gagna, & où le Marechal de Schomberg fut tué.

1691. Tous ces heureux succez reveillerent l'humeur guerriere du Roi; il reprit goût à la guerre, & Sa Majesté voulut dans ses vieux ans faire encore quelques Campagnes. Mais comme il n'étoit pas de la bonne politique de risquer la personne de ce Monarque qu'à bonnes enseignes, le Duc de Luxembourg proposa une expedition, où les Dames de la Cour partagerent tour à tour les plaisirs & les perils avec les Generaux. Quant aux perils, on savoit tres bien qu'il n'y auroit pas grand nombre de têtes cassées, & que les plaisirs y auroient toute la part; c'étoit le Siege de Mons,

qui fut une véritable Campagne de galanterie. Pour le faire à coup sûr, on choisit une saison à laquelle les Ennemis ne s'attendoient pas. Mr de Louvois me donna ordre de faire acheter de l'avoine pour un million de livres, & de la faire transporter en Flandre; c'étoit pour faire subsister la Cavalerie, faite de fourage. J'exécutai cet ordre, & plusieurs autres, qui concernoient cette expedition, avec beaucoup de diligence & de secret.

Tout étant prêt, le Roi partit le premier de Mars, & se mit à la tête de l'Armée, composée de trente mille chevaux, de soixante & dix mille hommes de pié. Mons fut investi & assiégé dans les formes. Tandis que l'Artillerie jouoit sur cette Place, & que les Soldats montoient la tranchée, les Généraux tenoient le Bal dans leurs Tentes avec les Dames de la Cour qui avoient suivi l'Armée. Il sembloit que le Roi lui-même rajeunissoit.

car il en contoît aux Dames , tout
comme le plus jeune des-Generaux.
La Cour de France n'a jamais fait
la guerre avec moins de peril &
plus d'agrément. Ce seroit ici le
lieu de rapporter les aventures qui
arriverent à plusieurs de ces Dames;
mais ce détail me meneroit trop
loin.

Le Roi d'Angleterre , qui ne
s'étoit attendu à rien moins qu'à
cette entreprise , fit d'abord assem-
bler une Armée de près de quaran-
te - quatre mille hommes. Mais
outre que cette Armée étoit de plus
de la moitié inferieure à celle du
Roi , il lui fut impossible de la
faire marcher assez à tems pour se-
courir cette Place , qui se rendit en
dix-huit jours de tranchée ouver-
te , à quoi je puis dire qu'un demi-
million de livres , que je distribuai
secretement aux Ecclesiastiques, par
ordre de Mr de Louvois , contri-
bua plus que la nombreuse Armée
qui en faisoit le Siege , & qui étoit

commandée par le plus puissant des Rois, & les plus habiles Generaux. Je finirai le Siege de Mons par deux reflexions qui viennent naturellement au sujet. Ce Monarque jaloux de tous les honneurs qu'on rendoit au Roi d'Angleterre par les Arcs de triomphe qu'on lui avoit érigés à la Haie, lors qu'il y fit son entrée; & voyant d'ailleurs les empressements de près de quarante Princes qui étoient venus de toutes parts pour le féliciter, voulut brusquer cette illustre Assemblée & faire un paralelle de sa puissance avec celle de son Ennemi. L'expédition de Mons fut choisie pour cela, comme un Theatre où la gloire du Roi devoit paroître dans tout son lustre. La seconde reflexion regarde le secret & le bonheur, qui ont toujours accompagné ses Armes. Car je ne puis concevoir qu'une entreprise de cette importance, dont le secret avoit été confié à plusieurs, ne soit point

venue à la connoissance du Roi d'Angleterre, que lors qu'elle fut, pour ainsi dire, executée.

Il se passa sur la fin de cette Campagne une Action près de Leuse, qui marquoit l'heureux génie du Marechal de Luxembourg dans toutes ses entreprises. Le poste étoit propre pour le dessein qu'il avoit formé; mais pour en venir à l'exécution, il falloit être sûr de son fait. Quoiqu'il eut ses Espions dans l'Armée ennemie, qui venoient l'avertir de tout, il ne se fioit guere sur les rapports que ces ames mercenaires lui faisoient. Il lui falloit des correspondances sur lesquelles il pût faire fond. Pour cet effet, il voulut que je me rendisse incognito auprès des ennemis. Je pris donc le nom d'un Gentilhomme Italien, qui avoit voagé en France avec passeport, & je fis mettre dans ce passeport mes qualitez & le tems auquel j'étois parti de ma Patrie. D'ailleurs, je parlois

l'Italien parfaitement bien pour en
 imposer , & répondre aux ques-
 tions qu'on me pourroit faire. Je
 me rendis donc à l'Armée du Roi
 d'Angleterre, en publiant , que par
 curiosité , j'avois passé à travers
 celle de France , résolu de me reti-
 rer dans mon Païs par l'Allema-
 gne , & de voir en passant les Pro-
 vinces-Unies. Franchement le rôle
 que je jouois étoit un peu délicat,
 car si j'avois été reconnu on m'au-
 roit très-mal fait passer mon tems.
 Mais que n'aurois-je pas fait pour
 le service du Roi, & pour faire plai-
 sir au Maréchal , à qui j'avois de si
 grandes obligations. Quoi qu'il
 en soit , le Roi d'Angleterre ayant
 pris la résolution de quitter son Ar-
 mée vers le milieu du mois de Sep-
 tembre, & d'en laisser le comman-
 dement au Prince de Waldeck,
 j'examinai le terrain & les défilez
 par où cette Armée devoit passer.
 Après quoi, je me rendis tout aussi-
 tôt auprès du Maréchal pour l'en-

informer, & je lui fis un raport qui lui fit naître l'envie de donner sur l'arriere-garde. Effectivement, il prit avec lui toute la Maison du Roi, la Gendarmerie, quatre Regimens de Cavalerie & deux de Dragons, & à la faveur d'un gros brouillard qui regnoit, il l'attaqua. Les Ennemis se défendirent avec une vigueur surprenante, & le terrain couvert des haies & des defilez, derriere lesquels on trouvoit toujours des troupes fraîches à forcer, rendit le combat fort rude & la victoire incertaine. Mais le Maréchal voyant que toute l'Armée ennemie avançoit, il prit le parti de se retirer en diligence. Il en coûta là encore cher à la France, comme à la Journée de Fleurus, & la Cour sentit dans la suite de la Guerre la perte qu'elle avoit faite d'un grand nombre de ses meilleurs Officiers, comme nous l'avons vû par experience. Ce n'est pas que je pretende diminuer par là la gloire qui en reve-

noit au Duc de Luxembourg , en lui attribuant l'imprudence , ou la temerité de sacrifier tant de Heros. Il suivoit les ordres du Roi , & jamais General ne les a exécutez avec plus de bonheur & de magnanimité. D'ailleurs , c'étoit une espece de nécessité d'en venir à de si rudes saignées pour donner la reputation aux armes du Monarque qui l'employoit.

Avant que de finir cette Campagne , je ne dois pas oublier la perte que je fis en la personne de M. le Marquis de Louvois , mon Protecteur , sur qui j'avois fondé toutes les esperances de ma fortune. Il s'apelloit François Michel le Tellier , & étoit fils de Michel le Tellier , Chancelier de France ; Outre la Charge de Premier Ministre & Secrétaire d'Etat , il avoit plusieurs autres grands Emplois ; il étoit Sur-Intendant des Bâtimens, Grand Vicaire de l'Ordre de S. Lazare , & de Nôtre - Dame du

Mont Carmel , & Grand Maître des Couriers , & Sur-Intendant General des Postes ; il mourut à Versailles le 16 de Juillet 1691, dans sa cinquante - unième année, sur les quatre heures après midi. J'ai dit que l'avis qu'il avoit donné au Roi de faire le Siege de Philibourg , au lieu d'attaquer les Provinces Unies , lui avoit causé la mort. Effectivement , le même jour qu'il mourut il avoit assisté au Conseil. Le Roi voyant le tour qu'avoit pris la Revolution d'Angleterre , tout-à-fait contraire à ses desseins , s'emporta contre le Marquis de Louvois , & lui dit en présence de tous ses autres Ministres, qu'il étoit la cause des fausses démarches qu'on avoit faites ; que par là le Prince d'Orange étoit monté sur le Trône , & avoit formé une Union entre l'Angleterre & les Etats Generaux. M. de Louvois , à qui ce reproche étoit sanglant , voulut se justifier en rapportant

tant les raisons qu'il avoit eues de donner ce conseil. Le Roi ne trouva point de son goût la réplique de son Premier Ministre, & pas un excez d'emportement lui donna un soufflet. Celui-ci sensiblement pénétré de douleur de se voir maltraité en pleine Assemblée, par un Monarque dont il étoit le Favori, & pour les interêts duquel, il avoit toujours fait gloire de se sacrifier, se leva de sa chaise, & pria Sa Majesté de lui permettre de sortir, disant qu'il se trouvoit mal. Le Roi étant bien-aise de le mortifier, crut que cette complaisance seroit hors de saison, & lui ordonna de rester. M. de Louvois, forcé d'obéir à son Souverain resta dans le Conseil. Mais le mal augmentant, il devint pâle comme la mort. Pour lors, le Roi lui permit de se retirer; il eut toutes les peines du monde à traverser les divers appartemens par où il falloit passer pour venir à son carrosse qui l'atendoit au bas de

l'escalier. Etant arrivé chez lui on le saigna d'un bras, mais se sentant extrêmement oppressé on le saigna à l'autre, & ce fut là le dernier moment de sa vie. J'ai voulu rapporter les véritables raisons qui ont causé la mort à ce Premier Ministre, pour détruire l'opinion de ceux qui prétendent qu'il fut empoisonné. Sa Majesté perdit beaucoup en lui, & sa mort fut plus utile aux Alliez que le gain d'une Bataille rangée, & que la conquête de plusieurs importantes Places. Je ne saurois me dispenser, par la veneration que j'ai eüe pour le Marquis de Louvois, de dire ici en passant quelque chose de sa Famille, & de rapporter les motifs qui engagerent le Roi à élever ce Ministre aux premières Dignitez de la Cour.

Il a eu trois fils, qui sont M. de Courtenvaux, M. de Barbesieux, & l'Abé de Louvois. Le premier ne repondit point à l'éclat de sa naissance. Le Roi le vouloit faire Secre-

taire d'Etat ; mais M. de Louvois
repondit à Sa Majesté qu'il n'avoit
pas assez d'esprit pour remplir cette
Charge. On le mit à la guerre. Il
étoit si déterminé, que M. de
Louvois lui faisoit ordonner les
arrêts, comme aux simples Sol-
dats. Le Roi lui donna la Charge
de Capitaine des cent Suisses de la
Garde, qu'avoit le Maquis de Til-
lader ; & Sa Majesté le dispensa
même de paier les cent mille livres
de Brevet de retenue. M. de Barbe-
sieux succeda à la Charge de Secre-
taire d'Etat, & mourut le 5. de
Janvier 1701. Il étoit en passe de
devenir habile Ministre. M. l'Abé
de Louvois aime les belles Lettres
& se fait admirer des Savans.

En 1658, Monsieur de Louvois
commençoit à écrire sous son pere
M. le Tellier pour s'exercer dans les
affaires. En 1666, il commença
d'entrer en reputation, & le Roi
l'éleva aux Charges de la Guerre.
Il lui donnoit pour lors dix huit

millions pour l'entretien des troupes, & il alloit à la tête des Armées pour en faire la revue, où il étoit reçu avec de grands honneurs. M. Colbert étoit toujours en dispute avec M. de Louvois, parce que celui-ci ayant le soin des affaires de la Guerre il demandoit à Colbert qui avoit le maniment des Finances, des sommes excessives pour l'exécution des desseins qu'il avoit entrepris, ce qui donnoit la gêne à l'esprit de M. Colbert qui se tuoit à inventer des Impôts pour fournir à toutes ces dépenses, parce que le Roi le lui ordonnoit. Aussi l'antipathie de ces deux Ministres n'a fini que par leur séparation, qui a été la mort de M. Colbert.

Comme Monsieur de Louvois étoit Sur-Intendant Général des Postes, tous les ordres du Roi étoient exécutez avec une promptitude extraordinaire. D'abord que les Relais étoient ordonnez tout étoit prêt. Aussi l'a-t-on vu bien

souvent partir à la minuit de la Cour après-avoir eu conference avec le Roi pour s'aller aboucher sur les Frontieres du Roiaume avec quelque Prince Etranger pour conclure quelque Alliance , ou entrer dans quelque Negociation secreete. Par sa presence il engageoit ces Princes, & il leur comptoit les sommes dont il étoit convenu , & souvent on le croioit à la Cour qu'il en étoit à cent lieues. On dit que pour être aimé des Rois il faut entretenir des liaisons avec leurs Maîtresses. Un premier Ministre malgré qu'il en ait est obligé d'entrer dans toutes ces complaisances. Il n'y a rien de si dangereux qu'une Favorite qui possede le cœur d'un Prince. Elle devient l'arbitre & le premier mobile de toutes les faveurs de la Cour. Monsieur de Louvois n'ignoroit point cette maxime ; aussi avoit-il affecté d'être toujours bien avec toutes les Maîtresses du Roi. Il leur donnoit de l'argent quand :

elles lui en demandoient, ou il leur en prêtoit pour jouer quand elles perdoient. On ne l'a jamais vu brouillé avec la Valiere, la Fontange, la Montespan, ou Madame de Maintenon. Il n'étoit pas moins amis des autres Dames de la Cour, & souvent il accommodoit les differens qu'elles avoient avec leurs maris. Il étoit ennemi des Jésuites. Quand on vouloit solliciter quelque affaire auprès de M. le Tellier son pere, on s'adressoit toujours à M. de Louvois, & on avoit coutume de dire, il faut aller chez le fils, avant que d'aller chez le pere. M. le Tellier affectoit de porter une barbe semblable à celle des Juifs : il étoit petit, mais il avoit la physionomie d'un homme d'esprit. Il étoit fort doux & posé. Quand on le venoit voir, il ordonnoit toujours, de ne se point presser, mais de rapporter ce qu'on avoit à lui dire tranquillement.

Monsieur de Louvois aimoit

extrêmement les beaux chevaux, & quelque part qu'ils fussent il les faisoit acheter à tout prix. Quand on lui faisoit des presens, on debitoit toujours par cet endroit, aussi il avoit la plus belle Ecurie de l'Europe après celle du Roi. Il a joué avec Sa Majesté dans sa Minorité, & a été élevé à la Cour. Ce qui contribua beaucoup à le faire aimer du Roi, ce sont les grands services que le Chancelier son pere avoit rendus à la Couronne durant les troubles qui s'étoient élevez au commencement de ce Regne. Quand on n'étoit pas aimé du Marquis de Louvois on manquoit de tout, remoin le Marechal de Turenne quand il faisoit la guerre en Allemagne. C'est lui qui a porté les affaires de la guerre au degré où nous les voions aujourd'hui en France, par son exactitude & le bon ordre qu'il établit parmi les troupes. Il étoit haï généralement de tous les Officiers par la creation

des Inspecteurs pour la Cavalerie, qui les obligeoient au moindre défaut de changer leurs chevaux sous peine de cassation ; ce qui étoit cause que plusieurs quittoient leurs Compagnies & alloient servir chez les Princes Etrangers. Il porta aussi le Roi à établir des Intendants dans toutes les Provinces du Roiaume pour veiller aux Charges Civiles & Militaires , & par là il étoit instruit de tout ce qui se passoit à l'avantage ou au désavantage de la Cour. C'est à lui aussi qu'on doit l'institution des Academies où les Cadets de qualité aprenoient les élémens de la Guerre & de la Marine. Monsieur de Louvois avoit acquis de grands biens , plusieurs belles maisons , & des ruës routes entieres dans Paris lui appartenoient sous des noms empruntez. Il avoit encore des Terres dans presque toutes les Provinces de France. Il en avoit sept ou huit des plus belles aux environs de Paris.

La Campagne de 1691 étant finie, nous partîmes pour la Cour le Maréchal & moi, où nous passâmes agreablement le quartier d'hiver dans les plaisirs. Sa Majesté fit pour lors deux mariages de distinction qui nous y invitoient. Ce fut celui de Monsieur le Duc de Chartres qui épousa Mademoiselle de Blois fille du Roi, & celui de Monsieur le Duc du Maine qui se maria avec la Princesse de Charolois, seconde fille du Prince de Condé.

Les rejouissances de ces illustres Alliances furent suivies d'un spectacle extraordinaire par sa nouveauté. Le Roi voulut donner une image de la guerre à ses enfans. La campagne de Compiègne fut choisie pour cela. J'eus ordre de m'y rendre pour aider aux Ingenieurs à tracer les travaux de ce fameux Camp, & je ne pouvois m'empêcher de rire de voir tout ce superbe apareil d'une guerre que nous allions faire en peinture. Ce n'étoit.

assurément pas le champ de bataille de Fleurus ou de Leuse, & personne n'eût la precaution de faire son testament avant que de s'y rendre. Cette celebre journée ne ressembloit pas mal au Siege de Mons où les Dames de la Cour firent gloire de porter le mousquet, parce qu'elles savoient fort bien qu'il n'y auroit point de coups donnez. Le Roi, les Princes ses enfans, le Duc de Luxembourg, les autres Generaux, tous les Seigneurs & les Dames de la Cour, & enfin tout Paris, partirent au commencement de Mars pour cette importante expedition. On assiegea dans les formes, on tira des lignes de circonvallation, on ouvrit la tranchée, on batit la place, & enfin on la prit. Tandis que l'on faisoit la guerre d'un côté, on faisoit l'amour de l'autre; & les Dames eurent assurément plus de part à ce Siege que les Generaux. Ceux ci leur donnoient le Bal dans leurs

Tentes , comme ils avoient fait à Mons. Le Roi prenoit sa part de tous les plaisirs & partageoit agreablement avec ses Generaux la galanterie. On auroit dit à voir ce Monarque qu'il avoit encore toute la tendresse qu'il avoit eu ci-devant pour ses anciennes Maîtresses. Les Enfans de France & tous les Seigneurs de la Cour imitoient Sa Majesté, & chacun tour à tour en con-
toit aux Belles. Franchement c'é-
toit un singulier plaisir pour moi de faire la guerre si agreablement, & tandis que tout le monde se divertissoit , je ne demeuroidis assurément pas les bras croisez. Je passe sous silence une infinité d'avantures propres à divertir qui arriverent aux Princes & aux Generaux, parce qu'elles feroient un Volume si je voulois les raconter. On joua dans le Camp une petite Comedie intitulée *le Camp de Compiègne*, qui ne representoit pas mal tout le détail de cette expedition.

Comme le tems s'aprochoit auquel il falloit aller faire la guerre en Flandre d'une autre maniere , que nous ne l'avions fait à Compiègne , je me rendis à Paris pour faire mes adieux & preparer les équipages du Maréchal de Luxembourg. A mon retour à Paris , je rencontrai le Comte de Breteuil qui me proposa d'aller visiter la Bastille, où il y avoit deux prisonniers de sa connoissance , je lui repondis que je le voulois bien. Je remarquai parmi ces prisonniers un certain Chavigni qui nous raconta le sujet pour lequel on l'avoit mis dans cette prison. Comme je viens de parler du Marquis de Louvois , & que ce qui me fut rapporté regarde Monsieur l'Archevêque de Rheims son frere, j'en veux faire ici le recit avant que de passer outre.

Ce Chavigni étant en Holande s'avisa d'écrire un petit ouvrage, où il dépeignoit la vie de l'Archevêque de Rheims. Il faisoit le portrait de
de

de ce Prelat avec des couleurs qui le rendoient odieux ; & l'Auteur qui l'avoit écrit meritoit un plus rigoureux châtimement que celui d'une prison perpetuelle. Il lui avoit donné pour titre le *Cochon Mitré*. & même il avoit fait graver une planche qui étoit placée devant le titre, où un cochon étoit représenté avec une mitre sur la tête. Ce libelle étoit écrit avec assez d'esprit, mais tous les traits en étoient satiriques. Quand on attaque des personnes d'un aussi haut rang que celui qu'occupe dans l'Eglise l'Archevêque de Reims, dont le frere étoit le Favori, & le premier Ministre du Roi, on doit apprehender le châtimement. Quoi qu'il en soit l'Auteur aiant fait deux copies de son Ouvrage, vint trouver à la Haie le Comte d'Avaux pour lors Ambassadeur de France auprès de Messieurs les Etats, & lui dit en confidence qu'aiant une veneration toute particuliere pour M. l'Arche-

vêque de Reims , il avoit empêché l'impression d'un Manuscrit injurieux à ce Prelat. Il ajouta qu'il avoit promis à l'Auteur qu'il porteroit son Excellence à l'acheter, moyennant quoi il seroit supprimé, & le presenta en même tems au Comte d'Avaux. Cet Ambassadeur voyant une Piece si sanglante, remercia Chavigni du plaisir qu'il lui avoit fait, & sans balancer acheta le Manuscrit sur le pié qui lui fut proposé à condition que c'étoit là l'Original duquel on n'avoit point tiré de copie. Chavigni lui avoit dit que l'Auteur n'en vouloit pas moins de cinquante louis. Le Comte d'Avaux les donna & envoya en même tems le Manuscrit à l'Archevêque. Chavigni content comme un Roi du tour qu'il avoit joué à l'Ambassadeur, ou plutôt des cinquante louis qu'il lui avoit attrapé, n'en demeura pas là. Il fut à Amsterdam où il vendit la seconde copie de son Ouvrage, D'a-

bord qu'il parut imprimé, le Comte d'Avaux se voyant pris pour dupe d'un si indigne Auteur, fut dans une colere qui ne se peut exprimer. Il en écrivit en Cour d'une maniere que la vengeance suivit de près. Monsieur de Louvois dont l'honneur étoit blessé en la personne de de l'Archevêque son frere, envoya des gens en Hollande pour faire enlever l'Auteur de cette satire. Ceux-ci ayant concerté ensemble trouverent le moien de gagner un intime ami de Chavigni. Cet ami sans faire semblant de rien lui proposa une partie de plaisir du côté d'Utrecht. Le but étoit de le tirer d'Amsterdam, d'où il affectoit de ne point sortir, de peur qu'on ne lui jouât un mauvais tour. La confiance qu'il avoit en son ami le porta à faire ce voiage, qui lui fut fatal. Car étant arrivé à Utrecht, son ami le persuade le lendemain de faire une promenade en rase campagne pour admirer la beauté

des dehors de cette Ville , & respirer un air qui est le plus pur & le plus sain des sept Provinces. Quand il fut un peu à l'écart , il se présenta un chariot avec quatre hommes armez qui le jetterent dans le chariot , & le conduisirent en France , & ensuite le transporterent à la Bastille. Voilà le sort qu'ont tôt ou tard ceux qui méditent des Princes , ou des personnes qui tiennent un rang distingué dans le monde.

J'ai appris de Monsieur du Harlai un des trois Plenipotentiaires que le Roi avoit envoyé à la Negociation de la Paix de Rysvick qu'étant à Delft où il faisoit sa residence, on lui apporta un Manuscrit qui avoit pour titre *Histoire de Madame de Maintenon & de Monsieur d'Aubigné son grand Pere*. Monsieur du Harlai sur la proposition que l'Auteur lui fit de le vouloir vendre, lui en offrit trente pistoles , persuadé qu'il feroit un singulier plaisir à

Madame de Maintenon , s'il empêchoit l'Impression d'un Ouvrage , qui , quoique bien écrit lui auroit cependant extrêmement déplû. L'Auteur aiant accepté les trente louis , M. du Harlai reçût de ses mains l'original Manuscrit, le cacheta & me le remit à mon retour de Hollande entre les mains, comme on le verra dans la suite, pour le porter à Madame de Maintenon à qui j'avois ordre d'en faire présent de sa part. Cet Auteur a été plus fidele , & plus honnête homme que Chavigni , car depuis on n'a jamais entendu parler de cette Histoire , qui auroit assurément fait beaucoup de bruit dans le monde , si elle avoit paru.

Venons à la Campagne de 1692. Le Roi aiant concerté avec le Maréchal de Luxembourg dans un Conseil secret tenu à Versailles sur ce qu'il devoit entreprendre , prit la resolution de frapper deux grands coups à l'ouver-

ture de la Campagne. On peut dire que pour lors Sa Majesté étala tout le faste de sa puissance , & que pour grossir le plaisir d'une gloire solide , il voulut que sa présence donnât de l'éclat aux desseins qu'il avoit formez. Le premier de ces desseins regardoit le Siege de Namur ; & le second le rétablissement du Roi Jaques. Il partit de Versailles le dixième de Mai , & se rendit en Flandres pour se mettre à la tête d'une Armée de cent cinquante mille hommes. Le vingt-quatre , il vint camper dans la Plaine de S. Amand entre Ligni & Fleurus. Comme c'étoit-là que s'étoit donne cette fameuse Bataille qui releva la reputation de ses Armes dans le commencement de cette Guerre , Sa Majesté eut la curiosité , accompagnée du Duc de Luxembourg, d'en aller visiter tout le terrain. Ce General la divertit agreablement , en lui montrant l'ordre qu'il avoit tenu pour attirer

le Prince de Waldeck à un Combat , qui avoit coûté si cher aux Alliez. Après cette promenade le Roi partagea son Armée en plusieurs corps. L'un étoit commandé par le Prince de Condé , l'autre par le Marquis de Boufflers , le troisième par Ximenez , & le quatrième par Cras. Sa Majesté prit son quartier près de la Sambre , & s'étendit jusques au ruisseau de Verderin. Le Duc de Luxembourg avec un corps d'armée séparé , eut ordre de couvrir le Siege. Le 5. de Juin la Ville se rendit. Depuis ce jour-là jusques au treize les pluies empêcherent les attaques du Château. Le Roi d'Angleterre averti de cette expedition , assembla aussitôt une Armée , & se rendit avec l'Electeur de Baviere sur les bords de la Mehaigne , résolu de livrer bataille aux François. Le Duc de Luxembourg s'étoit posté à l'endroit par où on pouvoit secourir la Place , & faisant reculer

Son Armée, il abandonna un petit
 espace de terrain pour inviter le
 Roi d'Angleterre à passer cette ri-
 viere, dans la pensée de charger
 ses troupes, à mesure qu'elles pas-
 seroient. Le Roi d'Angleterre ne
 se rebutant point, par la grandeur
 du peril, fit jetter plusieurs Ponts
 sur la Mehaigne, & l'auroit infail-
 liblement passée sans les pluies, qui
 firent deborder les eaux, & empor-
 terent les Ponts. Pour moi, je ne
 fais point façon de dire que ce fut
 un bonheur pour ce Prince magna-
 nime; persuadé que si on en étoit
 venu aux mains, il auroit eu du
 desavantage. Les Forces du Roi
 étoient de plus de la moitié supe-
 rieures aux siennes; ajoutez à cela,
 l'avantage d'un terrain coupé &
 impraticable. Quoi qu'il en soit,
 le Château se rendit le trentième au
 matin.

Il m'arriva au commencement
 de ce Siege une aventure assez plai-
 sante. Boufflers aiant investi la Pla-

ce , il y eut une troupe de Dames de la premiere distinction qui le prierent de leur donner des Passports pour se rendre à Bruxelles ; il les refusa. Ce Maréchal est brusque & severe dans le service , & encore moins complaisant pour le beau Sexe. Aussi n'a-t-il jamais reconnu d'autre esclavage que celui de la Maréchale sa femme. Ces Dames s'adresserent donc au Roi lui-même , qui les leur accorda avec beaucoup de generosité. Je fus apellé au Quartier General , où Sa Majesté me donna ordre de les faire escorter jusques à l'Abbaie de Mallognes. Elles étoient au nombre de cinquante. Je me voiois à la tête de cette troupe galante, comme le Grand Seigneur dans son Serrail. J'en contoïs à toutes tour à tour , & je m'attachois à celles qui me paroïssent le plus susceptibles de tendresse. C'étoit un veritable plaisir pour moi , d'avoir été créé General en Chef de ce

petit Camp volant , il n'y a rien de si agreable que de faire l'amour à la tête des Armées. Cette fierté qui fait échoüer la plûpart des Amans, & qui est tout l'apanage des Dames , étoit bannie de cette illustre Compagnie. Les douceurs , les respects , & les complaisances avoient pris sa place. Jamais de situation plus heureuse pour moi, qui ne cherchois qu'à me divertir, tandis que le canon & la mousqueterie battoient les murailles de Namur. Je reglai la marche de ces Dames de mon mieux. Je les rangeai en bataille , & je fis toutes les fonctions d'un General pour prevenir le desordre & la confusion parmi des troupes qui ne connoissoient point d'autre discipline que celle de l'amour & de la galanterie. Après avoir fait la revûe, étudié le genie , les inclinations , & la tendresse de chacune en particulier, je fis un choix que je crus digne de mon cœur ; Mademoiselle Ha-

melonde, c'est le nom d'une de ces Dames, devint ma Maîtresse. Outre une parfaite beauté, elle avoit une delicateſſe d'esprit & une douceur qui me charmerent; c'étoit une Brabançonne d'un teint-vif, & d'une taille majestueuſe. Je m'attachai uniquement à elle; j'en avois d'abord conté à toutes, ſans me déclarer pour aucune; mais auſſi-tôt que je me fus déclaré, je me vis ſur le point d'une revolte generale, tant la jaloſie avoit fait de fracas parmi tant de Belles. Le reſte du chemin ne ſe paſſa plus qu'en railleries, qui n'avoient pour objet que mon nouvel attachement. Mademoiſelle Hamelonde m'aïdoit de ſon mieux à repouſſer les attaques qu'on nous faiſoit, & nous partageons enſemble les chagrins & les plaiſirs de l'amour. Jamais route ne m'a moins duré que celle-là. Etant arrivez à l'Abbaye de Mallognes où je les devois conduire, je leur fis mes adieux

pour retourner à l'Armée. Mademoiselle d'Hamelonde me donna des marques réelles de sa tendresse par ses larmes. Comme je n'étois pas moins sensible qu'elle , & que nous brûlions du même feu , je ne pûs aussi m'empêcher d'en verser à mon tour en nous separant. Nous concertâmes cependant les moyens de nous revoir , & d'entretenir un commerce d'amour , tant que la guerre dureroit en Flandre. Je lui promis , en foi d'Amant , de ne l'oublier jamais ; Elle me jura à son tour une fidélité inviolable , & une constance éternelle.

Je revins à l'Armée amoureux à la folie. Cette nouvelle inclination m'avoit rendu si rêveur , qu'à peine j'entendois les coups de canon que l'on tiroit sur Namur. Mes amis , qui n'étoient point accoutumés à me voir de cette humeur , me firent la guerre à leur tour ; & ne faisoient point façon de dire , que l'Abbaie de Mallognes m'avoit enchanté.

chanté. Quoi qu'il en soit, tant que le Siege dura, je me dérobois de tems en tems pour aller voir Mademoiselle d'Hamelonde.

Venons à l'expédition de la Flote. Le second dessein qu'avoit le Roi, ne repondit point à ses esperances. L'Armée Navale de France s'étoit mise en mer, resoluë de faire descente en Angleterre, pour rétablir le Roi Jaques sur son Trône. Ce Prince infortuné se devoit embarquer sur cette Flote; Tout étoit prêt; mais Dieu, qui dispose des événemens, permet que les vents contraires empêchassent la jonction des différentes Escadres qui la devoient composer.

Les Flotes Angloise & Hollandoise, profitant du retardement que les vents contraires avoient apporté à l'Armée Navale de France, se joignirent au nombre de quatre-vingt-huit Navires de Guerre, & vinrent se presenter à Tourville, & au Comte d'Estrée, qui

avoient ordre de combattre. Tourville, qui commandoit en Chef, fut le premier à charger les Ennemis ; la Bataille fut rude & sanglante, & dura trois jours de suite. Tourville, se voyant hors de combat par la perte de dix-huit Vaisseaux de guerre, prit le parti de la retraite & ceda la Victoire aux Flotes Ennemies. Cet échec tempera le joie que la conquête de Namur avoit causée au Roi, & à toute la Cour. Le progrès de ses armes fut interrompu, & les Princes Alliez eurent plus de sujet de se consoler de la perte d'une si importante Place. Voilà comme quoi Dieu dispose des entreprises des hommes. Le Roi, en partant de Versailles avec ses Generaux, avoit une si grande opinion des mesures qu'il avoit prises pour la réussite de ses desseins, qu'il ne faisoit point façon de dire que cette Campagne alloit finir la guerre, & remettre les affaires dans leur ancien état.

Après le Siege de Namur , je donnai quelques jours au repos & à la tranquillité. Je profitai de cet intervalle pour écrire quelques lettres à Paris ; je fis part de mes aventures aux deux aimables Cousines Mesdemoiselles de B... & de C.... Mademoiselle d'Hamelonde , ma nouvelle Maîtresse , tenoit le premier rang dans la lettre que je leur écrivis. Je sai qu'un peu de jalousie fait tous les delices de l'amour, & pour ranimer une Maîtresse dans les commerces galants , on ne sauroit mieux faire qu'en lui proposant de la nouveauté. Pour lors , la jalousie se mêlant à la crainte , fait un jeu dans l'esprit d'une fille , qui divertit agreablement un Amant. Elle craint qu'on ne change , & elle est jalouse que nous aions trouvé plus de charmes chez une autre que chez elle. Cela s'apelle dépit amoureux, sans quoi on ne goûte point de veritable plaisir.

Mademoiselle de B... fit reponse
à ma lettre , en ces termes :

„ S'il faut vous en croire , infi-
„ dèle que vous êtes , l'Abbaie de
„ Mallognes vous a fait oublier
„ Paris. Vous meriteriez qu'à mon
„ tour je vous disse que Paris me
„ fait oublier l'Abbaie de Mallog-
„ nes , mais je veux malgré que
„ vous en aiez avoir meilleure opi-
„ nion de votre constance, & croi-
„ re que l'amour de Mademoiselle
„ de Hamelonde ne sera pour
„ vous qu'un amour de campagne.
„ Je connois un peu votre cœur.
„ Je sai qu'il vous faut des amuse-
„ mens à la guerre tout comme à
„ Paris pour vous faire oublier le
„ fracas des coups de canon. De
„ vouloir exiger de vous une rigou-
„ se tendresse, ce seroit un peu trop.
„ Je suis équitable , & je vous par-
„ donne de bon cœur toutes vos
„ nouvelles amours , pourvû que
„ vous m'en fassiez un sacrifice au

„ retour de vôtre campagne. Je
 „ suis ravie que vous aiez fait un si
 „ beau choix dans le grand nom-
 „ bre. Quand on se voit à la tête
 „ d'une petite armée de dames de
 „ distinction, qui combattent à
 „ qui se rendra Maitresse du cœur
 „ du General qui les commande,
 „ on ne sauroit tomber qu'en bon-
 „ nes mains. Je suis persuadée de
 „ vôtre delicatessè, & Mademoi-
 „ selle d'Hamelonde aura été sans
 „ doute l'Heroine de la troupe,
 „ puisque vous l'avez jugée digne
 „ de vôtre choix. Ma Cousine a
 „ fait des rêves qui l'ont empêché
 „ de dormir, où vous avez eu tou-
 „ te la part. Si c'est l'amour qui
 „ les cause, je n'en sai rien : Elle
 „ n'a pas voulu me le dire. Nous
 „ vous disons adieu; & si vous êtes
 „ veritablement infidelle, craig-
 „ nez que quelque éclat de hom-
 „ be, quelque coup de canon, ou
 „ quelque bale de mousquet, ne
 „ nous venge de vôtre perfidie &c.

La perte de Namur fut si sensible au Roi d'Angleterre, qu'il résolut d'en venir à une Bataille avec le Duc Luxembourg. Ce Maréchal auroit été infailliblement surpris à Steinkerque, sans une correspondance que j'avois auprès de l'Electeur de Baviere, qui m'avertissoit de tout. C'étoit un Musicien apellé Millevois, je l'avois connu particulièrement à Tournai lors que j'étois dans l'Academie des Cadets, & il m'avoit enseigné la Musique. Il avoit été dans sa premiere jeunesse enfant de chœur dans la Cathedrale de cette Ville. C'étoit un jeune blondin assez bien fait de corps, mais débauché s'il en fut jamais. Il entendoit la musique en perfection, mais par l'excès de ses débauches, il avoit entièrement ruiné sa voix. De sorte que quand il chantoit, on avoit de lui la justesse de la methode, mais on n'avoit point les agréments. En montrant la musique:

aux Dames à Tournai , il eut plusieurs amourettes avec ses écolières qui auroient dû le rendre sage , s'il avoit voulu profiter des conseils de ses amis. Mais comme rien n'avoit été capable de le tirer du libertinage , il fut enfin contraint de quitter Tournai pour avoir abusé d'une jeune Demoiselle de qualité. Il en partit incognito avec un Moine qui ne valoit pas plus que lui. Millevois laissa son compagnon de voyage à Louvain , & se rendit en Hollande dans l'esperance d'y faire plus de fortune que dans sa Patrie. Etant arrivé à la Haie il se fit connoître à l'Envoyé de Son Altesse Electorale de Baviere qui aimoit passionnément la Musique. Cet Envoyé le prit chez lui , & l'entre tint pendant quelque tems. Mais Millevois par sa conduite mal réglée encourut bien-tôt la disgrâce de ce Ministre , qui ne le voulut plus souffrir dans sa maison. Ne sachant où donner de la tête , il

pria l'Envoïé de le vouloir recommander à l'Electeur, ce qu'il fit plutôt pour s'en débarasser, que par un principe d'estime. Etant arrivé à Bruxelles l'Electeur le mit au nombre de ses Musiciens, & le logea à la Cour. Il m'écrivit pour lors sur l'état de sa petite fortune, avec offre de m'informer de tout ce qui se passeroit auprès de Son Altesse Electorale pendant la guerre, si je voulois porter le Duc de Luxembourg à lui faire avoir une pension. Comme je connoissois à fonds de quoi il étoit capable, j'en parlai au Maréchal, qui trouva bon de s'en servir, & m'ordonna d'entretenir commerce avec lui, ajoutant qu'il lui feroit avoir une pension de douze cent florins par an. J'en donnai avis à Millevois qui fut content comme un Roi, & travailla depuis à m'avertir de tout ce qui se passoit. Comme cette correspondance a été une des meilleures que le Maréchal eût à la Cour.

de Bruxelles , & qu'elle a procuré de grands avantages aux Armes du Roi , je me suis un peu étendu sur le caractère & sur le portrait de ce Musicien , qui auroit mieux fait de s'en tenir à son art, que de se mêler des affaires secretes des Princes.

Pour venir au fait , le Roi d'Angleterre étant informé , que le Duc de Luxembourg prenoit sa marche du côté d'Anghien , il fit avancer son Armée vers Genappe, resolu de lui livrer Combat en le devançant. Mais ayant reçu une lettre de Millevois, je la communiquai d'abord au Maréchal , qui profitant de cet avis devança lui-même le Roi d'Angleterre, & disposa son Armée à Steinkerque d'une maniere très-avantageuse. Le Roi d'Angleterre surpris de la diligence qu'avoit fait le Maréchal , ne se rebuta point. Il marcha droit à lui & fit faire en même tems des recherches de ceux qui avoient donné cet avis.

Millevois fut surpris & convaincu. Mr de Baviere au desespoir, qu'il se trouvât un traître parmi les domestiques, consentit qu'on lui fit son procez sur le champ; de sorte qu'il fut pendu à la tête de l'Armée. Le Roi d'Angleterre étant arrivé près de Steinkerque, ordonna au Duc de Wirtemberg qui commandoit l'avantgarde de se poster sur une hauteur occupée par les François & soutenue par des retranchemens que nous avions fait, ceux-ci en furent chassés à la faveur du canon ennemi. A deux heures après midi on vint droit à l'Armée François, mais comme le terrain étoit extrêmement serré il n'y eût que l'avantgarde qui donna. Pour lors une partie des troupes Alliées fut placée sur la hauteur, une autre partie derrière cette hauteur, & le reste à la droite. La Cavalerie fut postée sur les flancs pour soutenir l'infanterie. Le Duc de Luxembourg avoit rangé en bataille toute son Infanterie

derrière la hauteur. Les Dragons avoient ordre de soutenir l'Infanterie, & la Cavalerie les Dragons. Le Duc de Vvirtembrg soutenu du General Makai devoit attaquer le premier, & le Comte de Solms avoit ordre de soutenir ce dernier. Dix Bataillons commencèrent donc l'attaque suivis de sept autres que commandoit le Brigadier Fagel. Ils poussèrent les François, & se rendirent maîtres de leur canon. On ne profita pas long-tems de cet avantage. Car le General Makai aiant été tué, son détachement ne soutint point les troupes qui l'avoient remporté. Le Roi d'Angleterre remarquant ce desordre accourut pour y remédier; mais ce fut trop tard. Pour lors le Maréchal de Boufflers arriva avec des troupes fraîches, & fit plier le Brigadier Fagel qui se défendit avec toute l'intrepidité imaginable. Cette action qui ne fut proprement qu'un combat d'infanterie, où il se fit des

prodiges de valeur de part & d'autre se termina en une retraite glorieuse de la part des Alliez. Le Maréchal de Luxembourg l'échappa belle , & sans les precautions qu'il avoit prises sur l'avis du Musicien, il auroit peut-être été battu. Il laissa retirer en bon ordre les troupes ennemies , & ne jugea pas à propos de sortir de son Camp. Les Suisses en se signalant par leur bravoure soutinrent ici , comme ils avoient fait à Fleurus la gloire des Armes du Roi.

1693. Sa Majesté fit l'ouverture de la Campagne de 1693, par la creation de sept Maréchaux de France , tant pour prevenir la jalousie qui commençoit à regner parmi les Generaux , que pour récompenser leur merite. Ce furent le Comte de Choiseul , le Marquis de Joieuse, les Ducs de Villeroy & de Noailles, le Marquis de Boufflers, le Comte de Tourville , & M. de Catinat. Après ces honneurs qui devoient
animer

animer d'un nouveau zele tant de braves Officiers , le Roi commença ses expéditions , & voulut que les Dames de la Cour y eussent part, & qu'elles fussent témoins de ses conquêtes , comme dans les Campagnes précédentes. Il partit de Versailles suivi de toutes ces Heroïnes dans le mois de Mai & se rendit à Gemblours , où il fit la revûe de son Armée composée de cent mille hommes. Cette revûe fut pleine de galanterie & d'avantures. Les Dames s'y signalerent tour à tour par leurs amourettes avec les Generaux , & le Roi y prenoit sa part des plaisirs. On aimoit , on étoit aimé, tout alloit le mieux du monde : mais l'amour seul n'ocupoit pas l'esprit de ce Monarque. Il avoit d'ailleurs de grands desseins qui furent executez par son General à qui il laissa le commandement de son Armée. Après le départ de Sa Majesté , il prit toutes les dispositions necessaires pour attirer le

Roi d'Angleterre & l'Electeur de Baviere à un Combat. Il avoit les plus belles Troupes de France. Pour réussir dans ce projet, il fut résolu entre le Duc de Luxembourg, les Maréchaux de Villeroi & de Boufflers de debuter d'abord par deux desseins. Le premier fut le Siège de Huy qui fut investi par Mr de Villeroi le 18. de Juillet. Le Roi d'Angleterre fit pour lors un détachement de quinze mille hommes sous le Duc de Wirtemberg qui lui fut fatal. Le second dessein qui ne fut proprement qu'un stratagème dont le Duc de Luxembourg se servit, fut d'aller reconnoître les Retranchemens que l'on avoit fait devant Liege. Le Roi d'Angleterre fit encore ici un détachement pour renforcer la Garnison de cette Place, ce qui lui causa la fameuse Bataille de Landen. Le Maréchal de Luxembourg pour donner le change à l'Ennemi ordonna à ses troupes de faire des fascines, comme

s'il avoit eu véritablement le dessein d'attaquer Liège. Mais aiant decampé tout d'un coup, il fit une marche de sept lieues, & arriva avec la Maison du Roi à la vûe du Camp ennemi. Le Roi d'Angleterre & l'Electeur de Baviere, conclurent d'abord que le Duc de Luxembourg avoit dessein de les attaquer. Ils resolurent de l'attendre de pied ferme, persuadez que la Victoire seroit extrêmement disputée à la faveur de leurs retranchemens, malgré la grande superiorité de l'Armée Françoisse. Le Duc de Luxembourg passa toute la nuit à ranger son Armée en Bataille, & le Roi d'Angleterre la passa à élever des retranchemens, & à border son Camp de près de cent pieces de canon. Les deux Armées furent sous les armes pendant toute la nuit en attendant une journée qui devoit decider du plus fameux événement qui soit arrivé pendant la guerre de 1688. Le Duc de Lu,

210.
xembourg m'ayant donné les derniers ordres pour l'attaque, je les portai aux Lieutenans Generaux vers les quatre heures & demi du matin; une demi-heure après le combat commença. Mais les Troupes Françoises furent repoussées par tout avec tant de valeur, que sur les onze heures elles commençoient presque à se rebuter. Pour lors le Duc de Luxembourg apprehendant que ce ralentissement ne lui fut funeste, prit le chapeau à la main, & parcourut les rangs des troupes qui devoient donner, en criant pour les animer: Souvenez-vous, Messieurs, de la gloire de la France. On recommença donc à l'aîle gauche, mais toujours avec une perte incroiable de monde, & sans aucun succez. Cette seconde attaque fut suivie d'une espeece de cessation d'armes, qui presageoit une retraite de la part du Duc de Luxembourg, & c'étoit là le sentiment du Maréchal

de Boufflers , plutôt que de risquer la perte du Combat. Mais le Duc de Luxembourg redoublant ses efforts , fit un corps de toute sa Cavalerie , & en criant toujours : Souvenez - vous , Messieurs, de la gloire de la France; il la mena lui-même à la charge à l'aîle droite où le feu commençoit à diminuer par le manque de munitions , & força le Village de Winden. Pour lors il fit passer sa Cavalerie dans le champ de bataille ennemi. Ce qui fut la dernière Scene d'un Combat le plus sanglant & le plus terrible qui se soit jamais donné. Le Roi d'Angleterre attribua la perte de la Bataille à M. Goulon, habile Ingenieur qui commandoit l'Artillerie , parce qu'il avoit discontinué de tirer , ce qui avoit donné lieu à l'entrée de la Cavalerie Françoisse dans le champ de bataille. Goulon se disculpa en disant qu'il avoit suivi les ordres d'un Officier General. L'Officier General desavoua ces

ordres ; cette contestation ne rapela point la Victoire qui venoit de se déclarer pour les François. C'étoit une affaire faite. Elle se termina par la disgrâce de Goulon , qui fut sacrifié parce qu'il étoit le moins considérable , il quitta le service du Roi d'Angleterre , qui le recommanda fortement à Sa Majesté Impériale ; ce qui fait voir qu'on ne le étoit pas coupable. Je n'entre point ici dans la discussion de ces sortes de démêlez assez ordinaires dans la petre des Batailles. On l'impute toujours à quelqu'un , & souvent le hazard a produit l'évenement.

Le Duc de Luxembourg écrivit d'abord deux lettres sur la Victoire qu'il venoit de remporter. Une au Roi , & l'autre à Madame de Maintenon. Comme celle du Roi a été renduë publique , je ne la rapporterai point ici. Voici celle de Madame de Maintenon.

Lettre du Duc de Luxembourg à Madame de Maintenon.

MADAME,

„ Je vous écris d'un champ de
 „ bataille , plein de morts & de
 „ mourans. Mais je me persuade
 „ que ce terrible spectacle ne vous
 „ fera pas horreur , puisque la vic-
 „ toire est à nous. Vous avez tant
 „ de part aux projets de cette Cam-
 „ pagne , que c'est à vous qu'on
 „ doit le bonheur des Armes de
 „ Sa Majesté. Vous avez été seule
 „ après le Roi qui a opiné dans le
 „ dernier Conseil contre tous les
 „ autres Generaux , qu'il falloit li-
 „ vrer combat au Prince d'Oran-
 „ ge. J'ai été de ce sentiment avec
 „ vous , & l'action qui vient de se
 „ passer à Landen fait voir qu'il
 „ faut hazarder au métier de la

„ guerre ; comme je l'ai toujours
 „ dit à Sa Majesté. Je ne dissimu-
 „ le point la perte que nous avons
 „ faite d'un grand nombre de bra-
 „ ves Officiers & Soldats. Mais
 „ les suites récompenseront le Roi,
 „ & lui donneront lieu de ne la
 „ point regretter. La Victoire que
 „ les Armes de Sa Majesté vien-
 „ nent de remporter est d'autant
 „ plus signalée, qu'elle a été chan-
 „ celante par rapport au grand feu
 „ des Ennemis qui se sont défen-
 „ dus en desesperez. Mais enfin
 „ la valeur & la bravoure de nos
 „ Troupes l'ont surmonté. Vous
 „ aurez vû , Madame , par la lettre
 „ que j'ai eû l'honneur d'écrire
 „ au Roi plusieurs autres circon-
 „ stances au sujet de cette Bataille,
 „ qui vous assureront de mon zèle
 „ pour le service de Sa Majesté , je
 „ suis , &c.

Enfin si le Duc de Luxembourg
 eut la victoire , elle lui coûta cher,

ce qui fit dire à Monseigneur le Dauphin , qu'une ou deux Batailles comme celle-là suffisoient pour ruiner entierement l'Armée ; mais ce Maréchal ne pouvoit mieux faire , voyant à la tête de l'Armée ennemie deux Princes guerriers, les plus grands Capitaines du Siecle. Pouvoit-il les attaquer dans leurs retranchemens sans perdre du monde. Je lui ai toujors ouï dire, qu'on ne sauroit acheter trop cherement la Victoire , & je suis de ce sentiment. Tout le fruit qu'on tira de la Bataille de Landen fut la prise de Charleroi. Il se donna d'ailleurs un Combat en Piémont le 4. d'Octobre dans la Plaine de Marsaille , où les Armes du Roi furent victorieuses.

Le Duc de Luxembourg fit succeder les plaisirs aux travaux meurtriers de la guerre, & n'oublia rien de tout ce qui pouvoit relever l'éclat de la gloire qu'il s'étoit acquise dans cette Campagne. Il don-

na des superbes regals & des festins aux Princes , & aux Dames de la Cour. Un jour aiant traité ces dernieres , il les mena dans une salle , dont il portoit toujours la clef avec lui. Il y avoit dans cette salle un grand miroir d'une fabrique toute particuliere. Quand les Dames parurent devant ce miroir , elles s'y virent toutes nuës. C'étoit l'effet que produisoit le miroir , qui étoit de représenter les personnes dans leur nudité naturelle. Le Maréchal après avoir introduit les Dames dans cette salle , eut la precaution de fermer la porte , & de se rendre maitre de la clef , afin que personne n'en sortit , pour se dérober à la confusion que caufoit un si extraordinaire spectacle. Il n'y avoit rien de si plaisant que de voir l'empressement que toutes ces Dames avoient pour se cacher , ou se dérober à un miroir qui decouvroit tous leurs défauts. Cependant la glace étoit d'une si prodigieuse

gieuse grandeur , & étoit disposée de telle maniere que quelque part que l'on fût dans la salle , elle faisoit toujours son effet. De sorte que toutes ces Dames se pouffoient tour à tour les unes les autres devant ce miroir , riant comme des folles d'une aventure si surprenante. Le Duc de Luxembourg qui se trouvoit tout seul d'hommes parmi ces femmes, se tenoit dans un coin de la salle à rire de son mieux , & à se divertir à leur dépens. Cette scene galante ne finit que par une revolte generale de toutes ces Dames , qui voiant que le Duc s'opiniâtroit à ne vouloir point les laisser sortir, se jetterent toutes sur lui, & tirerent par force de sa poche la clef de la porte , l'ayant enfin ouverte , elles sortirent pêle-mêle en confusion , & laisserent le Duc le dernier , qui étoit dans une joie qui ne se peut exprimer du tour malicieux qu'il leur avoit joué. Voilà le regal qu'il donnoit aux

Dames sur la fin du repas, qui leur plaisoit plus que les mets les plus delicats , & les vins les plus delicieux.

La Campagne de 1693 aiant été pleine de prosperitez pour les Armes du Roi , Sa Majesté en voulut profiter. On tint conseil à Versailles , & le resultat fut de faire une tentative auprès des Princes Alliez pour tâcher de les porter à la Paix ; ou du moins de les desunir. Plusieurs raisons engageoient le Roi à en venir là. Premièrement l'épuisement de ses Finances, qui sont le nerf de la guerre ; en second lieu , les pertes terribles qu'il venoit de faire d'Officiers & de Soldats tuez dans les Batailles qui s'étoient données : en troisiéme lieu , les aparences d'une guerre civile dans le Roiaume , qu'on prévoioit déjà du côté des Protestans ; & enfin la mort prochaine du Roi d'Espagne , & les preten-

Ajoû

Ajoutons à cela, que Sa Majesté ne pouvoit choisir un tems plus propre que celui auquel ses Armées étoient victorieuses & triomphantes par tout. On forma donc à la Cour un projet de paix. L'Envoïé de Danemark, qui résidoit à Londres, fut prié de le proposer à la Cour d'Angleterre. Le Nonce du Pape le communiqua à la Cour d'Espagne. Comme l'Electeur de Baviere avoit de grandes liaisons d'amitié avec le Roi d'Angleterre, on crut que si l'on pouvoit engager sous main Son Altesse Electorale dans les interêts de la France, on pourroit se servir adroitement de lui, pour persuader le Roi d'Angleterre, qui étoit considéré comme le Chef des Princes de la Ligue. Cette Negociation étoit delicate, & demandoit le secret; M. le Duc de Luxembourg me proposa à M. de Barbesieux; celui-ci savoit tres-bien que j'avois déjà donné des marques de ma fidelité

au Marquis de Louvois son pere. Il étoit informé d'ailleurs de tout ce que j'avois fait en Italie pour les interêts de la Cour ; il en parla au Roi. Sa Majesté depuis la mort du Marquis de Louvois paroissoit m'avoir oublié ; mais M. de Barbesieux lui ayant représenté de nouveau les affaires dont j'avois en le maniment, Elle se ressouvint de tout, & agreea que j'allasse à la Cour de Bruxelles. Elle voulut m'entretenir sur ce que j'aurois à faire avant mon départ. Je me rendis à Versailles, où j'eus l'honneur de lui parler dans son Cabinet, & de recevoir ses derniers ordres ; je partis donc de Paris pour Bruxelles, avec un passeport de Son Altesse Electorale. A mon arrivée, je me rendis à la Cour de ce Prince, & je le priai de me donner une audience particuliere. Comme je parlois bien la langue italienne, il me conseilla, pour plus de secret, d'emprunter le nom de quelque

Seigneur Italien, & de publier que je venois de Turin, pour quelques affaires particulieres qui concernoient Son Altesse Roiale de Savoie. Je me fis appeller le Comte del Niego. Après ce preliminaire, je fis à S. A. E. l'ouverture du projet en question, & j'ajoutai que si elle pouvoit insinuer au Roi d'Angleterre d'accepter les offres de paix, proposez dans le Memoire qui lui avoit été présenté par l'Envoié de Danemark, le Roi Tres- Chrétien lui feroit present d'un million de livres, & lui assureroit d'ailleurs à lui, & à ses heritiers la possession des Pais Bas, au cas que le Roi d'Espagne vint à mourir sans enfans. Ces offres me parurent flater agreablement l'Electeur. Il me repondit, que l'ouverture que je lui faisois demandoit quelques jours pour y faire reflexion par rapport aux affaires generales, qui étoient d'une extrême delicatelle pour lui. † Que je

232
devois bien prendre garde de ne
me point faire connoître pendant
le séjour que je ferois à Bruxelles,
de peur que les Ministres Etrangers
ne découvrirent le sujet de ma
Negociation ; ce qui le rendroit in-
failliblement suspect au Roi d'An-
gleterre , & alieneroit toute la
confiance que ce Prince avoit en
lui. Il conclut qu'il me donneroit
reponse le plutot qu'il lui seroit
possible , que cependant je n'avois
qu'à me divertir.

Bruxelles étoit pour lors le plus
agreable séjour du monde. C'étoit
le rendez-vous de tous les Gene-
raux de l'armée ennemie. Cette ar-
mée étoit composée de toutes sor-
tes de Nations étrangères. Ainsi,
on avoit le plaisir d'y voir les Offi-
ciers qui y venoient passer le quar-
tier d'hiver. Les Anglois se distin-
guoient par dessus tous les autres.
Ils aiment la dépense , le luxe , la
propreté , la bonne chere & la ga-
lanterie. Aussi y faisoient-ils par-

ler d'eux auprès des Dames d'une manière qu'on ne les oubliera de long-tems ; ils lioient commerce d'amour , non-seulement avec les Dames de la premiere distinction, mais encore avec des Religieuses, qu'ils enlevoient des Couvens.

Il arriva une aventure à un jeune Milord , pendant mon séjour à Bruxelles , que je rapporterai ici. Mylord.... avoit fait connoissance avec l'Abé du Cange , avec qui il passoit agréablement le tems. Pendant l'été , il faisoit la Campagne avec le Roi d'Angleterre , & pendant l'hiver il faisoit l'amour aux Dames à Bruxelles ; c'est là le genie de la guerre ; on cherche à se délasser par les plaisirs. L'Abé du Cange qui connoissoit tout le monde , étoit son Confident , & l'introduisoit par tout. Il le mena un jour dans un Couvent de Religieuses , où il avoit une Cousine, ce qui lui en facilitoit l'entrée. Mylord qui ne songeoit qu'à se diver-

tir, composa à tout hazard une declaration d'amour, dans la pensée qu'étant au Parloir il glisseroit ce billet doux à travers la grille dans la main de quelque Religieuse qui seroit de son goût. Comme les longues conversations sont suspectes dans ces lieux sacrez, cette nouvelle methode de faire l'amour, me parut assez singuliere & ingenieuse. Mylord étoit bel homme; il étoit jeune & avoit toutes les qualitez propres à inspirer de la passion. L'Abbé en l'introduisant fit entendre à la Superieure que c'étoit un Seigneur Etranger que la curiosité amenoit au Couvent pour le visiter. Ils entrent au Parloir. L'Abbé se presente à la grille pour converser avec sa Cousine, Mylord frapé de la beauté d'une Religieuse qui étoit à l'autre bout de la grille, en devint amoureux. C'étoit une fille de 18. ans, grande & bien faite; l'air du Convent repandoit sur son visage, & sur ses manie-

res, une modestie, & une douceur qui en relevoient infiniment les charmes. Il s'aprocha d'elle, & lui glissa dans la main le billet dont j'ai parlé. La Religieuse frappée à son tour du merite personnel de Milord reçoit le billet avec un souris, & lui marque des yeux la tendresse de son cœur. Ce prelude d'amour augmente la passion de Milord. Grande revolution entre deux personnes qui ne se sont jamais vûes. Milord remarquant que la Religieuse étoit déjà sensible à sa passion la pria de s'écarter pour un moment de la grille pour lire en liberté son billet, & qu'il l'attendroit avec la reponse. Celle ci monta à sa chambre, lût la declaration d'amour, & fit une reponse pleine de beaux sentimens qui exprimoient tout l'excès de l'amour qu'elle avoit conçu pour Milord. Etant revenuë à la grille, elle lui donna la reponse, & lui dit en même tems, qu'elle aprouveroit

tous les expédiens qu'il jugeroit à propos de prendre pour la tirer du Couvent. Milord lui repondit que l'Abé du Cange lui rendroit un second billet de sa part sur lequel elle se regleroit, après quoi il prit congé & se retira avec l'Abbé. Celui-ci informé de ce qui s'étoit passé entre la Religieuse & Milord, par la confidence que ce dernier lui en fit, aprit à Milord que la Religieuse avoit un frere qui étudioit en Sorbone à Paris, lequel se nommoit l'Abé du Choisy; qu'étant inconnu au Couvent, il pouvoit aisément en emprunter le nom, & faire semblant d'être venu à Bruxelles pour visiter la Religieuse sa sœur, qu'il n'avoit point vûe depuis qu'elle étoit entrée en Religion. Mylord approuva l'intrigue. Il fit faire un habit noir fort propre, prit le petit colet, le manteau noir & la perruque courte, & dans cet équipage d'Abé se rendit au Couvent. Il avoit auparavant

écrit un billet à la Religieuse qui lui fut rendu par l'Abbé du Cange, où il lui donnoit avis du rôle qu'il alloit jouer pour favoriser leurs amours. Celle-ci fut dans une joie qui ne se peut exprimer. Mylord n'en avoit pas moins en considérant le libre accès qu'il auroit à l'avenir auprès de sa Maîtresse. Quand il parut au Parloir travesti en Abbé toutes les Religieuses admirèrent sa beauté. Celles-ci s'empressoient tour à tour à faire des complimens à la Religieuse Amante sur l'heureuse arrivée d'un frère qui avoit tant de mérite. La Religieuse qui étoit occupée de son amour les écoutoit en riant, & Mylord avoit pour elle dans cet habit mille nouveaux charmes. Les autres Religieuses qui n'étoient pas moins sensibles à l'amour que leur sœur devote, eurent pour le nouvel Abbé tant de complaisances, que celle-ci appréhendoit de le perdre, & si Mylord avoit été

inconstant, au lieu d'une Maîtresse dans le Couvent, il en auroit eu plusieurs. La vûë d'un jeune homme bienfait cause d'étranges revolutions dans le cœur des filles, à qui l'amour est deffendu comme un espee de crime. Quoi qu'il en soit, nos Amans aiant obtenu la liberté de se voir, comme frere & sœur, & de se promener dans un beau Jardin qui étoit dans le Couvent, leur amour fit tant de progrès dans l'espace de neuf mois, qu'il falut songer à en prevenir les facheuses suites. Mylord aiant tenu conseil avec l'Abbé du Cange sur un desordre qui dérangoit l'harmonie de son tendre engagement, celui-ci en homme d'esprit, conclut qu'il falloit enlever la Religieuse. On fit faire des échelles de soie. On prit le jour, & on marqua l'heure. Mylord prit une escorte de douze Dragons Anglois pour soutenir l'enlevement, se rendit sur la minuit vers l'endroit où

étoit la chambre de la Religieuse. Celle ci jeta une échelle de soie par la fenêtre & descendit dans la rue où elle fut reçue entre les bras de son Amant. Ils monterent dans un carosse à six chevaux qui les atendoit à quelques pas de là , & se rendirent à Ostende, où ils s'embarquerent pour passer en Angleterre. La Religieuse étant sortie du Couvent fut bien surprise d'avoir eu à faire avec un homme qui n'étoit pas de sa Religion. Mais quand l'amour s'en mêle, il faut céder. J'ai appris depuis qu'ayant embrassé la Religion Protestante , Milord l'a épousée , & qu'ils vivent l'un & l'autre avec toute la tendresse d'un parfait amour conjugal. J'ai connu particulièrement à Bruxelles ce jeune Seigneur.

L'Electeur m'ayant fait savoir qu'il souhaitoit de me parler , je me rendis tout aussi-tôt à la Cour. Il me fit entrer dans son Cabinet, où nous eûmes une grande conver-

sation ensemble. Il me dit que quoi qu'il ne fût pas en état d'accepter pour le present mes offres , cela ne diminueroit cependant point le desir qu'il avoit d'obliger le Roi, lorsque les occasions s'en presenteroient ; mais que dans la conjoncture presente il lui étoit impossible de rien promettre de positif pour des raisons tres-essentiellles. Son Altesse Electorale me fit beaucoup d'amitié. En la quittant elle me fit present d'une montre d'or où son portrait étoit peint en émail. N'ayant plus rien à faire à Bruxelles , je pris la poste pour Versailles où je fis raport à M. de Barbesieux de ma Negociation. Le Roi voulut me parler ; & j'informai Sa Majesté des dispositions favorables dans lesquelles j'avois laissé Son Altesse Electorale dont on pouvoit dans la suite tirer de grands avantages si on la ménageoit.

1694. Peu de tems après mon retour on fit l'ouverture en Flandre de la
Cam

Campagne de 1594. qui fut apelée la Campagne de Monseigneur le Dauphin. Le Roi d'Angleterre vint camper le 22. de Juillet au Mont S. André; & après avoir pourvû à la sureté Liege & de Maftricht, il forma un dessein, dont il auroit tiré de très grands avantages, s'il n'avoit été prevenu par la diligence. C'étoit de se rendre maître du Pont d'Espierre, par où l'on pouvoit porter la guerre en France, & s'emparer des Places qui appartenoient au Roi du côté de la Mer. Ce Prince vint à Sombref, de là il se rendit à Cambron, & par cette marche precipitée, il devança l'Armée Françoisse. Le Duc de Wirtemberg, à la tête d'un gros détachement, eut ordre de se rendre en diligence au Pont d'Espierre. Mr le Dauphin & le Duc de Luxembourg aiant penetré le dessein du Roi d'Angleterre, firent avancer quatre mille chevaux à toute bride avec autant de Fantassins en

croupe. Je fus commandé avec ce détachement, & à force de tuer des chevaux, & de fatiguer les Troupes, nous arrivâmes enfin les premiers au Pont d'Espierre, où nous nous retranchâmes d'abord. Le Duc de Wirtemberg étant arrivé fut extrêmement surpris de nous trouver là postez d'une manière qu'il lui étoit impossible de nous forcer. On tira le canon de part & d'autre; & ce fut là la dernière Scene de cette fameuse expedition.

Cette Campagne se termina aux Sieges de Dixmude & de Huy, dont les Alliez se rendirent maîtres. Quoi que ces conquêtes ne fussent pas d'une grande importance, le Roi d'Angleterre fit beaucoup en faisant avorter les grands que Mr le Dauphin avoit formez, car par là il mit les affaires dans une espece d'équilibre, & contre-balança les progresz qu'avoient fait les armes du Roi la Campagne precedente. Le mois de Novem-

bre étant venu , le Duc de Luxembourg se rendit à Versailles pour assister à un grand Conseil de Guerre , où tous les Generaux des Armées du Roi se devoient trouver. Je suivis le Duc , & je restai à Paris pour me délasser par les plaisirs de toutes les fatigues que j'avois souffertes pendant la Campagne. Les deux aimables Cousines , Mesdemoiselles de B.... & de C.... faisoient tout mon attachement , & je n'ai jamais fait l'amour avec plus de regularité , que je le fis pour lors auprès d'elles. Aiant en l'occasion d'attraper la clef de la salle où étoit le miroir enchanté, je pris le tems que le Duc étoit à Versailles pour le faire voir à ces deux Demoiselles , persuadé que cette aventure les divertiroit & moi aussi. Je n'eus garde de leur parler du miroir , car assurément elles n'y seroient pas venuës. Mon pretexte fut de leur faire voir les beaux ameublemens du Palais du

Maréchal, & de les y regaler d'une collation que j'avois fait préparer. Elles y consentirent ; aiant pris le carrosse je les y menai. Nous montâmes d'abord à la salle où étoit le miroir ; & quand elles furent entrées je fermai la porte , & je mis la clef dans ma poche , usant de la même précaution dont usoit le Duc quand il y menoit les Dames. Les deux Cousines ne comprenoient point d'abord à quoi aboutissoit tant de prudence , mais elles découvrirent bien-tôt le mystère. Il n'y a rien de si curieux que les filles, sur tout quand il s'agit de consulter au miroir les traits de leur beauté. Quelque part où elles se trouvent , elles vont droit au miroir. Mesdemoiselles de B. . . & de C. . . s'étant présentées à celui-ci , elles firent d'abord un cri, en s'y voyant toutes nuës , & moi à mon tour, j'en fis un qui exprimoit tout l'excès de ma joie. Elles tâchent de se dérober de leur mieux à un spec-

racle qui les faisoit rougir de honte
 d'un côté, & me divertissoit agrea-
 blement de l'autre, c'étoit un plai-
 sir charmant pour moi de les voir
 courir dans cette salle, pour cher-
 cher un azile qui les mit à couvert
 de tant de confusion. Mais quel-
 que part qu'elles fussent, le miroir
 enchanté representoit toujours
 leur portrait au naturel. Cette sce-
 ne galante se termina enfin par
 mille reproches qu'elles me firent
 d'un côté de les avoir ainsi sacri-
 fiées, & de l'autre par mille coups
 qu'elles me donnerent, où l'amour
 avoit autant de part que le dépit, à
 quoi je repondois par des railleries
 tendres & propres à inspirer de
 l'amour. Enfin, elles me prièrent
 tant à mains jointes de les laisser
 sortir, que je fus obligé de leur
 donner la clef de la porte. De là
 je les menai dans un Cabinet, où
 je leur fis voir un Tableau, repre-
 sentant une tête, qui avoit six yeux,
 trois nez, & trois bouches : Au

bas de la tête on voioit d'un côté une cheminée d'où sortoient plusieurs raions de fumée ; & de l'autre on voioit un paon & une pie. Elles me prièrent de leur donner l'explication de toutes ces figures, je pris un cylindre qui est une espece de miroir d'acier poli , dont on se sert dans les ouvrages l'oblique, & je le plaçai à un bout du Tableau. Il y avoit à l'autre bout opposé un petit trou par où je les priaï de regarder ce que le cylindre representoit. Elles me repondirent qu'elles voioient le portrait d'une femme bien faite. Voilà , leur dis-je , Mesdemoiselles la ressemblance du portrait au naturel ; en voici la morale. Les six yeux de la tête , representent la curiosité des femmes qui veulent tout voir ; les trois nez, la delicateſſe de leur odorat ; les trois bouches, leur caquet ; la fumée de la cheminée , leur inconstance ; le paon , leur vanité & leur gloire ; & la pie , les querelles

perpetuelles qu'elles ont avec leurs maris. Pour lors Mesdemoiselles de B.... & de C.... se mirent à rire comme des folles, & me remercièrent des plaisans éloges que je donnois aux femmes. Ce qu'il y avoit de plus singulier dans cette piece, c'est que si l'on portoit la main sur quelqu'une de ces figures pour les cacher, alors la tête de la femme reflexie dans le miroir perdoit quelqu'un des traits de sa beauté. Elle paroissoit borgne, ou aveugle, sans nez, ou sans bouche. Après cela, je les conduisis dans un appartement où je les voulois regaler, mais le meilleur du regal fut le recit de l'avanture qui venoit de leur arriver dans la salle du miroir enchanté.

Je passois ainsi agreablement le
 tems à Paris dans mes amusemens
 ordinaires de galanterie, lors que
 je reçûs une lettre de Versailles qui
 m'aprit une nouvelle la plus funeste,
 & la plus acablante qui se puisse

imaginer par rapport à ma fortune. Ce fut la mort de mon Protecteur François Henri de Montmorenci, Duc de Luxembourg & Maréchal de France. Il fut attaqué d'un accèz d'apoplexie, & mourut le 4. de Janvier 1695. à Versailles. Cette fatale nouvelle me jetta dans un tel acablement, que peu s'en falut que je ne le suivisse dans le tombeau, comme je l'avois suivi dans les Batailles; car à mon extrême affliction succéda une maladie, qui me mit à deux doigts de la mort. Je puis dire que j'appris pour lors à bien connoître le monde, & la vanité des grandeurs chimeriques dont il nous repaît. Les adversitez qui nous arrivent dans la vie sont d'un grand usage pour nous en détacher, il n'y a rien de solide, & tout est revolution. J'avois perdu en l'année 1691. le Marquis de Louvois sur qui j'avois fondé de grandes esperances. Il ne me restoit plus plus que le Duc Luxem-

bourg pour Protecteur, si je perdois beaucoup en lui, le Roi & toute la France y perdirent encore plus par rapport aux affaires generales.

Ce Maréchal avoit fait la guerre avec beaucoup d'éclat & de bonheur, il avoit par sa valeur, son extrême habileté, sa hardiesse, & son intrepidité soutenu les Armes du Roi, & relevé les esperances d'une paix glorieuse. Il est vrai, que les Victoires qu'il avoit remportées avoient coûté une infinité de braves Officiers & de Soldats à la France. Mais cette Couronne étoit assez puissante pour acheter la Victoire à ce prix. Les premieres années de sa vie furent souillées par des excez qui l'avoient disgracié à la Cour, mais tous ces égaremens tournerent dans la suite à l'avantage de la France, & le Roi n'a point eu de General qui ait été en même tems plus redoutable à ses Ennemis, plus agreable aux Soldats, plus ferme & plus hardi dans

les entreprises. Ce sont là les qualitez d'un Guerrier parfait. Il avoit une facilité de genie surprenante à gouverner les grandes Armées , à entreprendre , & à soutenir avec fermeté les plus hazardeuses entreprises, il avoit dans sa jeunesse appris les élémens de la guerre sous le Prince de Condé ; & il profita si bien des glorieuses leçons de ce fameux Capitaine, qu'il se signala dans les Guerres de Hollande , aux Batailles de S. Denis , de Senef , & de Cassel. La Guerre de 1688. dont nous venons de parcourir les principaux événemens , est encore un Theatre plus recent où sa valeur a brillé avec plus d'éclat.

Si la mort affligea la France en lui enlevant le Duc de Luxembourg, elle affligea l'Angleterre à son tour, par la perte qu'elle fit de sa Reine. La mort de cette Princesse qui avoit été le premier mobile de la guerre, nous fit concevoir à la Cour les plus belles esperances du monde.

par rapport aux intérêts du Roi. Nos Ministres disoient hautement que les affaires alloient changer de face , & que les Anglois accoutumés aux Revolutions ne manqueroient pas de rapeller leur Roi détrôné , ou du moins lassés d'une guerre étrangere , qui les avoit épuisez d'argent , & ruiné leur Commerce , prendroient enfin le parti d'abandonner les intérêts des autres Princes leurs Alliez. Ces presages d'une prospérité future flatoient agreablement la gloire du Roi , & contribuerent beaucoup à temperer les chagrins que la mort du Duc de Luxembourg venoit de lui donner. On travailla donc à la Cour avec une nouvelle ardeur aux preparatifs d'une Campagne qui devoit être pleine de prodiges & de triumphes. Pour en faire l'ouverture avec succez , le Duc de Villeroy fut nommé d'un côté pour commander une puissante Armée en Flandre , à la place du dé-

funt Marechal ; & de l'autre Sa
 Majesté fit faire sous main de nou-
 velles propositions de paix au Roi
 d'Angleterre par les Ambassadeurs
 des Cours de Suede & de Dane-
 mark , dans la pensée que la mort
 de la Reine son Epouse aiant chan-
 gé les affaires , ce Prince en seroit
 devenu plus traitable , ou que du
 moins il se laisseroit fléchir , mais
 ce Prince étoit trop éclairé pour se
 laisser surprendre par des proposi-
 tions de paix qui en aparence lui
 étoient avantagenes , mais qui
 dans le fond étoient peu confide-
 rables. Il resolut de continuer la
 guerre , & l'experience fit voir que
 la fortune qui avoit toujours suivi
 le Duc de Luxembourg dans toutes
 ses expeditions , fut , pour ainsi
 dire , enterrée dans son tombeau ;
 car elle abandonna les Armes du
 Roi , & se rangea du côté de ses
 Ennemis. Pour lors on sentit à la
 Cour la perte de ce General ; & les
 regrets de toute la France firent
 son

son Oraison funebre , & immortaliserent sa memoire.

Aiant repris ma santé , je me trouvai en état de faire la Campagne. Madame de Maintenon à qui le Duc de Luxembourg avoit dit beaucoup de bien de moi , me fit appeller à la Cour. Je m'y rendis tout aussi-tôt. Elle me dit que le Roi vouloit que je fisse la Campagne avec le Maréchal de Villeroi dans le même emploi que j'avois eu auprès du Duc. Que comme j'avois toujours suivi ce dernier General, & que je connoissois ses maximes , je pouvois être utile à Villeroi. Je lui repondis que j'étois prêt d'obeir aux ordres de Sa Majesté ; & j'ajoutai que puisque j'avois tout perdu en perdant le Duc de Luxembourg, je la priois de me vouloir honorer de sa protection. Elle me repondit que j'avois trop bien fait pour ne la pas meriter ; qu'au reste elle se souviendrait de moi. Jeme rendis donc à l'Armée

qui avoit commencé à s'assembler.

Le Roi d'Angleterre forma un dessein à l'ouverture de la Campagne sans contredit le plus fameux de son Regne. Pour y parvenir & donner le change au Duc de Villeroy, il divisa son Armée en plusieurs corps. Celui qu'il devoit commander étoit composée de soixante & dix Bataillons & de quatre vingt Escadrons, & avoit son rendez-vous du côté de Deinse. Le second qui devoit agir sous la conduite de l'Electeur de Baviere étoit de trente-six Bataillons, & de cent trente Escadrons, & devoit s'assembler vers Dendermonde. Le troisieme sous le General Ellemberg avoit vingt Bataillons, & dix Escadrons près de Dixmude; & le quatrieme enfin étoit composé de vingt-cinq Bataillons commandez par le Baron de Heyden, qui avoit pris poste près de la Mechaine entre Bref & Falais. Ces deux derniers n'étoient proprement que des

Camps volans. Le Roi d'Angleterre debuta d'abord par un mouvement qu'il fit faire à son Armée vers le Fort de la Knoque, comme s'il avoit eu dessein de l'ataquer. Le Maréchal de Villeroi renfermé dans ses Lignes crût qu'il n'avoit rien à craindre, puis que l'on alloit faire un Siege de si peu de consideration. Cependant ce Prince profitant de sa bevue, donna ordre que l'on investit Namur, & faisant faire volte face à son Armée, il marcha en diligence vers cette Place, resolu d'en faire le Siege. A son arrivée il fit faire le Plan du terrain qui devoit occuper les differens corps qui la composoient. Celui qu'il commandoit se posta depuis la Sambre jusques à la Meuse. Celui de Son Altesse Electorale de Baviere prit poste entre ces deux Rivières. Le Baron de Heyden qui avoit la conduite des Troupes de Brandebourg se logea du côté du Condros. Le Duc de Villeroi frappé

d'étonnement comme si la foudre fût tombée dans la Tente fut déconcerté. Le Marechal de Boufflers jugea à propos de se jeter dans Namur. J'eus ordre de le suivre avec Monsieur de Megrigni Ingenieur General. Nous primes avec nous sept Regimens de Dragons, plusieurs Volontaires, des Ingenieurs, des Canoniers & des Mineurs. Nous passâmes du côté du Condros lors que les Troupes Ennemies s'avançoient pour en fermer les passages. Quand nous fumes entrez dans la Ville, le Maréchal fit la revûe de la Garnison. Il l'a trouva forte de seize mille hommes; cela joint à l'importance de la Place qui passoit pour imprenable lui fit concevoir l'esperance de faire une si belle resistance, que le Roi d'Angleterre, disoit-il; se repentiroit d'en avoir entrepris le Siege. Une Armée pour Garnison, la presence d'un Maréchal de France pour la com-

mander & l'animer ; cent mille hommes qu'avoit le Duc de Villeroi pour la soutenir : & cent mille hommes qui devoient attaquer commandez par un Roi & Electeur l'un & l'autre grands Capitaines ; tout cela aprêtoit une spectacle le plus éclatant , qui se soit encore vû depuis qu'on fait la guerre.

Le Roi d'Angleterre aiant fait tirer ses lignes de circonvallation, fit ouvrir la tranchée le 13 de Juillet en trois endroits sur la hauteur de Bouge. Villeroi voiant qu'il lui étoit impossible de parer ce coup, résolut de sortir de ses Lignes , & d'attaquer le Prince de Vaudemont. Ce projet auroit sauvé Namur s'il avoit été executé par un Duc de Luxembourg , qui avoit pour maxime dans le métier de la guerre de ne point donner le tems à son ennemi de se reconnoître. Mais le Duc de Villeroi , pour vouloir prendre trop de precautions fit un

coup d'imprudence, qui donna le tems au Prince de Vaudemont de faire la plus glorieuse retraite dont on ait jamais entendu parler. Par là le Duc de Villeroi fut prevenu dans ses desseins, le Roi d'Angleterre eut le tems de poursuivre le Siege de Namur. Les attaques furent poussées avec tant de chaleur & de bravoure, que l'on étoit sur le point de donner un assaut general à la Ville, si le Maréchal de Boufflers, & le Comte de Guiscard avoient osé le soutenir. Il y eut quelques contestations entre ces deux Generaux. Boufflers étoit d'humeur de risquer, & de ne point écouter de capitulation qu'à la dernière extremité. Il se confioit sur la bravoure des Dragons que nous avions emmené avec nous, qui firent assurément des prodiges de valeur : mais les Anglois dont le genie est tout extraordinaire dans la guerre montoient à l'assaut avec tant de courage & d'intrepidité que

le Comte de Guiscard dit hautement qu'il ne jugeoit pas à propos de risquer la perte d'une Garnison composée des plus belles troupes de France : qu'il valoit mieux capituler & faire entrer tant de braves dans le Château où il y avoit plus de gloire à acquérir. Le Maréchal de Boufflers y donna les mains & la Capitulation fut dressée le quatriéme d'Août. La Ville étant prise on attaqua le Château avec une Artillerie de près de cent soixante pieces de canon & de cinquante cinq mortiers. Ce fut ici où brilla le beau genie de Monsieur de Coëhoorn Ingenieur General, le Roi d'Angleterre, l'Electeur de Baviere, & les autres Generaux aiant tenu conseil de guerre, où tous les Ingenieurs de leur Armée furent apellez, chacun eut la liberté de dire son sentiment sur la maniere dont on devoit faire les attaques. Monsieur de Coëhoorn parlant à son tour opina contre tous ceux du

Conseil, qui avoient proposé l'ancienne methode. Il avança qu'il falloit éviter les longueurs d'un Siege très-difficile, & la perte des Officiers & des Soldats qui seroit inévitable si on la suivoit. Que comme il avoit fait élever la plupart des travaux de cette Place, il en connoissoit aussi particulièrement le fort & le foible : que le Maréchal de Boufflers s'étant retiré dans le Château avec une Garnison fort nombreuse, il falloit faire perir cette Garnison par le feu continu du canon & des bombes, & à la faveur de ce feu faire les approches & pousser les travaux. Monsieur de Coëhoorn étoit d'une humeur fort douce & tranquille ; quand il parloit il disoit son sentiment sans affectation & sans emportement. La nouveauté de son raisonnement, & l'air froid avec lequel il le soutint surprirent Son Altesse Electorale de Baviere, qui s'approchant de l'oreille du Roi

d'Angleterre lui demanda qui étoit ce Philosophe. Le Roi répondit à l'Electeur que ce Philosophe s'appelloit Coëhoorn , & que si on lui laissoit faire, on prendroit bientôt le Château de Namur. C'en étoit assez pour faire l'éloge de ce grand homme , qui a surpassé par son mérite nos plus habiles Ingenieurs de France. J'eus l'occasion de le voir & de le connoître particulièrement après la reddition de Namur ; & c'est pour lors que j'ai pris les circonstances que je viens de rapporter.

J'ai dit que le Duc de Villeroi avoit manqué l'occasion de battre le Prince de Vaudemont. Cela chagrina si fort Sa Majesté qu'elle lui en écrivit une lettre pleine de ressentiment. Villeroi rejetta toute la faute sur le Duc du Maine , & celui-ci à son tour sur le Duc de Villeroi ; ce qui causa à la Cour un grand démêlé , où les sentimens étoient partagez. Les Courtisans

decidoient en faveur du Duc du Maine ; & ceux qui jugeoient sans passion étoient pour le Duc de Villeroy. Cependant Sa Majesté en Prince équitable disculpa Villeroy, & dissimula par un esprit de tendresse la faute que l'on attribuoit au Duc du Maine son fils. Comme le Siege de Namur alloit toujours son train, & que Sa Majesté vouloit à toutes risques qu'on le fit lever, elle envoya des nouveaux ordres au Duc de Villeroy, qui portoient de bombarder Bruxelles, ou de livrer Combat au Roi d'Angleterre. Villeroy bombarda donc Bruxelles, & reduisit en cendres, les Palais, les Edifices publics, les Couvents, & presque la moitié de cette grande Ville. Mais cette expedition au lieu de sauver Namur, ne servit qu'à diminuer la gloire de Sa Majesté, & à rendre odieux le Duc de Villeroy. Nous ressentîmes à nôtre tour dans le Château de Namur les effets de la desolation

des Peuples de Bruxelles, par cinq nouvelles Batteries que le Roi d'Angleterre fit dresser pour battre en ruine tous les principaux ouvrages à la fois. De sorte qu'il ne s'est jamais vû un feu plus terrible que celui qu'y faisoit faire Monsieur de Coëhoorn. Ce qui fit dire à Monsieur de Megrigni Ingenieur General, que M. de Coëhoorn par sa nouvelle methode, s'alloit aquerir plus de gloire au seul Siege de Namur, que M. de Vauban ne s'en étoit aquis aux Sièges d'un grand nombre d'importantes Forteresses, qu'il avoit reduites à l'obeïssance du Roi.

Le bombardement de Bruxelles n'ayant rien produit, le Duc de Villeroi en vint à l'exécution de son dernier projet, qui étoit de livrer Combat au Roi d'Angleterre. Pour cet effet il se rendit à la Plaine de Fleutus, où il forma une Armée de cent mille hommes. Elle étoit composée de deux cens Escadrons,

& de cent & deux Bataillons. Il fit distribuer des vivres aux Soldats pour douze jours , & s'avança jusques aux bords de la Mehaigne. Il fit même mine de passer cette rivière ; mais il rencontra tant de difficulté dans l'exécution de ce dessein par la disposition où il trouva l'Armée Ennemie , qu'il ne pût sans risquer d'être battu forcer les postes & les avenues qu'elle occupoit , ce qui lui fit prendre le parti de se retirer après avoir fait savoir au Maréchal de Boufflers qu'il n'y avoit point de secours à esperer pour lui. Cependant on donna un assaut des plus chauds & des plus terribles qui se soient jamais vûs. Il dura près de cinq heures. Les Anglois se battirent comme des demons contre nos Dragons, ce qui fit faire des reflexions serieuses au Maréchal de Boufflers sur sa future destinée. Il se voioit renfermé dans un Château au milieu d'un nombre prodigieux de
blessez,

blessez , exposé comme un simple soldat au feu continuel des bombes , du canon & de la mousqueterie. Mais ce qui lui étoit plus sensible , c'étoit de se voir sur le point d'être obligé de capituler , ou d'y être forcé l'épée à la main par un assaut general. Le Duc de Villeroi au desespoir de n'avoir rien pû exécuter pour sauver Namur fit faire encore un mouvement à son Armée , & la rangea en bataille près du bois de S. Denis. Aiant reconnu le terrain & les passages, il les trouva fermés par des retranchemens, & d'ailleurs impraticables par des defilez, des ravines, & des marais, ce qui lui fit prendre la resolution de s'avancer à Perwys , aiant devant lui la Mehaigne. Il avoit affaire à un Prince qui l'observoit de près , & qui étoit plus fin que lui, je veux dire le Roi d'Angleterre qui aiant pénétré son dessein vint camper à Offin , résolu de l'attendre de pied ferme. Tous ces raffinemens de

guerre n'aboutissoient au bout du compte qu'à augmenter le chagrin qu'avoit le Duc de Villeröi de n'avoir pas assez de bonheur pour exécuter les ordres de la Cour. Il voulut du moins faire une tentative, afin qu'il ne fut pas dit qu'il avoit été simple spectateur de cette conquête. Il ordonna à quarante Escadrons de passer la Mehaigne, & de charger le Marquis de la Forêt qui s'étoit avancé avec trente Escadrons pour reconnoître l'Armée Françoisse. Mais celui-ci usant de stratagème attira dans une embuscade les François qui furent chargez avec tant de resolution & de vigueur, qu'ils furent contrains de se retirer avec quelque perte. Cet échec anima les Troupes Alliées, & leur fit prendre la resolution de nous donner un second assaut general, où nous aurions infailliblement succombé, si le Maréchal de Boufflers, & le Comte de Guiscard n'avoient jugé à propos de capituler; ce qui

fut exécuté le 2. de Septembre. Le
 cinquième le Château fut remis
 entre les mains des Assiegeans , &
 nous en sortîmes , avec toutes les
 marques d'honneur que l'on pou-
 voit souhaiter. Nôtre Garnison
 fut obligée de passer à travers toute
 l'Armée ennemie rangée en haie.
 J'étois auprès du Maréchal de Bou-
 ffers , lors que M. de Dykvelt s'a-
 procha de lui pour lui faire un
 compliment qui assurément ne lui
 plut point. Il le pria de sortir des
 rangs , sous prétexte qu'il avoit des
 choses particulieres à lui commu-
 niquer. Monsieur de Bouffers ne
 s'attendoit d'abord à rien moins
 qu'à quelques ouvertures de paix,
 que ce Député des Etats Generaux,
 un des plus habiles du Gouverne-
 ment lui devoit faire , mais il fut
 bien surpris quand il entendit dire
 à M. Dykvelt que le Roi d'Angle-
 terre le faisoit arrêter. Ce fut encore
 pis quand M. l'Etang Lieutenant
 des Gardes du Corps de ce Prince

l'envelopa avec un détachement, & lui dit qu'il avoit ordre de le conduire à Mastricht en reprefaille des Garnisons de Deynse & de Dinu- de retenuës au préjudice des Capitulations. Pour lors M. de Boufflers fut dans une colere qui ne se peut exprimer. Aiant obtenu la permission d'envoyer quelqu'un à l'Electeur de Baviere, il me pria étant connu de Son Altesse Electorale d'aller de sa part lui faire des plaintes de l'outrage qu'on lui faisoit, & que le Roi ne manqueroit point de s'en venger. L'Electeur me fit mille honnêtetez, & me dit qu'il étoit extrêmement marri de ce qui venoit d'arriver au Maréchal, qu'il ne l'avoit pû empêcher, eu égard aux raisons que le Roi d'Angleterre, & tous les Princes Alliez avoient d'en user ainsi, pour s'opposer aux perpetuelles infractions que l'on faisoit aux Cartels & aux Capitulations, ce qui étoit contre l'usage de la guerre.

Le Maréchal de Boufflers étant conduit à Mastricht, voulut que je l'accompagnasse. Je restai deux ou trois jours dans cette Ville auprès de lui, & on nous y fit tous les honneurs imaginables. Cependant comme il falloit que l'on travaillât à lever l'arrêt de sa personne, il jugea à propos de m'envoyer en Cour, pour faire un fidele rapport au Roi de tout ce qui s'étoit passé de particulier durant le Siege de Namur, & représenter à Sa Majesté l'importance qu'il y avoit de relâcher les Garnisons de Deynse & Dixmude pour lui procurer la liberté. Il me donna deux lettres, une pour le Roi, & l'autre pour Madame de Maintenon. Voici la copie de celle qu'il écrivit à Madame de Maintenon.



Lettre du Maréchal de Bou-
flers à la Marquise de
Maintenon.

MADAME,

„ Lors que je me jettai dans Na-
„ mur, je ne m'attendois à rien
„ moins qu'aux deux événemens
„ qui viennent d'arriver. L'un que
„ cette importante Forteresse, qui
„ a été le chef-d'œuvre des conquê-
„ tes du Roi repasseroit entre les
„ mains des Ennemis de sa Majesté;
„ & l'autre que j'y serois fait pri-
„ sonnier. L'un & l'autre de ces
„ événemens surprendra sans doute
„ Sa Majesté. Le premier par ra-
„ port à sa délicatesse sur le fait de
„ ses armes toujours victorieuses,
„ & le second par rapport à l'impru-
„ dence que j'ai eu de me jeter dans
„ cette Place sans attendre les ordres
„ de Sa Majesté. Celui-là est un
„ effet du sort de la guerre; & ce-

„ lui-ci un effet de l'excez de mon
 „ zele & de mon attachement à
 „ son service. Je vous prie, Mada-
 „ me, d'en faire mes excuses au
 „ Roi. Il étoit bien difficile d'at-
 „ tendre le retour du Courier que
 „ le Maréchal de Villeroi avoit
 „ expédié en Cour, puis que Na-
 „ mur fut investi avec tant de pre-
 „ cipitation que tous les passages
 „ étoient déjà fermez, & ce ne fut
 „ que par un grand bonheur, &
 „ une extrême diligence que j'y en-
 „ trai avec un Corps de Dragons
 „ par le Condros, un peu avant
 „ que les Troupes Ennemies y
 „ prissent poste. Toutes les Trou-
 „ pes qui composoient la Garnison
 „ se sont signalées, & s'il avoit
 „ dépendu uniquement de leur bra-
 „ voure le projet des Princes Alliez
 „ auroit indubitablement échoüé ;
 „ mais le grand feu des bombes &
 „ de l'artillerie ennemie dirigée par
 „ l'Ingenieur Coëhoorn ne per-
 „ mettoit pas à nos Soldats de pa-

„ roître sur la brèche qu'au risque
 „ de leur vie. Ce qui nous reste
 „ d'une Garnison de près de seize
 „ mille hommes prouve suffisam-
 „ ment ce que l'on a fait pour la
 „ défense de la Place, & que ce n'est
 „ qu'à la dernière extrémité que le
 „ Comte de Guiscard s'est vû obli-
 „ gé de capituler. Comme l'on m'a
 „ arrêté sous le prétexte que les
 „ Garnisons de Deynse & Dixmude
 „ n'avoient pas été renvoyées, je
 „ vous prie, Madame, quoi que
 „ j'en écrive au Roi de vouloir em-
 „ ployer vos bons offices auprès de
 „ Sa Majesté pour la porter à me
 „ faire rendre la liberté le plutôt
 „ qu'il se pourra, je suis &c.

Je pris la poste & je me rendis à
 Versailles. Sa Majesté ayant lû la
 lettre du Maréchal, & m'ayant fait
 quelques questions qui regardoient
 la conduite qu'avoient tenue les
 Officiers Generaux, & la bravou-
 re des Soldats, je l'informai de tout.

Le Roi me parut très-satisfait de ce côté-là, mais extrêmement chagrin de la perte qu'il venoit de faire de cette importante Place. Il fit expédier tout aussi-tôt des ordres pour faire renvoyer les Garnisons de Deynse & Dixmude. Le Maréchal de Boufflers en donna avis au Roi d'Angleterre & ce Prince lui fit savoir, qu'il pouvoit partir sur sa parole, & lui fit donner en même tems une escorte qui le conduisit jusques à Dinant.

Comme la Campagne étoit finie, & que je n'avois plus rien à faire à l'Armée, je vins à Paris, résolu d'y passer l'hiver. Je fus d'abord chez l'Abesse de Poissy pour lui rendre en main propre une lettre que le Marquis de Villacerf me donna en partant de l'Armée. Cette Abesse étoit une des creatures du feu Archevêque de Paris, François de Harlay de Chanvallon, & je ne fus pas fâché de la connoître. J'eus une longue conversation avec elle

sur le sujet de ce Prelat, qui mourut le 6. d'Août de cette année d'une apoplexie, à Conflans, Maison de Plaisance, qu'il avoit à une lieüe de Paris; il avoit soixante & quatorze ans, il étoit Duc & Pair de France, Chef de la Sorbonne, & un des quarante de l'Académie Française: il fut fait Archevêque de Paris, & Chef du Conseil de Conscience de sa Majesté en 1671. Il avoit été nommé par le Roi au Cardinalat. Il étoit dernier du nom de Chanvallon; homme bien fait, savant, agreable en son tems, & fort galant. Mais revenons aux affaires de la Guerre & des Negociations.

L'échec qu'eurent les armes du Roi dans cette Campagne en Flandres, en Allemagne, en Catalogne, sur l'Océan, & sur la Méditerranée renouvela les regrets de toute la France sur la perte que l'on avoit faite du Duc de Luxembourg; & l'on ne faisoit point difficulté de

dire hautement à la Cour que la bonne fortune du Roi avoit été ensevelie avec ce fameux Guerrier. En attendant plus de bonheur, ou plutôt pour prévenir de plus grandes Révolutions, on résolut de faire de nouvelles tentatives pour porter les Princes Alliez à un Traité de Paix. On conçut de nouvelles espérances de pouvoir engager l'Electeur de Baviere. Comme j'avois déjà été à la Cour de ce Prince, Madame de Maintenon jugea à propos qu'on m'envoîât encore à Bruxelles avec de nouvelles instructions. Elle le proposa au Roi, & Sa Majesté y donna les mains. J'eus une longue Conference avec M. de Chamillard, sur la conduite que je devois tenir auprès de l'Electeur, & les offres que je lui devois faire pour l'engager dans les intérêts de la France. Je partis donc pour Bruxelles. Son Altesse Electorale fut ravie de me revoir, & me dit en propres termes, que le Roi lui fai-

point à la connoissance de l'Electeur, cela marquoit de la mauvaise foi. Quoi qu'il en soit, comme j'étois le lendemain au dîner de Son Altesse, le Danseur se presenta : Elle le reconnut, celui-ci la remercia du present qu'elle lui avoit fait; l'Electeur lui dit que pour son âge, il avoit un beau talent, & que s'il s'apliquoit, il deviendrait habile homme, & lui demanda en même tems combien le Maître d'Hôtel lui avoit donné. Le Danseur repondit six louis, l'Electeur fut dans une si farieuse colere de ce qu'on n'avoit point executé ses ordres, qu'il chassa de la Cour, au moment même son Maître d'Hôtel, & s'étant fait apporter une bourse, il en tira vingt-quatre louis qu'il donna au Danseur; celui-ci eut donc un present de trente louis, pour une danse qui n'en valoit pas deux.

Un autre jour ce Prince voulut que j'allasse à la chasse avec lui. Nous fîmes un grand tour, en chas-

fant à travers un païs le plus beau du monde , & insensiblement nous nous trouvâmes près d'Anvers où nous passâmes la nuit. Le lendemain à neuf heures du matin , il lui prit fantaisie d'aler visiter quelques celebres Peintres de cette Ville chez qui il acheta dans moins d'une heure pour deux cens mille francs de beaux Tableaux en donnant tout ce qu'on lui demandoit sans marchander, quoi que suivant les Connoisseurs le tout ne valoit pas cent mille livres. Outre ces excez , je remarquai deux passions dominantes à Son Altesse Electorale , qui sont le jeu , & la galanterie. Quant au jeu, un soir me trouvant à la Cour , je la vis jouer avec un Officier , nommé Dussarsau, avec tant de passion & de dépit sur ce que la fortune ne lui étoit pas favorable , que sans autre façon elle remplissoit son chapeau de guinées, & le renversoit sur la table ; à un coup de carte Dussarsau les lui gag-

noit. Ce soir-là, elle perdit trois fois son chapeau plein de guinées. Dussarsau profita si bien des emporremens de son Altesse au jeu, qu'il fit une grosse fortune avant la fin de l'hiver, quoi qu'il n'eut rien au monde, quand il avoit commencé à jouer.

Au sujet de la galanterie, je dirai qu'un jour comme j'étois à l'Opera, on me montra une Danseuse qui étoit la Maîtresse de Son Altesse. Elle me parut bien faite, & d'un caractère à donner de l'amour, malgré que l'on en eut, aux personnes mêmes les plus sages. L'envie me prit de la connoître, & d'en tirer quelques faveurs pendant le séjour que je faisois à Bruxelles. Quoi que cette fille affectât pour lors de ne voir que ce Prince qui l'entretenoit avec beaucoup d'agrément, je ne me rebutai point pour cela, persuadé que j'en viendrois à bout par le moyen de quelques presens; les filles d'Opera ne sont point esclaves de

la fidelité qu'elles promettent aux Princes, ou à d'autres grands Seigneurs. Elles font consister le plaisir de l'amourette dans le changement d'Amans. Elles abhorrent la constance, & les longues habitudes. Quoi qu'il en soit, je dérobai une heure pour la voir. Je pris le tems que l'Electeur étoit à la chasse. Cette heure me fut si favorable, qu'outre les plaisirs de la galanterie, & d'une conversation pleine d'esprit, j'eus encore l'avantage d'entrer dans la confidence de toutes les amours secretes de ce Prince. Elle étoit sur les lieux & avoit la clef du secret. Elle me fit voir une espece de Journal, qui contenoit une infinité de rares Avantures qui étoient arrivées à Son Altesse avec les Dames de Bruxelles. J'eus la curiosité d'en voir la liste, & d'en apprendre les noms. C'étoit beaucoup pour moi qui n'étois qu'un Etranger, & qui n'avoit pour but que celui de connoître à fonds la Cour & de me divertir agreablement.

J'appris si bien pendant le peu de séjour que je fis à Bruxelles les ex-
 cez auxquels le jeu, la galanterie,
 & la generosité outrée engagent
 Son Altesse, qu'à mon retour à Ver-
 sailles, le Roi, sur le raport que je
 lui en fis, n'eut pas beaucoup de
 peine à l'attirer dans son parti,
 comme on l'a vû par experience
 après la mort du Roi d'Espagne.
 Ce fut sur mes instructions que
 dans la suite M. de Puisségur fut
 envoyé à la Cour de Bruxelles, où
 il conclut avec Son Altesse un
 Traité qui a jetté les premieres se-
 mences de la presente Guerre.
 Tout cela ne s'est pas fait sans dé-
 penses, & il en a coûté plusieurs
 millions.

La Cour de France tourna tou-
 tes ses vûës du côté de S. A. R. de
 Savoie pour la porter à une paix se-
 parée. La Guerre d'Italie étoit oné-
 reuse à Sa Majesté Très-Chrétien-
 ne, & l'engageoit à des dépenses
 immenses. Cette Negociation étoit

1696.

delicate & d'une grande importance , par rapport aux intérêts de Sa Majesté. Le Duc de Savoie passoit pour un Prince extrêmement raffiné dans la Politique ; aussi le Roi ne balançoit point à sacrifier toutes les Conquêtes qu'il avoit faites en Italie pour le détacher des Alliez. Mais ce qui contribua le plus à l'engager , ce fut le Mariage du Duc de Bourgogne avec sa fille aînée. Son Altesse Royale attentive à ses Intérêts déclara enfin que la France lui faisoit des offres de paix si favorables , qu'elle ne pouvoit les refuser ; malgré les promesses qu'elle avoit faites aux Alliez de ne faire jamais de paix particulière avec cette Couronne. Le Roi fit publier cette paix le dixième de Septembre , & cette publication fut suivie de réjouissances publiques partout la France. On tira un feu d'artifice à Paris , qui relevoit la gloire du Roi , & representoit comme un phantôme ridicule , la vanité de

toutes les Conquêtes des Princes Alliez durant le cours de cette Guerre.

La Campagne se passa en Flandres purement en marches & contremarches. Le Roi d'Angleterre auroit souhaité d'en venir à une Bataille décisive ; mais le Maréchal de Boufflers , qui avoit la conduite de l'Armée Françoisse , avoit ordre de la Cour de ne rien risquer. Du côté de la Mer , Mylord Berkley , qui commandoit l'Armée Navale Angloise bombarda S. Martin de Ré & Olonne. On fit d'ailleurs descente dans l'Ile de Grouai près de Port-Louis ; & dans deux autres près de Belle-Ile ; où l'on brûla plusieurs Villages : Mais toutes ces entreprises contribuerent plus à augmenter la desolation , & la misere des Peuples qu'à l'acheminement de la Paix.

La Cour de France , après la Paix du Duc de Savoie , voyant , par ce qui venoit de se passer en Italie ,

que les Negociations seeretes lui étoient plus utiles , que les nombreuses Armées , prit la resolution d'envoyer *incognito* une personne de confiance en Hollande pour y faire des ouvertures de paix ; je me trouvois pour lors à Paris. La Marquise de Maintenon , me fit l'honneur de me proposer au Conseil , pour être chargé de cette Negociation , qui m'auroit procuré de grands avantages , par rapport à ma fortune ; & d'ailleurs, j'aurois eu le bonheur de me voir élevé à un poste de distinction qui auroit beaucoup contribué à me faire connoître ; M. de Pontchartrain , le Marquis de Torcy, & M. de Pomponne, y donnoient les mains, & le Roi même sembloit approuver le choix de ces Ministres ; mais M. de Chamillard proposa M. de Caillieres , je n'en fus nullement surpris. Il prit son tems , pour me donner des marques de son chagrin sur le refus que j'avois fait d'accompagner le Duc de Bervick.

Les premiers Ministres sont des Ennemis dangereux , quand on a eu le malheur de leur déplaire : mais comme j'avois eu mes raisons en refusant le parti qu'il me proposoit, je me consolai facilement d'avoir encouru sa disgrâce pour un sujet assez léger.

M. de Caillieres m'étant donc préféré à la recommandation de M. de Chamillard, la Cour le munit de Plein-pouvoirs , & il se rendit en Hollande, où il fit aux Alliez des propositions de paix très-avantageuses. Il offrit , de la part de Sa Majesté , de reconnoître le Roi Guillaume pour legitime Roi d'Angleterre , d'Ecosse & d'Irlande ; de restituer un grand nombre de Fortresses & de Païs conquis par les armes du Roi , & de mettre les affaires dans une espece d'équilibre, que l'Europe n'auroit plus sujet de prendre ombrage de la grandeur de la Couronne de France. Plusieurs motifs porterent les Princes

Alliez à écouter ces offres de paix. On avoit fait la guerre pendant neuf ans contre la France avec beaucoup d'incertitude & peu de succès, & cette guerre avoit coûté des sommes immenses à l'Angleterre, & à la Hollande, qui avoient fourni par tout. Ces deux Puissances fatiguées du poids d'une guerre étrangère qui contribuoit plus à les épuiser qu'à leur agrandissement, étoient bien-aise de la terminer par une bonne paix. D'ailleurs le Duc de Savoie aiant fait son Traité séparé, les Alliez devoient s'attendre à se voir attaquez par des armées plus nombreuses en Allemagne & en Flandres. Le Roi étoit las de la guerre, aussi bien que ses Ennemis, & avoit les motifs particuliers qui le portoient à entrer en Negociation, comme nous le verrons bien-tôt.

Cette Campagne fut un mélange de negociations de paix & d'expéditions militaires. Les armes des

deux Partis commencerent à se ralentir , & à perdre peu à peu cette activité qui avoit déjà tant fait périr de monde : on faisoit la paix , & la guerre en même tems : mais je puis dire que les ordres de la Cour portoient que l'on pousât la guerre avec plus de chaleur que jamais afin qu'il en revint de plus grands avantages à la France. J'ai avancé qu'après la paix d'Italie les Alliez devoient s'attendre à voir en Flandres de plus nombreuses armées. En effet, le Roi y envoya trois Maréchaux de France , dont chacun avoit un corps d'armée séparé sous sa conduite. Ces trois Maréchaux étoient Mrs de Catinat , de Villeroi & de Boufflers. J'étois resté à Paris la Campagne précédente, parce que je ne trouvois point les mêmes agrémens dans le service depuis la mort du Maréchal de Luxembourg. Il m'auroit falu servir sous le Maréchal de Boufflers dans

le même emploi que j'avois eu sous les Ducs de Luxembourg & de Villeroi ; mais Boufflers étoit d'une humeur si particulière que je n'aurois pû m'en accommoder. C'étoit un charme pour moi , en faisant la guerre sous le défunt General , au lieu que depuis ce tems - là tout me faisoit de la peine. La réputation du Maréchal de Catinat à qui on donnoit de grands éloges à la Cour & qui s'étoit aquis beaucoup de gloire en Italie , me fit naître l'envie de faire sous lui cette dernière Campagne ; L'ayant remoiné à la Marquise de Maintenon , elle le fit agréer à ce General , & je me rendis en Flandre pour y servir en qualité de son premier Aide de Camp. Catinat fit l'ouverture de la Campagne par le Siege d'Ath , avec une armée de quarante mille hommes ; Villeroi & Boufflers avec deux autres Corps separez couvroient le siege. Le Roi d'Angleterre & l'Electeur

teur de Baviere , aiant formé leur armée, vouloient secourir la Place ; mais considerant qu'il auroit falu hazarder une bataille contre une armée formidable, ils jugerent plus à propos de faire choix d'un Camp qui mît à couvert le Païs le reste de la Campagne. Ces deux Princes se rendirent donc à Anderleck avec toute la diligence imaginable pour prevenir les trois Maréchaux de France qui avoient le même dessein. Ce poste étoit d'une si grande importance , que si les Generaux François s'en étoient rendus maîtres, ils se seroient emparez de Bruxelles , & auroient coupé aux Allies la communication de la Hollande. Les Maréchaux de Villeroi & de Boufflers aiant parû sur les hauteurs d'Anderleck furent extrêmement surpris de voir l'armée ennemie retranchée dans ce poste , ce qui leur fit prendre le parti de se retirer , fort chagrins d'avoir manqué un coup qui auroit déconcerté le

Roi d'Angleterre & l'Electeur de Baviere.

Comme tous les mouvemens que faisoient les Armées du Roi en Flandre , ne tendoient qu'à faciliter la paix , & à porter les Princes Alliez à l'accepter promptement, il arriva sur ces entrefaites deux événemens qui furent d'un secours merveilleux aux desseins de Sa Majesté. Ce fut d'une part la prise & le pillage de Cartagène dans les Indes par le Baron de Pointis, dont il tira des richesses immenses. Cette expedition contribua beaucoup à redresser les Finances épuisées de la France , & à mettre le Roi en état de continuer la guerre aux dépens de ses Ennemis. D'autre part , le Duc de Vendôme aiant battu l'Armée Espagnolle , se rendit maître de Barcelonne après deux mois de Siege , malgré les prodiges de valeur que le Prince de Darmstat fit pour la defendre ; & par la conquête de cette importante Place, ce

General se vit en état de porter la guerre jusques dans le cœur de l'Espagne, & jeter la terreur dans un Roiaume, qui n'avoit que tres-peu de troupes à lui opposer.

Si la prise de Barcelonne donnoit un nouveau lustre aux armes du Roi dans un tems auquel la paix se négocioit, d'autre côté, elle caufoit de grandes allarmes à la Cour de Madrid. La Cour de France l'avoit tres-bien prévu, & cette conquête produisit tout l'effet qu'elle en avoit espéré; car pour lors les Plenipotentiaires d'Espagne reçurent ordre de signer la paix le plus promptement qu'il leur seroit possible. Sur ces entrefaites, le Prince Eugene remporta une Victoire signalée sur les Turcs. Car ce Prince les aiant attaquez à Zeutha au delà de la Theisse, il en fit un si grand carnage qu'il y eut plus de vingt mille hommes tuez sur la place; le reste de leur armée fut fait prisonnier ou noyé. Le Grand Visir, l'Aga

des Janissaires, & trente Bachas y perdirent la vie. On trouva sur le champ de bataille des richesses immenses, & les Imperiaux y firent un butin incroyable. Rien ne fut sauvé de la part des Turcs, & les grandes pertes qu'ils firent dans ce Combat, donnerent une juste apprehension au Roi qu'ils ne s'accommodassent enfin avec l'Empereur.

Comme tout se disposoit à la paix, nous ne songions plus à l'armée, qu'à nous divertir agreablement. Pour cet effet, nous profitions d'une espece de suspension d'armes, qui regnoit à la faveur des Conferences que le Maréchal de Boufflers avoit avec le Comte de Portland à la tête des deux Armées. Ces Conferences avoient été agréées par les deux Rois, pour regler quelques Preliminaires qui ne se pouvoient décider dans les Conferences generales, qu'avec des contestations insurmontables. Cette Trêve nous procuroit l'ocasion de nous voir,

les uns les autres dans nos tentes ; où les plaisirs regnoient comme dans les grandes Villes. Nous y tenions le Bal & nous y faisions des débauches agreables, tout comme à Paris. Nous avions toutes les commoditez de la vie, en abondance, & rien ne nous manquoit. La galanterie inseparable du métier de la guerre, ocupoit agreablement les Generaux en Chef, & les Officiers Subalternes qui en contoient à leurs Maîtresses tour à tour. Pour moi , je n'ai jamais fait de Campagne avec moins de peril & plus d'agrémens ; non seulement on avoit dans le Camp tous les divertissemens qu'on auroit pû trouver dans les Villes, mais il s'y faisoit même des mariages. Celui d'un Capitaine de Dragons, nommé la Lombardiere, qui étoit, un de mes intimes amis se fit dans ma Tente. L'avanture est assez singuliere, & je me persuade que le recit n'en déplaira pas.

Pendant les quartiers d'hiver, la Lombardiere allant à Valenciennes pour visiter quelques amis, il devint amoureux d'une servante dans l'Auberge où il logeoit : elle se nommoit Marion ; c'étoit une jeune fille bien faite, gaie & d'une naïveté à charmer. Quoi que ces sortes de filles pour la plûpart sortent d'une famille obscure, cela n'empêche pas qu'elles n'aient leur mérite. Chaque marchandise a son prix. L'amour aime l'innocence, & trouve bien souvent plus d'agrément à faire la conquête d'un cœur qui, si j'ose me servir de cette expression, n'a jamais vû le monde. On aime à instruire une fille. Tout ce qu'on lui apprend, & qu'elle ignore est une nouveauté qui plaît aux Amans, & qui a ses charmes. Si elle a de l'obeissance pour nos leçons, cette ingenuë naïveté porte l'amour dans le cœur. Une Coquette, qui fait trop, & qui fait plus que nous ne voudrions, a bien

moins de prise sur nôtre cœur , & d'ascendant sur nôtre esprit. On se défie d'elle, l'amour est pour lors obligé à se tenir sur ses gardes. La crainte de se voir la dupe d'une femme trop raffinée, & qui fait tous les tours de l'amourette rend un Amant si circonspect , qu'il faut bien souvent des années de conversation, avant qu'elle soit capable de nous inspirer une passion tant soit peu delicate. Marion avoit de la vertu, qualité assez rare dans une fille de sa façon. La Lombardiere, qui étoit dans la fleur de sa jeunesse, avoit mis tout en usage pour en obtenir quelques faveurs, mais tous ses soins avoient été inutiles. La vertu de Marion avoit toujours triomphé contre toutes les atakes d'un amour illegitime. Le Capitaine de Dragons toujours amoureux à la folie de Marion , la trouve un soir à onze heures sur un lit de repos. Cette pauvre fille fatiguée de son travail journalier , s'é-

toit abandonnée au sommeil , en attendant que tout le monde se fut retiré , pour s'aller coucher à son tour. La Lombardiere la voiant dans un état qui favorisoit sa passion , ne balança point à profiter de l'heure du berger , sans que Marion en eut la moindre connoissance ; car elle dormoit d'un sommeil si profond qu'on auroit renversé la maison de fond en comble, qu'elle n'en auroit rien entendu. Peut-être aussi que son imagination étoit pour lors remplie de rêves amoureux qui passent par l'esprit des jeunes filles pendant le sommeil ; ce qui lui donnoit le change , & lui déroboit la connoissance de ce qui se passoit au desavantage de sa vertu. La Lombardiere ayant triomphé de la constance de Marion, sans qu'elle le sçût , il se retira & garda le secret.

Quelques mois après Marion sentit de grandes revolutions dans son état de fille , sans en savoir le

sujet. Les signes de grossesse parurent ; mille nouveautez pour une fille se manifestèrent en elle ; qui la jettant dans une profonde rêverie, la rendent chagrine & melancolique ; rien ne lui fait de plaisir ; tout la dégoûte , elle a des maux de cœur , sans en savoir la cause. Elle donne la gêne à son esprit ; repasse toutes les actions de sa vie, & examine avec attention sa conduite passée , dans l'incertitude si elle n'auroit pas eu quelque familiarité trop particuliere avec les hommes. Elle ne trouve rien qui démente la constance de sa vertu, il faut donc , dit-elle , que ce soit par enchantement. Elle ne dit rien à sa Maîtresse, va trouver des Boemiennes qui passoient pour devineresses , & les consulte sur son état , & en revient aussi savante, qu'elle l'étoit auparavant. Cependant , sa Maîtresse qui avoit beaucoup d'amitié pour elle, parce qu'elle en étoit bien servie , s'intéresse

pour sa santé. Elle offre genereusement de faire les fraix d'une consulte generale de tous les Medecins de Valencienne pour decouvrir quelle étoit la maladie de Marion. Cependant , les signes de grossesse se manifestent de plus en plus. Le sein de Marion s'enfle ; les Medecins appelez font leur examen & leur consulte, & le resultat est que Marion est enceinte. Pour lors, sa Maîtresse s'imaginant qu'elle avoit caché tout le mystere par un esprit de fourbe assez ordinaire aux filles, s'emporte contre Marion, la gronde , la querelle , la menace , si elle n'avouë ingenuement le fait, & celui qui en est l'Auteur. Marion est muette & ne fait que repondre à sa Maîtresse , pour desarmer sa colère. Le silence de cette pauvre fille qui devoit faire l'apologie de son innocence, porte l'hôtesse à la congédier. Marion se fond en larmes, se jette aux pieds de sa Maîtresse , & lui demande sa protection. L'Hô-

tesse touchée du desespoir d'une fille qui l'avoit toujours fidelement servie, consent enfin qu'elle auroit une chambre chez elle , où elle seroit entretenue en attendant la fin de ses couches. Le terme étant venu , Marion acouche d'un fils le plus beau du monde , sans savoir qui en étoit le pere. Nous pourrions dire ici en passant , qu'il y a bien d'autres meres , qui n'ont pas l'innocence de Marion & qui ne savent pas qui sont les peres de leurs enfans. L'enfant venu au monde sans pere, est enfin élevé chez l'Hôtesse. Au bout de trois ans le Capitaine de Dragons revient à Valenciennes pour y visiter encore ses Amis & loge dans la même Auberge. En entrant il demande des nouvelles de Marion, on lui repond, qu'elle étoit acouchée depuis son absence d'un beau garçon , sans savoir qui en étoit le pere quelques recherches qu'on en eut fait. La Lombardiere qui avoit écouté tout

cela d'un sang froid , comme un
 Aventurier , sans qu'on se doutât
 en aucune façon qu'il y eut part ,
 demanda à voir Marion , & son
 enfant par un esprit de curiosité.
 La vûe de cette pauvre fille , & d'un
 enfant qui lui ressembloit , atten-
 drit son cœur , & fit des impres-
 sions si vives sur son esprit , qu'il
 avoua ingenuëment , qu'il en étoit
 le pere , & prit la résolution au
 moment même d'épouser Marion ,
 pour qui disoit-il , il avoit toujours
 conservé un amour inviolable , à
 cause de sa vertu. Ce mariage mal
 assorti interessa si fort tous les amis
 de la Lombardiere , qu'ils mirent
 tout en usage pour l'en dissuader.
 Il étoit homme de qualité , & un
 des braves Officiers de l'Armée. Le
 Maréchal de Boufflers qui l'aimoit ,
 lui representa le tort qu'il alloit
 faire à sa fortune , en épousant une
 fille de si basse naissance ; mais tout
 cela ne servit de rien ; la Lombar-
 diere dit qu'il étoit honnête hom-
 me ;

me, qu'il avoit abusé de cette fille; qu'il l'avoit toujours aimée, & qu'il n'auroit jamais d'autre femme. Aiant obtenu un congé de quelques jours du Maréchal, il alla à Valenciennes pour la chercher, & l'amena à l'Armée, où il l'épousa comme je l'ai dit, dans ma Tente.

Le Maréchal de Boufflers qui ne passoit pas pour un grand genie à la Cour en fait de Negociations, & qui auroit été plus propre pour paroître à la tête d'un Camp volant, se tira enfin d'affaire avec le Comte de Portland. Ils convinrent ensemble que le Roi de France reconnoîtroit à l'avenir, le Prince d'Orange pour Roi d'Angleterre, &c. Boufflers fit sonner bien haut de la part de la Cour cette reconnoissance, qui dans le fonds n'étoit rien; elle fut suivie du titre de Mylord, qu'il donna en même tems au Comte de Portland, pour lui marquer que cette affaire étoit finie. Le Roi Jaques en fit ses plaintes au

Roi Très-Chrétien son Allié. Ce Monarque donna sa parole roiale à ce Prince, qu'il auroit toute sa vie ses intérêts à cœur. Effectivement, il en donna des marques réelles peu d'années après. Car le Roi Jaques étant venu à mourir, il reconnut tout aussi-tôt le jeune Prince de Galles pour Roi d'Angleterre, & desavoua par là tout ce qu'avoit fait le Maréchal de Boufflers avec le Comte de Portland dans cette célèbre entrevûe qu'ils eurent à Tubise.

Comme la Cour de France avoit très-bien prévu ce qui venoit d'arriver, elle eut soin en reconnoissant le Prince d'Orange pour Roi, de faire publier au Roi Jaques une protestation contre tout ce qui se feroit à la Paix de Rysvik au préjudice de ses intérêts. Suivant ce plan, le Prince d'Orange ne fut proprement reconnu pour Roi que pour faire la Paix, laquelle étant faite, la Scene changea; on reconnut pour lors le Prince de Galles

pour Roi à son tour, pour rentrer de nouveau en guerre au sujet de la Monarchie d'Espagne, qui faisoit alors toute l'attention du Roi & de ses Ministres. La reconnaissance du Roi Guillaume qui devoit servir de Preliminaire à la Paix de Ryssvik étant réglée, tous les Plenipotentiaires se rendirent à la Haie. Je ne préiens point de rapporter ici tout ce qui se passa à cette celebre Negociation, non plus que les Traitez qui furent conclus & signez, parce qu'ils ont été rendus publics, & que d'ailleurs ce seroit hors de mon sujet. Je dirai seulement que les Plenipotentiaires de France aiant donné avis au Roi, qu'il y avoit de grandes difficultez à surmonter dans cette Negociation, à cause des divers interêts de tant de Princes, ils jugeoient à propos que la Cour apuiât les raisons, dont ils s'étoient déjà servis, pour porter plus promptement les Alliez à la Paix. M. du Harlay,

premier Plenipotentiaire, écrivit
sur ce sujet la lettre suivante à Sa
Majesté.

Lettre de M. du Harlai , pre-
mier Plenipotentiaire de
France à la Paix de Ryf-
vvik , au Roi.

SIRE ,

„ Nous avons enfin fait l'ou-
„ verture des Conférences , &
„ nous avons commencé par re-
„ gler plusieurs choses qui regar-
„ dent le Ceremoniel , & qui ten-
„ dent à prevenir les démêlez qui
„ pourroient survenir entre les
„ Ambassadeurs au sujet des Visi-
„ tes. Le dixième de Juillet nous
„ avons mis entre les mains du
„ Mediateur le Projet de Paix qui
„ nous a été envoyé par M. de
„ Chamillard , & en le donnant
„ nous avons protesté que c'étoit-

„ là la dernière resolution de Vô-
 „ tre Majesté sur laquelle on pou-
 „ voit traiter. On nous a répondu
 „ que ledit Projet étoit conçu en
 „ des termes un peu ambigus , &
 „ qu'on nous prioit de nous expli-
 „ quer plus clairement. Nous a-
 „ vons répliqué qu'il n'y avoit rien
 „ à changer audit Projet , & que si
 „ on n'en étoit pas content , les
 „ Plenipotentiaires des Alliez en
 „ pouvoient présenter un autre eux-
 „ mêmes & sans délai , qu'autre-
 „ ment nous regarderions comme
 „ nul tout ce qui avoit été réglé
 „ dans les Preliminaires. Voiant
 „ la lenteur que l'on apportoit à
 „ nous faire réponse , nous avons
 „ suivant les instructions de la
 „ Cour , représenté que les armes
 „ de Votre Majesté étant par tout
 „ victorieuses & triomphantes ,
 „ nous voulions bien attendre re-
 „ ponse jusques au dixième de
 „ Septembre , après quoi nous
 „ romprions les Conférences, très-

„ persuadez que V^{otre} Majesté
 „ nous rapelleroit. Nous avons
 „ remarqué que la conquête de
 „ Barcelone par les armes de V^{otre}
 „ Majesté, a fait de grandes impres-
 „ sions sur les esprits. Cependant
 „ nous attendrons les ordres de V^{ô-}
 „ tre Majesté, & nous la prions
 „ très-humblement d'être persua-
 „ dée que nous n'oublierons rien
 „ pour lui donner des marques de
 „ nôtre zele & de nôtre attache-
 „ ment à son service, &c.

La Cour, aiant fait attention à la lettre de M. du Harlai, jugea à propos de se servir de mon ministère. J'ai dit que M. de Caillieres m'avoit été preferé par M. de Chamillard. La Marquise de Maintenon ma Protectrice me remit sur les rangs. J'étois pour lors oisif à l'Armée; elle voulut bien en mon absence prendre soin de ma fortune, & s'intéresser pour moi à la Cour. Peut-être qu'à son tour se

voiant piquée au jeu par le peu d'égard qu'avoit eu M. de Chamillard à sa recommandation, elle me proposa pour traverser ce Ministre. Pour moi je ne songeois à rien moins qu'à voir la Hollande, & je me divertissois agreablement à l'Armée en attendant la fin de la Campagne, lors que je reçûs une lettre que la Marquise m'avoit fait écrire. J'avois ordre de me rendre incessamment à la Cour. Je pris donc sans delai la poste pour Versailles; à mon arrivée je fus tout aussi tôt chez Madame de Maintenon, qui me dit en riant, que quoi que je n'eusse pas été revêtu du caractère de Plenipotentiaire à la Paix de Rysvick à la place de M. de Caillieres, comme elle l'auroit bien souhaité, elle avoit cependant fait en sorte que j'y aurois quelque part. Elle ajoûta que M. de Pontchartrain avoit ordre de m'informer de ce que j'aurois à faire pour le service de Sa Majesté, & que

j'irois le trouver le lendemain matin. Je fus donc chez ce Ministre, qui me dit que le Roi aiant jetté les yeux sur moi, je serois employé dans une affaire qui demandoit le secret, qu'il me remettroit en main quelque chose d'un prix considerable, & que j'irois en Hollande pour la presenter en main propre de la part de Sa Majesté à une personne qui me seroit indiquée par M. du Harlay. Après ce discours M. de Pontchartrain me dit que je devois me tenir prêt pour partir sur les cinq heures après midi, & que je reviendrois chez lui après le dîner, ce que je fis. Il me remit entre les mains une boîte cachetée, & m'ordonna de ne l'ouvrir que lors que je la presenterois à la personne en question, en lui faisant en même tems le compliment dont M. du Harlay m'instrueroit à mon arrivée à la Haie. Le discours que m'avoit tenu ce Ministre, la boîte cachetée, la personne inconnue à

qui je la devois presenter , la circonstance de ne l'ouvrir que quand je la presenterois, & le compliment que je lui devois faire, tout cela me parut fort misterieux , & rapella dans mon esprit l'entretien que j'avois eu avec le defunt Marquis de Louvois avant mon départ pour les Cours d'Italie , auquel je n'avois aussi rien compris que lors que je fus sur les lieux. Je partis donc de la Cour avec ce précieux depot , & j'arrivai heureusement à Delft où les Ambassadeurs de France faisoient leur residence. Je mis pied à terre chez M. du Harlai qui me fit mille honnêtetez , & me donna les dernieres instructions qu'il me faisoit pour me debarasser de la boëte dont j'étois chargé ; car franchement j'aprehendois toujours que quelque adroit filou ne m'épargnât cette peine. Il n'en auroit pas fallu davantage pour lui faire faire une grosse fortune , & à moi pour me rendre le plus malheureux des

hommes, & me disgracier pour toujours à la Cour. M. du Harlai m'ayant donné son homme de chambre pour guide, celui ci me mena à la Haie chez Madame de... Ambassadrice, c'étoit environ onze heures du matin, & cette Dame étoit pour lors en deshabillé à sa toilette. Je lui fis demander si je ne l'incommoderois point par une visite que j'avois à lui rendre en particulier. Un Page monta aussi-tôt à la chambre de l'Ambassadrice, & lui fit rapport de mon compliment. A ces mots de visite particuliere, elle conçût de grandes idées du sujet qui m'amenoit, & fut dans l'impatience de me voir, ou plutot elle eut une extrême curiosité de voir le present que je lui apportoï ; car je me persuade que M. de Harlai l'avoit déjà prevenüe là dessus. Le Page qui avoit porté la parole étant revenu, me dit que je serois le bien venu, & que je pouvois prendre la peine de monter à sa

chambre ; je montai donc ; elle se retira tout le monde , & me reçut d'un air riant & enjoué. Je fus d'abord frappé de sa beauté, & ses manières tendres & honnêtes jointes à son deshabillé qui en relevoit infiniment les charmes : tout cela fallit à me faire oublier le compliment que j'avois à lui faire. J'ouvris enfin ma boîte & je lui présentai les bijoux qui y étoient enfermés ; ils étoient estimez à un demi million. En les remettant entre les mains de l'Ambassadrice , je lui dis : „ Que le Roi avoit conçu une „ si haute estime pour sa personne „ par le seul rapport qu'on lui avoit „ fait de son mérite , & de ses belles „ qualitez , que ce Monarque „ avoit voulu lui en donner des „ marques en lui envoyant le présent que je lui apportoais de sa „ part. J'ajoutai , que c'étoit un „ singulier honneur pour moi que „ le Roi m'eut chargé d'une Commission qui me procuroit l'avan-

„ sage de la saluer & de lui rendre
 „ mes respects. L'Ambassadrice me
 „ repondit qu'elle avoit tant de ve-
 „ neration pour Sa Majesté, qu'elle
 „ n'oublieroit jamais les marques
 „ éclatantes qu'elle lui donnoit de
 „ sa generosité, & que pour moi
 „ elle me remercioit fort de toutes
 „ les peines que j'avois prises.

Ma Negociation étant finie, je
 me retirai, & je revins à Delft au-
 près de M. du Harlai, à qui je fis
 rapport de l'acueil que l'Ambassa-
 drice m'avoit fait. Tout cela alloit
 le mieux du monde; nos Plénipo-
 tentiaires cueillirent bien-tôt les
 fruits d'une complaisance que le
 Roi venoit d'avoir pour une fem-
 me d'esprit. On vit par là bien de
 difficultez, qui s'oposoient à la
 paix, aplanies. L'on s'est toujourns
 servi adroitement des femmes pour
 faire réussir les desseins, & il y
 a peu de Negociations importan-
 tes où l'on n'ait employé leurs in-
 trigues, témoin ce qui se passa en
 Angle

Angleterre sous le Regne du Roi Charles qui passoit pour un Prince voluptueux , auprès duquel la Duchesse de Portsmouht joua un rôle qui faillit à le perdre , & à ruiner de fonds en comble son Roiaume. L'Ambassadrice dont nous venons de parler passoit pour la premiere Beauté qui se trouvoit pour lors dans les sept Provinces. Il ne falloit que la voir pour ressentir les effets de mille charmes qui brilloient en elle avec beaucoup d'éclat. Si elle se faisoit distinguer par un endroit si favorable au sexe , qui est celui de la beauté , elle ne se distinguoit pas moins par la delicateffe de son esprit. Ce caractere convenoit merveilleusement bien aux desseins de la France , & Monsieur du Harlay qui connoissoit à fonds toute la force d'une intrigue secrette de cette nature avoit fort bien conseillé le Roi. Peut-être que si Madame l'Ambassadrice de...avoit été moins belle , ce Monarque qui a toujours

aimé les belles femmes , auroit eu plus de peine à se refoudre qu'on lui fit un si riche present, ou du moins s'il le faloit absolument pour le bien des affaires de la France , il se seroit contenté de sacrifier une somme moins considerable ; mais que ne fait-on pas pour acheter promptement une paix qui devoit procurer de si grands avantages à sa Majesté , par rapport à la succession de tant de beaux Roiaumes qui composent la Monarchie d'Espagne. Après l'exécution des ordres de la Cour n'ayant plus rien à faire en Hollande , je fis mes adieux à M. du Harlai pour retourner à Versailles. Ce Plenipotentiaire me remit pour lors entre les mains le Manuscrit dont j'ai déjà parlé qui avoit pour titre *Histoire de Madame de Maintenon & de M. d'Aubigné son grand pere* , & me recommanda fort de le presenter à mon arrivée à Madame de Maintenon, & de l'assurer de sa part du zele ar-

dent qu'il avoit toujours eu de l'obliger & de lui faire plaisir qu'il étoit ravi d'en avoir trouvé l'occasion, en suprimant un ouvrage qui bleffoit le respect que toute la France devoit avoir pour sa personne, & pour son illustre Maison. Si M. du Harlay étoit bien aise de gagner par là les bonnes graces de la Marquise de Maintenon qui étoit le premier mobile de la Cour, & la dispensatrice de toutes les faveurs ; je ne fus pas fâché de mon côté de me charger d'une commission qui me devoit rendre agreable auprès de ma Protectrice. Etant de retour à Versailles je m'aquitai avec plaisir de ce que j'avois promis à M. de Harlay, & je fis en même tems à la Marquise & aux Ministres de la Cour rapport de ma Negociation. Les Ambassadeurs de France résolus de pousser avec chaleur l'ouvrage de la paix, donnerent un terme limité aux Plenipotentiaires des Princes Alliez, Ce terme étoit le

20. de Septembre. Il leur étoit permis jusques à ce jour d'accepter ou de refuser les offres que ceux là leur avoient fait. Ce jour étant venu on mit la dernière main à ce grand Chef-d'œuvre. Le Traité de la France avec les Provinces-Unies fut signé à minuit ; celui d'Espagne à une heure ; & celui d'Angleterre à trois heures du matin. Je n'entre point ici dans les plaintes que firent les Ministres de l'Empereur & des autres Princes Alliez , aux Ambassadeurs des trois Puissances qui venoient de faire leur paix séparée. Ils leur reprocherent qu'on les traitoit à la Paix de Ryswik , comme on avoit fait à la Paix de Nimegue. Mais tous ces reproches n'aboutirent à rien , & on leur fit une réplique qui devoient les contenter, s'ils étoient véritablement entrez dans un esprit de pacification. Enfin , ils résolurent de faire aussi leur paix , & pour leur en donner le tems , on projetta une suspension

d'armes pour un mois. On en dressa même un acte qui fut signé par le Mediateur , & les Ambassadeurs d'Angleterre & des Provinces-Unies. Les Plenipotentiaires de l'Empereur & des autres Princes Alliez , aiant profité de ce temperament , firent aussi leurs Traitez avec la France , & les signerent ; & par là on mit fin à une guerre qui avoit duré neuf ans , coûté des sommes immenses , épuisé les Peuples , & fait perir un nombre infini de monde.

J'ai dit que la principale raison qui avoit porté le Roi à conclure promptement la Paix , étoit la mort prochaine du Roi d'Espagne. Il étoit de l'interêt de Sa Majesté de desunir tant de Puissances Alliées, dont la concurrence , par l'union de leurs armes, auroit été fatale à ses desseins , si Sa Majesté Catholique eut decédé dans le tems de la Negociation de cette Paix. Car au lieu de la terminer , on auroit ouvert de

nouveau le Theatre d'une guerre plus sanglante ; & les Princes Alliez auroient sans doute redoublé leurs efforts , & contesté les armes à la main la Succession de la Monarchie d'Espagne à la Couronne de France. Le Roi tira donc de très-grands avantages des intrigues dont nos Plenipotentiaires se servirent pour abréger cette Negociation ; car la Paix étant faite tous les Princes Alliez desarmerent, & il n'y eut que Sa Majesté qui conserva seule ses Armées sur pié , dans la résolution de les faire agir au premier avis qu'elle auroit de la mort du Roi d'Espagne. Mais comme il falloit donner le change à tant de Princes , & leur faire accroire que le Roi dans l'âge avancé où il se trouvoit, ne songeoit plus qu'à conserver la paix , on inventa à la Cour une nouvelle Negociation , qui produisit tout l'effet qu'on en espektoit. Je veux dire le Traité de Partage. Je me trouvois pour lors à

Verfailles , affidu à faire ma cour à la Marquife de Maintenon , & aux premiers Miniftres ; ceux-ci jugerent à propos de m'employer dans la Negociation de ce Traité , qui a ouvert le Theatre de la Guerre d'Efpagne dont nous allons parler : Mais auparavant je ferai le recit de quelques particularitez remarquables qui fe font paffées dans l'exécution de ce Traité que l'on a ignorées , & auxquelles j'ai eu beaucoup de part.

Le Roi fut fi chagrin de ce qui venoit d'arriver à la Cour de Madrid , peu de tems après la conclufion de la paix de Rîsvik contre fes interêts , qu'il refolut de s'en venger. Voici le fait ; le Roi d'Angleterre aiant fait une ferieufe attention fur l'état prefent des affaires de l'Europe , crut qu'on ne jouïroit jamais d'une paix folide , fi le Roi d'Efpagne Charles II. ne nommoit un Heritier pendant fa vie , à l'exclufion d'un des Enfans de Fran-

ce. Pour cet effet Sa Majesté Britannique mit tout en usage à la Cour de Madrid pour porter le Roi d'Espagne à nommer pour Heritier, & pour son Successeur le Prince Electoral de Baviere, qui étoit petit-fils de sa sœur, laquelle avoit été mariée à l'Empereur. Le Roi d'Espagne fit donc son Testament & designa ce jeune Prince pour son Heritier. Quoi que la Negociation de ce Testament se fut passée avec beaucoup de secret, le Roi de France, ou ses Ministres trouverent neanmoins le moien d'en avoir une Copie, le jour même que le Roi d'Espagne le signa. Pour lors le Roi Très - Chrétien fit éclater son ressentiment, & en donna des marques authentiques ; il ordonna au Marquis d'Harcourt son Ambassadeur à la Cour de Madrid de presenter un Memoire à Sa Majesté Catholique où il fit des plaintes, & promit de se venger d'un attentat qui tendoit à l'exclure pour

toûjours des legitimes droits que
 ses Enfans avoient à la Succession
 d'Espagne. Voici la Copie de ce
 Memoire.

Memoire que M. le Marquis
 d'Harcourt Ambassadeur
 du Roi à Madrid , donna
 au Roi d'Espagne , sur le
 Testament que Sa Majesté
 Catholique avoit fait en
 faveur du Prince Electoral
 de Baviere.

SIRE,

„ Le Roi , mon Maître , m'a
 „ ordonné de remonter à V. M.
 „ qu'après les assurances positives
 „ que je lui ai données de la part
 „ de V. M. qu'Elle ne feroit jamais
 „ aucune nouveauté contraire à la
 „ paix , ni à son exacte observation,
 „ il seroit fort mal aisé que S. M.

„ pût ajoûter foi à la nouvelle qui
 „ court d'un Testament fait par V.
 „ M. en faveur du Prince Electoral
 „ de Bavière , si elle n'étoit confir-
 „ mée d'une maniere à n'en pas
 „ douter. Dans ce cas, Sire, auquel
 „ le Roi , mon Maître , ne pouvoit
 „ pas s'attendre , par l'entiere con-
 „ fiance qu'il prenoit à la parole
 „ roiale de V. M. il croiroit man-
 „ quer à cette amitié de laquelle
 „ V.M. a reçu tant de marques de
 „ sa part dans la conclusion de la
 „ Paix ; à ce qu'il doit à la conser-
 „ vation du repos de l'Europe , &
 „ enfin au maintien du droit que les
 „ Loix & Coûtumes inviolables de
 „ la Monarchie établissent en fa-
 „ veur de Monseigneur le Dauphin
 „ son Fils unique , si Sa Majesté ne
 „ declaroit à present . comme elle
 „ m'ordonne de le faire à Vôtres
 „ Majesté, qu'Elle prendra des me-
 „ sures nécessaires pour empêcher
 „ en même tems le renouvellement
 „ de la Guerre, & l'injustice qu'on

„ prétend lui faire. Je dois ajouter
 „ à cela , Sire , que la plus forte
 „ passion du Roi , mon Maître ,
 „ est de voir V. M. jouir longues
 „ années des Etats qu'Elle a reçûs
 „ de Dieu par sa naissance. V. M.
 „ fait que je n'ai fait aucunes ins-
 „ tances de sa part touchant la Suc-
 „ cession , & enfin V. M. peut con-
 „ siderer si les égards desintéressez
 „ du Roi mon Maître , & le desir
 „ qu'il a temoigné d'entretenir une
 „ parfaite intelligence avec V. M.
 „ meritoit qu'on prit une semblable
 „ resolution , & ce que l'Europe
 „ entiere pourra reprocher à Vôtre
 „ Majesté , si malheureusement les
 „ soins du Roi , mon Maître , ne
 „ peuvent empêcher que la tran-
 „ quilité generale ne soit troublée
 „ par cet accident imprévu.

„ Sa Majesté Catholique apprehen-
 „ dant que le ressentiment du Roi
 „ Très - Chrétien ne le portât à re-
 „ nouveller la guerre , fit faire une

Reponse au Memoire du Marquis d'Harcourt, qui lui fut présentée par D. Leonard d'Elzenis ; elle étoit conçûë en ces termes traduits de l'Original Espagnol.

Reponse au Memoire présentée par le Marquis d'Harcourt, Ambassadeur du Roi à Madrid.

MONSIEUR,

„ Sa Majesté aiant vû & confi-
 „ déré le Memoire remis entre ses
 „ mains par V.E. le 19. Janvier der-
 „ nier mois, m'a ordonné de dire à
 „ Votre Excellence qu'étant persua-
 „ dée d'une maniere très-certaine,
 „ qu'elle n'a jusques ici manqué en
 „ rien à l'entiere & ponctuelle ob-
 „ servation de la paix, ainsi qu'on
 „ l'a insinué à V. E. en d'autres
 „ occasions, elle perseverera tou-
 „ jours dans les mêmes sentimens,
 &

„ & se proposera pour but en toutes
 „ choses la tranquillité de l'Europe
 „ avec un zele égal à celui du Roi
 „ Très-Chrétien. Que cependant
 „ les offices de V. E. ont dû lui
 „ causer quelque surprise, sur tout,
 „ s'étant passez dans un tems au-
 „ quel par la bonté Divine (qui lui
 „ a rendu la santé) elle se trouve
 „ en état de n'être obligée par au-
 „ cun des motifs qu'on pense de
 „ prendre des resolutions prematu-
 „ rées, mais plutot d'esperer qu'el-
 „ le pourra correspondre à l'amitié,
 „ & à l'estime que Sa Majesté Très-
 „ Chrétienne lui temoigne, con-
 „ courir avec elle au maintien du
 „ repos public, & laisser enfin cette
 „ union, & cette correspondance
 „ pour maxime à la Posterité. C'est
 „ ce que S. M. se propose d'obtenir
 „ de Dieu par les vœux & les prie-
 „ res de ses fideles Sujets. Dieu
 „ garde V. E. & lui donne plusieurs
 „ longues & heureuses années. A
 „ Madrid le 3. Fevrier 1699. Mon-

„ fleur , je baise les mains à V^{otre}
 „ Excellence, & suis son plus hum-
 „ ble Serviteur. D. A N T O I N E
 DE UBELLA Y MEDINAY.

Cette reponse ambiguë ne fut point du goût du Marquis d'Har- court : Cet Ambassadeur repondit, que le Roi son Maître n'en seroit nullement content, & expedia tout aussi-tôt un Courier pour la porter à S. M. Cependant, le decez du Prince Electoral de Baviere mit fin à ce démêlé. Comme la mort ne respecte point les Princes non plus que les autres hommes, elle enleva du monde ce jeune Successeur à la Monarchie d'Espagne dans sa plus tendre jeunesse. Il mourut dans le mois de Fevrier de l'année 1699. Si cette mort prématurée, fut naturelle, ou violente, j'en laisse la decision aux faiseurs d'horoscope, & je me contente d'avancer que la Cour de France, prit pour lors des mesures si justes pour se venger,

qu'elle imagina le Traité de Partage , pour éblouir les Puissances de l'Europe intéressées à cette Succession d'une part , & de l'autre pour empêcher que de pareils cas n'arrivassent plus dans la suite ; mais dont le principal but étoit de se rendre maîtresse elle seule d'une Succession qui faisoit tant de Jalous. Le Comte de Tallard fit le premier Projet de ce fameux Traité. Il le communiqua au Marquis de Torcy , & à M. de Pomponne , & ces Ministres le proposerent au Roi. On tint à Versailles diverses Conférences secretes là dessus , où les principaux Ministres de S. M. se trouverent ; & la Cour ne s'est jamais donnée tant de mouvement, qu'elle le fit pour lors. Effectivement , le Roi , & ses Ministres, ne perdoient point leur tems ; l'affaire étoit serieuse & importante , puisqu'elle devoit mettre Sa Majesté en possession de toute la Monarchie d'Espagne. On avoit tant fait la

Guerre pour soutenir les droits que la Couronne de France avoit sur cette Succession qu'on crut à la Cour que le Comte de Tallard avoit été inspiré divinement en imaginant un Traité qui alloit faire donner dans le panneau tous les Princes de l'Europe , sans effusion de sang. Depuis ce tems - là , le Comte de Tallard entra dans la faveur , & on le regardoit à la Cour comme un homme d'un genie extraordinaire. Il fut envoyé dans les Ambassades de distinction , & fut élevé aux premieres Charges de la Guerre.

Le Traité de Partage aiant donc été aprouvé par le Roi & ses Ministres , on résolut d'en faire l'ouverture au Comte de Jersey qui avoit succédé au Comte de Portland à l'Ambassade de France. Sa Majesté donna une Audience secreete au Comte , & lui dit que comme la Paix de Rysvvik venoit de la reconcilier avec le Roi d'An-

gleterre son Maître, elle n'avoit rien plus à cœur que la recherche des moïens qui pouvoient contribuer à rendre cette paix ferme & durable ; qu'elle ne doutoit nullement que Sa Majesté Britannique ne fut dans les mêmes sentimens : Que cependant, si le Roi d'Espagne venoit à mourir, les Droits incontestables que M. le Dauphin avoit sur la Succession de ce Prince, l'engageroient indispensablement à reprendre les armes, & à entrer de nouveau dans une Guerre qui seroit plus funeste au repos de l'Europe, que toutes celles qu'il avoit faites pour le même sujet durant le cours de son Regne ; Qu'elle lui declaroit en confiance que si le Roi d'Angleterre vouloit donner les mains à un nouveau Traité, dont on lui communiqueroit le Projet on assureroit pour toujours la Paix. Après cette ouverture, le Comte de Jersey eut plusieurs Conférences avec le Marquis de Torcy,

& M. de Pomponne , sur le Traité de Partage ; & en aiant informé le Roi d'Angleterre , ce Prince y donna les mains & l'agrea. On convint de part & d'autre , qu'on en commenceroit la Negociation. Comme cette affaire étoit de la dernière importance pour les intérêts du Roi , & qu'elle devoit être tenue secrète , la Cour jugea à propos d'en remettre toute la direction au Comte de Tallard , afin qu'il agit suivant le Plan qu'il en avoit formé lui-même. Mais comme ce Comte ne pouvoit agir qu'en Angleterre , & qu'il falloit encore une personne sous lui pour la pousser auprès de Mrs les Etats Generaux des Provinces Unies ; la Marquise de Maintenon me proposa au Roi. Je fus apellé à la Cour ; Sa Majesté me dit que comme je m'étois acquité avec beaucoup de zele & de fidelité de plusieurs affaires , dont le defunt Marquis de Louvois m'avoit chargé ; je me rendrois à la Cour d'An-

gleterre auprès du Comte de Tallard : Qu'après avoir pris toutes les instructions nécessaires dudit Comte, je passerois *incognito* en Hollande auprès de Mrs les Etats pour les mettre en execution, sans en rien communiquer à M. de Bonrepaux son Ambassadeur à la Haye ; ne voulant point, ajouta le Roi, que cette affaire passât par d'autres mains. J'obéis aux ordres de S. M. & je partis pour Londres.

Pendant tout le tems que dura la Negociation de ce Traité, je fis plusieurs voïages d'Angleterre en Hollande, & de Hollande en Angleterre. Quand j'étois à la Haye, je me rendois *incognito* chez M. le Grand Pensionnaire avec qui je conférois, & cet illustre Ministre me recevois avec beaucoup de douceur & d'honnêteté. A mon retour en Angleterre, j'informois le Comte de Tallard de tout ce que j'avois fait en Hollande, & sur les difficultés qui se presentoient, cet Am-

bassadeur me donnoit de nouvelles instructions sur lesquelles je devois me regler. Pour lors je repassois la mer, & je venois encore trouver M. le Pensionnaire.

Mes Conferences furent tenuës si secretes que M. de Bonrepaux, chez qui j'affectois d'aller manger souvent, n'en sût jamais rien, que lors que le Traité fut sur le point d'être signé. Il est vrai que pour lui donner le change, je lui faisois entendre que le Comte de Tallard m'envoioit en Hollande pour y faire quelques emplettes, & pour cet effet j'avois emprunté le nom de son Ecuier. Voilà la conduite que je tenois en Hollande. Le Comte de Tallard de son côté avoit ordre de la Cour de conferer avec le Comte de Portland en Angleterre. Ce Seigneur avoit eu beaucoup de part à la conclusion de la Paix de Rysvik, & les Conferences qu'il eut à Tubise avec le Maréchal de Boufflers, où plusieurs difficultez qui

regardoient les Preliminaires de cette Paix furent levées , avoient fait concevoir à nos Ministres une grande idée de son merite , & une haute estime pour sa personne ; & le Roi pour lui en donner des marques lui fit tous les honneurs imaginables pendant son Ambassade à la Cour de France ; ce fut donc avec le Comte de Portland , que le Comte de Tallard travailla le plus au Traité de Partage. Ce Traité étant sur le point d'être signé , il arriva un incident impreveu qui faillit à le faire rompre. Le Roi d'Angleterre reçût une lettre de son Envoié à la Cour de Madrid , qui lui donnoit avis , que le Marquis d'Harcourt mettoit tout en usage auprès des Ministres du Roi d'Espagne , pour les porter à conseiller à Sa Majesté Catholique qu'elle fit un Testament en faveur du Duc d'Anjou. Ce Prince communiqua cette lettre au Comte de Tallard , & lui dit que si l'on ne traitoit de bonne foi de

part & d'autre, il ne seroit plus parlé du Traité de Partage. Le Comte de Tallard voiant que cette affaire alloit prendre un mauvais tour, fit de son mieux pour effacer de l'esprit du Roi d'Angleterre les mauvaises impressions que cette lettre lui avoit fait concevoir de la conduite du Marquis d'Harcourt, & fit si bien auprès de Sa Majesté Britannique qu'elle ne balança plus à signer le Traité.

Cependant Monsieur de Bonrepeaux, aiant appris ce qui venoit de se passer dans une Negociation, dont la Cour lui avoit dérobé le secret, fut dans un chagrin qui ne se peut exprimer. Il avoit ci-devant résidé dans les Cours du Nord, où il s'étoit acquité de plusieurs Negociations avec l'aplaudissement de tous nos Ministres. D'ailleurs il étoit revêtu du caractère d'Ambassadeur de France auprès de Mrs les États Generaux, & dans cette qualité c'étoit à lui à qui la Cour de-

voit laisser le soin d'agir en Hollande , comme au Comte de Tallard celui d'agir en Angleterre. Le peu de confiance qu'on avoit en lui, & l'injustice qu'on lui faisoit le porterent à écrire au Marquis de Torcy pour prier le Roi de le rapeler , prenant pour pretexte qu'il avoit ressenti quelques indispositions , & que l'air de Hollande ne lui convenoit pas. Le Marquis de Torcy n'eut pas de peine à penetrer que M. de Bonrepaux étoit mécontent, & que même il avoit raison de l'être : cependant il demanda au Roi son rapel; Sa Majesté le lui acorda, & envoya en même tems ordre au Comte de Briord qui residoit à la Cour de Savoie , de se rendre à la Haie pour venir prendre la place de M. de Bonrepeaux. Le Comte de Briord aiant laissé son Secretaire M. Vray à Turin pour aquiter ses dettes, en partit, & arriva à la Haie le 18. de Mars 1700. Le 25. du même mois , il signa le Traité de

Partage comme Ambassadeur du
Roi Très-Chrétien auprès de Mrs
les Etats ; & voilà toute la part
qu'il eut à ce Traité dont voici la
copie.

Traité entre le Roi Très-
Chrétien , le Roi de la
Grande Bretagne, & les
Seigneurs Etats Generaux
des Provinces-Unies des
Païs Bas.

QU'il soit notoire à tous ceux
qui verront les presentes. Que
le Serenissime & tres-puissant Prin-
ce Louis XIV. par la grace de Dieu
Roi de France , &c. & le Serenissi-
me & tres-puissant Prince Guil-
laume I I I. aussi par la grace de
Dieu Roi de la Grande Bretagne,
& les Seigneurs Etats Generaux des
Provinces-Unies des Païs-Bas,
n'ayant rien plus à cœur que de for-
tifier par de nouvelles liaisons la
bonne

bonne intelligence rétablie entre
 Sa Majesté Tres-Chrétienne , Sa
 Majesté de la Grande Bretagne , &
 les Seigneurs Etats Generaux, par
 le dernier Traité conclu à Ryſsvick,
 & de prevenir, par des mesures pri-
 ses à tems, les événemens qui pour-
 roient exciter une nouvelle guerre
 dans l'Europe, ont donné pour cet
 effet leurs pouvoirs pour convenir
 d'un nouveau Traité ; savoir Sa
 Majesté Tres-Chrétienne au Sieur
 Camille d'Autem , Comte de Tal-
 lard , Lieutenant General des Ar-
 mées du Roi en sa Province de
 Dauphiné , Ambassadeur Extraor-
 dinaire de France en Angleterre, &
 au Sieur Gabriel Comte de Briord,
 Marquis de Senosan , Conseiller
 du Roi en tous ses Conseils , &
 son Ambassadeur Extraordinaire au-
 près des Seigneurs Etats Generaux
 des Provinces-Unies des Païs-Bas.
 Sa dite Majesté Britannique au Sieur
 Guillaume Comte de Portland ,
 Vicomte de Cirencester , Baron

de Woodstock, Chevalier de l'Ordre de la Jarretiere, & Conseiller du Roi en son Conseil Privé, & au Sieur Edouard Comte de Jersey, Vicomte de Villers, Baron de Hoo, Chevalier, Maréchal d'Angleterre, Premier Secrétaire d'Etat, & Conseiller du Roi en son Conseil Privé, & les Seigneurs Etats Généraux à Jean van Essen Bourgeois Maître & Sénateur de la Ville de Zutphen, Curateur de l'Université de Haerdervick, Frederick Baron de Rede S. Antoine &c. de l'Ordre de la Noblesse de Hollande & Westfrise, Antoine Heinsius, Conseiller Pensionnaire, Garde du Grand Seau, & Sur-Intendant des Fiefs des mêmes Provinces; Guillaume de Nassau, Seigneur d'Odyck, Courtienne &c. & Premier Noble, représentant la Noblesse dans l'Assemblée des Etats de Zelande. Everard de Weede, Seigneur de Dyckvelt, Rateles &c. Seigneur Fondateur d'Oudevater, Scholaître du Chapitre

Imperial de Sie Marie à Utrecht ;
Dyck graef de la Riviere du Rhin
 dans la Province d'Utrecht , &
 President des Etats de la même Pro-
 vince. **Guillaume van Haren** , Dé-
 puté de la Noblesse aux Etats de
 Frise , & Curateur de l'Université
 de Franeker. **Arnold Lemkes Bour-**
gemaitre de la Ville de Deven-
 ter , & **Jean de Heeke** , Sénateur
 de la Ville de Groningue, tous Dé-
 putez dans l'Assemblée des Etats
 Generaux , de la part des Etats de
 Gueldre , de Hollande & de West-
 Frise, de Zelande, Utrecht , Frise ;
 Over Yssel , Groningen , & Ome-
 lande , lesquels , en vertu de leurs
 pouvoirs sont convenus des Arti-
 cles suivans.

I

La Paix rétablie par le Traité de
 Rysvick entre Sa Majesté Très-
 Chrétienne, Sa Majesté Britanni-
 que , & les Seigneurs Etats Gene-
 raux des Provinces Unies , leurs
 Heritiers & Successeurs , leurs Ro-

iaumes , Etats & sujets , sera ferme & constante , & leurs Majestez & les Etats Generaux feront reciproquement tout ce qui pourra contribuer à l'avantage & à l'utilité de l'un & de l'autre.

I I.

Comme le principal but que Sa Majesté Tres Chrétienne, Sa Majesté de la Grande Bretagne, & lesdits Seigneurs Etats Generaux se proposent, est celui de maintenir la tranquillité generale de l'Europe, ils n'ont pû voir sans douleur que l'Etat de la santé du Roi d'Espagne soit depuis quelque tems venu si languissant, qu'il y a tout à craindre de la vie de ce Prince, quoi qu'ils ne puissent tourner leurs pensées du côté de cet événement sans affliction, par l'amitié sincere & veritable qu'ils ont pour lui. Ils ont cependant estimé qu'il étoit d'autant plus necessaire de prévoir que Sa Majesté Catholique n'ayant point d'Enfans, l'ouverture de la

Succession exciteroit infailliblement une nouvelle guerre, si le Roi Tres - Chrétien soutenoit ses pretentions & celles de Monseigneur le Dauphin ou de ses descendans sur toute la Succession d'Espagne, & que l'Empereur voulut aussi faire valoir ses pretentions, celles du Roi des Romains, & de l'Archiduc Charles, son second fils, ou de ses autres enfans, mâles ou femelles sur ladite Succession.

III.

Et comme les deux Seigneurs Rois, & les Seigneurs Etats Generaux, desirerent sur toutes choses la conservation du repos public, & d'éviter une nouvelle guerre dans l'Europe par un accommodement des disputes & differens qui pourroient survenir à cet effet de ladite Succession, ou par l'ombrage de trop d'Etats reunis sous un même Prince, ils ont trouvé bon de prendre par avance des mesures nécessaires pour prevenir les malheurs

que le triste événement de la mort du Roi Catholique sans Enfans pourroit produire.

I V.

Pour cet effet il a été accordé & convenu que si le fufdit cas arrivoit , le Roi Tres. Chrétien , tant en fon propre nom qu'en celui de Monfeigneur le Dauphin , fes enfans mâles ou femelles , Heritiers & Successeurs , nez & à naître , comme auffi mon dit Seigneur le Dauphin , pour foi-même, fes Enfans , mâles ou femelles , Heritiers ou Successeurs , nez ou à naître , fe tiendront fatisfaits , comme ils fe tiennent fatisfaits par le Prefent , que Monfeigneur le Dauphin ait pour fon partage en toute propriété , poffeffion , pleniaire extinction de toutes fes pretentions fur la Succession d'Efpagne , pour en jouir lui , fes Heritiers, Successeurs , descendans , mâles ou femelles , nez & à naître à perpetuité , fans pouvoir jamais être trou-

blé, sous quelque pretexte que ce soit, de droit ou de pretension, directement ou indirectement, même par Cession, Apel, Revolte ou autre voie que ce puisse être, de la part de l'Empereur, du Roi des Romains, du Serenissime Archiduc Charles, son second fils, des Archiduchesses, & de ses autres enfans, mâles ou femelles, Descendans, ses Heritiers & Successeurs nez & à naître; Les Roiaumes de Naples & de Sicile en la maniere que les Espagnols les possèdent presentement; toutes les Places dépendantes de la Monarchie d'Espagne, situées sur la Côte de Toscane, & Isles adjacentes, comprises sous le nom de Santo Stefano, Porto Hercole, Orbitello, Talamone, Porto Longone, Piombino, en la maniere aussi que les Espagnols les tiennent presentement; la Ville & le Marquisat de Final, de la maniere pareillement que les Espagnols les

tiennent ; la Province de Guipus-
 coa , nommément la Ville de Fon-
 tarabie & de S. Sebastien , situées
 dans cette Province , & spéciale-
 ment le Port du Passage , avec ce
 qui y est compris , avec cette restric-
 tion seulement , que s'il y a quel-
 ques lieux dependans de ladite Pro-
 vince qui se trouvent situés au delà
 des Pirenées , & autres Montagnes
 de Navarre d'Alava ou de Biscaye
 du côté d'Espagne , ils resteront à
 l'Espagne ; & s'il y a quelques lieux
 pareillement dépendans des Pro-
 vinces soumises à l'Espagne , qui
 soient en deçà des Pirenées ou au-
 tres Montagnes de Navarre , d'A-
 lava ou de Biscaye , dans la Provin-
 ce de Guipuscoa , ils resteront à la
 France ; & les trajets desdites Mon-
 tagnes , & lesdites Montagnes qui
 se trouveront entre lesdites Pro-
 vinces de Guipuscoa , Navarre ,
 Alava & de Biscaye , à qui elles ap-
 artiennent , seront partagées entre la
 France & l'Espagne ; en sorte qu'il

restera autant desdites Montagnes, & trajets à la France de son côté qu'il en restera à l'Espagne au sien. Le tout avec ses fortifications, munitions de guerre & de bouche, poudre, boulets, canons, galeres, & chiourmes qui se trouveront appartenir au Roi d'Espagne, lors de son decez sans enfans, & être attachez aux Roiaumes, Places, Isles & Provinces qui doivent composer le Partage de Monseigneur le Dauphin : bien entendu que les galeres, chiourmes, & autres effets appartenant au Roi d'Espagne par le Roiaume d'Espagne, & autres Etats qui tombent dans le Partage du Serenissime Archiduc, lui resteront ; celles qui appartiennent au Roiaume de Naples & de Sicile, devant revenir à Monseigneur le Dauphin, ainsi qu'il est dit ci-dessus. De plus les Etats de Monseigneur le Duc de Lorraine, à savoir les Duchez de Lorraine & de Bar, ainsi que le Duc Charles IV. de ce nom, les

possédoit & tels qu'ils ont été rendus par le Traité de Ryfvick, seront cedez & transportez à Monseigneur le Dauphin, ses Enfans & Heritiers & Successeurs mâles, nez & à naître en toute propriété & possession pléniaire, en la place du Duché de Milan qui sera cédé & transporté en échange audit Duc de Lorraine, ses Enfans mâles & femelles, Heritiers, Descendants, Successeurs nez & à naître, en toute propriété & pléniaire possession, lequel ne refusera pas un parti si avantageux. Bien entendu que le Comté de Bitche apartiendra à M. le Prince de Vaudemont, qui rentrera dans la possession des Terres, dont il a joui ci-devant qui lui ont été, ou dû être rendues en execution du Traité de Ryfvick. Moienant lesquels Roiaumes, Isles, Provinces & Places ledit Roi Tres-Chrétien, tant en son propre nom qu'en celui de Monseigneur le Dauphin, ses Enfans

males ou femelles Heritiers & Successeurs nez & à naître, lequel a aussi donné son plein pouvoir pour cet effet au Sieur Comte de Tallard, & au Sieur Comte de Briord, promettent & s'engagent de renoncer, lors de l'ouverture de ladite Succession d'Espagne, comme en ce cas ils renoncent dès à présent par celle-ci à tous les droits & pretensions sur ladite Couronne d'Espagne, & sur tous les autres Roiaumes, Isles, Etats, & Places qui en dependent presentement, à l'exception de ce qui est énoncé ci-dessus pour son partage. Et de tout cela ils feront expedier des Actes solennels dans la plus forte & la meilleure forme qu'il se pourra, qui seront delivrez au tems de l'écheance de la Ratification de ce present Traité, au Roi de la Grande Bretagne & aux Seigneurs Etats Generaux.

V.

Toutes les Villes, Places &

Ports situez dans les Roiaumes, & Provinces qui doivent composer le Partage dudit Seigneur Dauphin, seront conservées, sans pouvoir être démolies.

VI.

Ladite Couronne d'Espagne & les autres Roiaumes, Isles, Etats, Pais & Places que le Roi Catholique possède presentement tant dedans que dehors d'Europe, seront donnez & assignez au Serenissime Archiduc Charles, second fils de l'Empereur (à l'exception de ce qui a été énoncé dans l'Article IV. qui compose le Partage de Monseigneur le Dauphin, & du Duché de Milan en conformité dudit Article IV.) en toute propriété & possession pleniaire, en partage & extinction de toutes ses pretentions sur ladite Succession d'Espagne, pour en jouir lui & ses Heritiers, Successeurs, nez & à naître à perpetuité, sans pouvoir jamais être troublé sous quelque pretexte que
ce

ce soit de droits & pretentions, directement ou indirectement, même par Cession, Apel, Revolte ou autre voie, de la part du Roi Très-Chrétien, de mon dit Seigneur le Dauphin ou de ses Enfans, mâles ou femelles, ses heritiers, successeurs nez ou à naître. Moiençant laquelle Couronne d'Espagne & autres Roiaumes, Isles & Etats, Pais & Places qui en dependent, l'Empereur tant en son propre nom, qu'en celui du Roi des Romains, du Serenissime Archiduc Charles, son second fils, des Archiduchesses ses filles, ses Enfans, leurs Enfans, mâles ou femelles, leurs Heritiers, descendans ou successeurs nez ou à naître, comme aussi le Roi des Romains pour lui & le Serenissime Archiduc Charles dès qu'il sera Majeur pour lui-même, leurs Enfans Heritiers & Successeurs, mâles ou femelles, nez & à naître se tiendront satisfaits que le Ser. Archiduc Charles ait en extinction de toutes

leurs prétentions sur la Succession d'Espagne, ladite cession faite ci-dessus. Ledit Empereur tant en son propre nom qu'en celui du Roi des Romains, & du Serenissime Archiduc Charles, son second fils, des Archiduchesses ses filles, ses Enfans mâles ou femelles & ses Heritiers & Successeurs; comme aussi le Roi des Romains en son propre nom, renonceront lors qu'ils entreront en ce present Traité & qu'ils le ratifieront, & l'Archiduc Charles dès qu'il sera Majeur, à tous autres droits & prétentions sur les Roiaumes, Isles, Etats, Pais & Places qui composent le Partage & les portions assignées ci-dessus à Monseigneur le Dauphin & à celui qui aura le Duché de Milan par échange de ce qui sera donné à mondit Seigneur le Dauphin. Et que de tout cela ils feront expedier des Actes solennels dans la plus forte & la meilleure forme qu'il se pourra; savoir

l'Empereur & le Roi des Romains quand ils ratifieront le present Traité, & le Serenissime Archiduc dès qu'il sera Majeur, lesquels seront délivrez à Sa Majesté Britannique & aux Seigneurs Etats Generaux.

V I I.

Immediatement après l'échange des Ratifications de ce present Traité, il sera communiqué à l'Empereur, lequel sera invité d'y entrer; mais si trois mois après, à compter du jour de ladite communication & de ladite invitation, ou le jour que Sa dite Majesté Catholique viendra à mourir, si c'étoit avant ledit terme de trois mois, Sa Majesté Imperiale ou le Roi des Romains refusoient d'y entrer, & de convenir du Partage assigné au Serenissime Archiduc; les deux Seigneurs Rois, & les Seigneurs Etats Generaux, conviendront d'un Prince, auquel ledit Partage sera donné. Et en cas que nonob-

tant la presente convention ledit Serenissime Archiduc voulut prendre possession de la portion qui lui sera échue, avant qu'il eut accepté le present Traité, ou de celle qui seroit assignée à Monseigneur le Dauphin, ou à celui qui aura le Duché de Milan par échange, comme il est dit ci-dessus, lesdits Seigneurs Rois & les Seigneurs Etats Generaux, en vertu de cette convention l'empêcheront de toutes leurs forces.

V I I I.

Le Serenissime Archiduc ne pourra passer en Espagne, ni dans le Duché de Milan, du vivant de Sa Majesté Catholique, que d'un commun consentement & point autrement.

I X.

Si le Serenissime Archiduc vient à mourir sans Enfans, soit avant ou après la mort du Roi Catholique, le Partage qui lui est assigné ci-dessus par l'Article V I. de ce

Traité, passera à tel Enfant de l'Empereur, mâle ou femelle, hors le Roi des Romains, que Sa Majesté Imperiale trouvera bon de désigner : & en cas que Sa Majesté Imperiale vint à deceder sans avoir fait ladite designation, elle pourra être faite par le Roi des Romains ; mais le tout à condition que ledit Partage ne pourra jamais être réuni, ni demeurer à la personne qui sera Empereur ou Roi des Romains, ou qui sera devenu l'un & l'autre, soit par Succession, Testament, Contrat de Mariage, Donation, Echange, Cession, Appel, Revolte ou autre voie ; & de même le Partage du Serenissime Archiduc ne pourra jamais revenir ni demeurer en la personne qui sera Roi de France ni Dauphin, ou qui sera devenu l'un & l'autre, soit par Succession, Testament, Contrat de Mariage, Donation, Echange, Cession, Appel, Revolte ou quelque autre voie que ce soit.

Le Roi d'Espagne venant à mourir sans Enfans, & aussi le susdit cas arrivant lefdits Seigneurs Rois, & Etats Generaux, s'obligent de laisser toute la Succession dans l'état, comme alors elle se trouvera, sans s'en saisir en tout ni en partie, directement ni indirectement, mais chaque Prince pourra d'abord se mettre en possession de ce qui lui est assigné pour son Partage, dès qu'il aura satisfait de sa part aux Articles IV, & VI. precedens celui-ci, & s'il y trouve de la difficulté, les deux Seigneurs Rois & les Seigneurs Etats Generaux feront tout leur devoir possible, afin que chacun soit mis en possession de sa portion selon cette convention, & qu'elle puisse avoir son entier effet, s'engageant à donner par terre & par mer le secours & assistance d'hommes & de vaisseaux necessaires pour contraindre par la force ceux qui s'oposeront à ladite convention.

Si lefdits Seigneurs Rois ou les Seigneurs Etats Generaux étoient attaquez par qui que ce soit , à cause de cette convention ou l'exécution qu'on en fera , on s'assistera mutuellement l'un & l'autre , avec toutes les forces , & on se rendra Garand de la ponctuelle execution de ladite convention , & renonciation faite en consequence.

X I I.

Seront admis dans le present Traité tous Rois , Princes & Etats qui voudront y entrer , & il sera permis aux deux Seigneurs Rois & aux Seigneurs Etats Generaux & à chacun d'eux en particulier de requérir & inviter ceux qu'ils trouveront bon de requérir & inviter dans le present Traité , & d'être semblablement Garands de l'exécution du Traité & des Renonciations qui y sont contenuës.

X I I I.

Et pour assurer encore davan-

ge le repos de l'Europe lesdits Rois, Princes & Etats, seront non seulement invitez d'être Garands de ladite execution du présent Traité, & de la validité desdites renonciations comme ci dessus ; mais si quelqu'un des Princes, en faveur desquels les Partages sont faits, vouloient dans la suite troubler l'ordre établi par ce Traité, faire de nouvelles entreprises à icelui contraires, & ainsi s'agrandir aux dépens les uns des autres, sous quelque pretexte que ce soit ; la même Garantie du Traité sera censée devoir s'étendre aussi en ce cas ; en sorte que les Rois, Princes & Etats qui la promettent, seront tenus d'employer leurs forces pour s'opposer auxdites entreprises, & pour maintenir toutes choses dans l'état convenu par lesdits Articles.

XIV.

Que si quelque Prince que ce soit s'opose à la prise de possession des Partages convenus, lesd. Seig-

neurs Rois & les Etats Generaux
feront obligez de s'entrecider l'un
& l'autre contre cette oposition, &
de l'empêcher de toutes leurs for-
ces : & l'on conviendra d'abord
après la signature du present Trai-
té de la portion que chacun doit
contribuer tant par mer que par
terre.

X-V.

Le present Traité & tous les au-
tres Actes faits en consequence ou
qui y ont raport, & nommément
les Actes solennels que Sa Majesté
Très-Chrétienne & Monseigneur
le Dauphin sont obligez de donner
en vertu de l'Article IV. ci-dessus,
seront enregistrez au Parlement de
Paris, suivant leur forme & teneur,
& l'usage ordinaire, pour avoir lieu
aux conditions qui y sont portées,
dès que l'Empereur sera entré dans
le present Traité, ou au bout des
trois mois qui sont donnez pour
cet effet, s'il n'y entre pas plutot.
Et pareillement Sa Majesté Impe-

riale sera tenuë quand elle entrera dans le present Traité de le faire approuver & enregistrer avec tous les Actes solemnels que Sa Majesté Imperiale, le Roi des Romains, & le Serenissime Archiduc seront obligez de donner en vertu de l'Article V I. ci-dessus, en son Conseil d'Etat, ou ailleurs, suivant les formes les plus autentiques du País.

X V I.

Les ratifications des deux Seigneurs Rois, & des Seigneurs Etats Generaux seront toutes trois échangées en même tems à Londres, dans l'espace de trois semaines, à compter du jour que lefdits Seigneurs Etats Generaux auront signé, & plutot si faire se peut. Fait & signé à Londres le 13 Mars nouveau stile 1700. & à la Haye le 25, dudit mois de Mars 1700. par nous Plenipotentiaires de France, d'Angleterre, & des Seigneurs Etats Generaux, étant convenu que la

signature de ce present Traité se feroit de la sorte. En foi dequoi nous avons signé le present Traité de nôtre main , & fait aposer le cachet de nos armes.

Signé,

Tallard.	Portland,	Jean van Essen.
& Briord.	& Jersey.	F.B. van Reede.
		A. Heinsius.
		V. de Nassau.
		Ev. de Veede.
		V. van Haren.
		A. Lemkes.
		Van Hekke.

J'avois ordre de la Cour , lors que le Traité de Partage seroit conclu & signé , de le communiquer aux Gazetiers de Hollande pour le rendre public ; ce qui étoit contraire à ce dont on étoit convenu avec les Ministres qui l'avoient signé ; savoir qu'on laisseroit mourir le Roi d'Espagne en repos , pour ne point affliger ce Prince dans les derniers jours de sa vie par le dé-

membrement de ses Etats. Suivant
 donc mes ordres, je donnai un Ex-
 trait de ce Traité au Gazetier de la
 Haye, qui fut bien-tôt copié par
 tous les Nouvellistes de Hollande,
 qui sont en assez grand nombre.
 Le but de nos Ministres étoit de fa-
 voriser par là la Negociation secrette
 d'un Testament à la Cour de Ma-
 drid en faveur du Duc d'Anjou,
 comme nous le verrons dans la
 suite. Le Cardinal Portocarrero,
 & les autres Ministres d'Espagne
 représenterent au Roi Charles I I.
 „ Que c'étoit une chose inouïe que
 „ l'on partageât les Etats d'un Prin-
 „ ce pendant sa vie; que c'étoit une
 „ entreprise qui ataquoit l'honneur
 „ & la gloire de Sa Majesté; & une
 „ injustice criante que l'on faisoit à
 „ toute la Nation : Que l'Angle-
 „ terre & la Holande, qui s'étoient
 „ mêlées de ce Partage, n'avoient
 „ point d'autre vûë que la ruine de
 „ la Religion Romaine, par le
 „ démembrement d'une Monarchie
 qui

„ qui en avoit toujours été l'appui
 „ Que pour se venger d'un tel at-
 „ tentat, ils conseilloyent à Sa Ma-
 „ jesté de faire choix d'un Heritier,
 „ qui en conservant toute la Mo-
 „ narchie dans son entier fut d'ail-
 „ leurs assez puissant, pour en sou-
 „ tenir l'éclat, & pour s'opposer aux
 „ Princes qui la vouloyent parta-
 „ ger : Que le Duc d'Anjou devoit
 „ être préféré à l'Archiduc dans
 „ un pareil cas ; puis qu'outre les
 „ droits incontestables qui l'apel-
 „ loient à la Couronne d'Espagne,
 „ il pouvoit encore disposer de
 „ toute la Puissance de la Couron-
 „ ne de France en cas de besoin.

Le Roi d'Espagne , qui étoit
 dans une extrême foiblesse , entra
 dans les sentimens de ses Ministres,
 & se disposa dès lors à avoir de l'in-
 clination pour un Prince , qui lui
 étoit si proche. Il envoya ordre au
 Marquis de Canales, son Ambassa-
 deur , de presenter un Memoire à la
 Cour d'Angleterre , qui étoit plein

de ressentiment. Ce Memoire offenoit le Roi , les Seigneurs Regens, le Parlement , & toute la Nation Angloise. Le Roi d'Angleterre, qui étoit pour lors en Hollande, l'ayant lû , en fut si outré qu'il expédia un Courier à Londres avec ordre de faire sortir du Roiaume, dans dix-huit jours tout au plus , le Marquis de Canales , & écrivit en même tems à son Ministre à Madrid de se retirer. Le Marquis obéit aux ordres de Sa Majesté Britannique, il s'embarqua sur un Yacht & vint à Calais, & de là il se rendit à Bruxelles auprès du Prince de Serclas de Tilli son beau-frere. Si le Traité de Partage fit beaucoup de bruit à la Cour de Madrid, il n'en fit guere moins à la Cour de Vienne. Les Ministres du Roi d'Angleterre & des Etats Generaux mirent tout en usage pour persuader l'Empereur des grands avantages que sa Maison alloit tirer de ce Traité ; effectivement, Sa Majesté Imperiale avoit

moins de sujet de se plaindre que le Roi Très-Chrétien; par là la Couronne de France reconnoissoit le droit que l'Empereur avoit à la Succession d'Espagne. Elle donnoit les mains à l'élevation de l'Archiduc, son second Fils, sur le Trône de cette Monarchie; elle lui faisoit une cession à perpetuité des Espagnes, des Indes, & des Païs-Bas. Mais l'éclat de tant de Roiaumes n'étoit proprement qu'un phantôme qui n'avoit rien de réel, dont la Cour de France se servoit adroitement pour ébloüir la Cour de Vienne, comme la suite l'a fait voir. Car si d'un côté les Ministres des autres Cours tâchoient à persuader l'Empereur; d'un autre côté l'Ambassadeur de France à la Cour de Vienne faisoit agir sous main quelques Ministres de Sa Majesté Imperiale qui souffloient le froid, quand ceux-là souffloient le chaud: c'est à dire, que ces derniers, devoüez à nôtre Cour, emploioient

toutes sortes de raisons pour détourner l'Empereur de signer le Traité de Partage , afin que le Roi Très-Chrétien eut toujours le prétexte de se servir de ce refus pour pousser la Negociation du Testament en faveur du Duc d'Anjou, ce qui faisoit toute son attention, & ce qui est effectivement arrivé. Toute l'Europe a été surprise de l'opiniâtreté de l'Empereur qui a toujours refusé de signer ce Traité; mais ceux qui savent les intrigues dont la Cour de France s'est servie pour l'empêcher n'en sont nullement surpris.

L'affaire du Traité de Partage étant finie , je fus rapellé à la Cour, & je fis rapport à nos Ministres de la conduite que j'avois tenuë pour les interêts du Roi dans cette fameuse Negociation. Je trouvai Sa Majesté & son Conseil ocupez à dresser le Projet d'un Testament qui devoit être envoyé en Espagne, & qui portoit que le Duc d'Anjou

seroit déclaré Heritier de toute la Monarchie. Le Marquis d'Harcourt pendant son Ambassade avoit disposé les affaires à la Cour de Madrid d'une maniere que les principaux Ministres du Roi d'Espagne avoient été gagnez. Le Marquis de Torcy eut une longue Conference avec moi, & me dit, que le Roi étoit si satisfait de ma conduite, qu'il avoit jetté les yeux sur moi pour porter en Espagne ledit Projet. Jem'étois delassé pendant quelques mois à Paris, à faire l'amour. La proposition que le Marquis de Torcy venoit de me faire me plût. J'étois bien-aise de voir l'Espagne, & je ne pouvois faire ce voyage avec plus d'agrément & de commodité qu'en le faisant au dépens du Roi, & pour un sujet d'une aussi grande importance : Aussi je ne balançai point à l'accepter. Je me rendis à la Cour le 28. de Juillet, où j'eus divers entretiens sur le Projet du Testament, avec Sa Ma-

jesté, Madame de Maintenon, M. de Pontchartrain & M. de Chamillard, qui étoit enfin devenu de mes amis. Le Roi me dit, que j'irois le lendemain chez le Marquis de Torcy pour recevoir mes derniers ordres. Je fus chez ce Ministre, & je trouvai avec lui M. de Pomponne. Le Marquis de Torcy me dit, qu'il avoit ordre du Roi de me remettre un paquet cacheté du grand Sceau secret; c'étoit le Projet du Testament écrit en François. Il ajouta qu'étant arrivé à Madrid, je le donneroie en main propre au Cardinal Portocarrero. Etant sorti de chez ce Ministre, je trouvai près de la porte, deux chevaux de poste qui m'attendoient, un pour moi, & l'autre pour le Postillon qui devoit m'accompagner, & je partis dans le moment pour Madrid.

D'abord que je fus arrivé dans cette Ville, je m'aquittai des ordres de la Cour. Je fus tout aussitôt chez le Cardinal Portocarrero; &

Je lui remis mon paquet. Son Eminence me reçût avec beaucoup d'honnêteté. Elle me demanda des nouvelles du Roi, de Monseigneur le Dauphin ; & des Enfans de France, & sur tout, me dit-elle, comment se porte M. le Duc d'Anjou ? Je repondis au Cardinal que j'avois laissé Sa Majesté & tous les Princes dans une parfaite santé. L'exception que le Cardinal venoit de faire de M. le Duc d'Anjou, me fit comprendre que le Conseil d'Espagne avoit désigné ce Prince pour Successeur à la Couronne, ce qui étoit le resultat de toutes les Conférences secretes que le Marquis d'Harcourt avoit eûes ci-devant avec le Cardinal. Son Eminence ayant examiné le Projet du Testament, y fit quelques changemens de l'aveu du Duc de Medina-Sidonia ; du Cardinal de Borgia, & du Duc de l'Infantado, qui étoient du secret. Ces changemens regardoient l'Archiduc, que la Cour de

France avoit exclus de la Couronne d'Espagne pour toujours ; le Cardinal Portocarrero & les autres Ministres n'y voulurent pas consentir pour ne point se declarer trop ouvertement les ennemis de la Maison d'Autriche. Après l'examen & les corrections de ces Ministres, le Projet qui étoit écrit en langue françoise fut remis entre les mains de D. Antoine d'Ubilla , Secrétaire des Dépêches Universelles , pour le traduire en Espagnol , & le mettre au net , en attendant le jour qu'on le presenteroit au Roi pour le signer.

Pendant que tous ces Ministres étoient ocupez à cette grande Negociation , je m'amusois à me divertir. J'avois ordre de la Cour de rester à Madrid jusqu'à la signature du Testament , & d'en rapporter au Roi une copie avec les changemens que les Ministres d'Espagne y auroient fait. Je visitai cependant les Maisons Royales d'Aranjuez & de

l'Escorial , & ce qu'il y avoit de plus curieux à voir à Madrid , sans oublier la Riviere de Manzanares, le long de laquelle je m'allois souvent promener.

Comme le Marquis d'Harcourt pendant le tems qu'il avoit résidé à Madrid s'étoit toujours distingué des autres Ambassadeurs par le luxe & la magnificence de son train, pour gagner par là l'affection des Peuples , & les preparer à la domination françoise ; & que d'ailleurs cela l'avoit fait considerer à la Cour auprès des Ministres , & à Madrid auprès des Dames de la premiere qualité, je me servis avantageusement de quelques lettres de recommandation qu'il m'avoit données en partant de Paris pour m'introduire dans les compagnies où l'amour & la galanterie regnoient. Mais on me fit l'histoire d'une aventure tragique, qui étoit arrivée à un jeune François de sa suite , peu de jours avant son dé-

part de Madrid , qui me fit faire de serieuses reflexions sur les perils auxquels cet amusement expose les Etrangers qui arrivent en Espagne. J'en avois déjà fait l'experience en Italie, mais je trouvois que ces sortes d'attachemens avoient des suites encore plus fatales chez les Espagnols , qui font de la jalousie leur idole favorite.

Ce jeune François, qui se nommoit la Melodiere , avoit lié un commerce d'amour avec une jeune Espagnole , femme d'un des principaux Marchands de Madrid, chez qui le Marquis d'Harcourt faisoit les emplettes de ses Equipages. Ce pretexte avoit beaucoup contribué à former les nœuds de nos deux Amans. Le mari, jaloux à la fureur, ou pour mieux dire, aussi jaloux qu'un Espagnol, dissimula pendant quelque tems ce commerce galant, par la crainte de perdre les profits qu'il faisoit dans la Maison de l'Ambassadeur : mais enfin ne pou-

vant plus souffrir une intrigue qui
 le ruinoit de reputation , il resolut
 de faire éclater son ressentiment. En
 France , où ces sortes de commer-
 ces sont à la mode , un mari auroit
 été plus politique ; il se seroit ac-
 commodé au tems , & auroit fermé
 les yeux à l'avanture , plutôt que
 d'en venir à de fâcheuses extremi-
 tez , mais ce n'est pas de même en
 Espagne. Proposer à un Espagnol
 jaloux, ces sortes de temperamens,
 c'est lui arracher le cœur. Enfin,
 le Marchand Espagnol , se mit en
 tête de faire un sacrifice des deux
 Amans à l'excez de sa jalousie , &
 gardant le secret naturel à la Na-
 tion dans ces sortes d'expéditions,
 il fit faire double clef à toutes les
 portes des chambres de sa maison ;
 feignit un jour de faire un voyage
 à quelques lieux de Madrid , & or-
 donna à un de ses Valets à qui il
 avoit fait confidence du secret de
 le venir avertir. Il fit donc un adieu
 à sa femme , qui devoit être le der-

nier de sa vie. Ce misterieux adieu exprimoit beaucoup en peu de mots ; c'étoit un mélange trompeur de haine & d'amour , mais cette derniere passion y avoit le moins de part.

D'abord qu'il fut parti, le jeune la Melodiere Amant , ne manqua pas de se rendre auprès de sa Maîtresse , & l'un & l'autre pour profiter de l'absence du mari , s'enfermerent dans une chambre. Le valet qui avoit le mot sortit promptement de la maison , & alla avertir son maitre au rendez-vous qu'il lui avoit marqué , & lui aiant indiqué la chambre où les Amans s'étoient retirez , le Marchand Espagnol revient sur ses pas , monte à la chambre en question , ouvre la porte promptement & poignarde la Melodiere & sa femme qu'il trouva sur un lit de repos. Après cette execution tragique & sanglante, il sort sur le champ de la maison , & le poignard à la main teint du sang
des

des deux personnes qu'il venoit d'immoler à sa jalouse fureur, il se vint presenter devant les Juges en pleine Audience. La Cour de Justice sans autre formalité le declare innocent. Dans un autre tems le Marquis d'Harcourt auroit pû porter ses plaintes contre un attentat commis en la personne d'un Gentilhomme de sa suite : mais outre que ces sortes d'affaires sont d'une extrême delicatesse en Espagne, il n'étoit point de l'interêt de cet Ambassadeur de se declarer partie dans une cause qui lui auroit attiré la haine des peuples ; au contraire la politique vouloit qu'il ménageât une Nation qui étoit sur le point de reconnoître un Prince de France pour son Souverain. Cette aventure me rendit circonspect sur le fait de l'amour en Espagne.

Comme la maladie du Roi d'Espagne augmentoit de jour en jour, & que ce Prince alloit à sa fin ; le Cardinal Portocarrero & les autres

Ministres jugerent qu'il étoit tems de lui presenter le Testament, ce fut le 3. d'Octobre. Dom Antoine d'U-
bella en aiant fait tout haut la lec-
ture, Sa Majesté le signa, & ordon-
na qu'il fut cacheté en sa presence,
& signé sur l'enveloppe par les Car-
dinaux Portocarrero & de Borgia;
Dom Manuel d'Arias, President du
Conseil de Castille; le Duc de Me-
dina Sidonia; le Comte de Bona-
vente, Sommelier du Corps; le Duc
de Sesta, & le Duc de l'Infantado.
Le Card. Portocarrero fut le pre-
mier mobile de cette celebre Nego-
ciation. Ce fut lui qui porta le Roi
d'Espagne, comme je l'ai dit à faire
un nouveau Testament, & qui per-
suada aux autres Ministres la neces-
té qu'il y avoit de choisir le Duc
d'Anjou pour Successeur, afin de
prevenir le démembrement de la
Monarchie. Le Traité de Partage y
contribua aussi beaucoup, à cause
que cette Nation est naturellement
jalouse de sa grandeur.

Cette grande affaire étant finie, je songeai à quitter Madrid pour revenir en Cour ; je fus chez le Cardinal Portocarrero pour lui faire mes adieux , & pour recevoir de ses mains la copie du Testament, & une lettre qu'il écrivoit au Roi Très - Chrétien. Son Eminence me pria tandis qu'elle étoit occupée à mes dépêches de me promener pour quelques momens dans une galerie qui aboutissoit à son cabinet; elle regnoit le long d'un beau jardin orné de fleurs & de plantes exquises de toute sorte de païs & de climats; mais comme j'avois vû en France les beaux jardins des Maisons Roiales , ce n'étoit pas aussi ce qui faisoit l'objet de mon attention. Ce qui excita le plus ma curiosité, ce fut une infinité de riches tableaux & de belles peintures dont cette galerie étoit embellie. Le Cardinal aiant cacheté la copie du Testament , & la lettre qu'il écrivoit au Roi , sortit de son cabinet,

& me vint trouver dans la galerie où j'étois, & me remit pour lors la copie du Testament & la lettre de Sa Majesté, me recommandant de rendre l'un & l'autre en main propre à ce Monarque. Voici la copie de la lettre.

Lettre du Cardinal Portocarrero au Roi Très-Christien.

SIRE,

„ Ce qui vient de se passer par
 „ rapport au Testament dont j'en-
 „ voie une copie à Votre Majesté,
 „ suffira pour la persuader de mon
 „ zele & de la part que je prens à
 „ l'élevation de M. le Duc d'Anjou
 „ sur nôtre Trône. Sa Majesté
 „ Catholique par le choix qu'elle
 „ vient de faire dans sa derniere dis-
 „ position d'un Heritier de vôtre
 „ illustre sang a rendu justice aux

„ éminentes qualitez d'un Prince
 „ qui est si digne de regner & de lui
 „ succeder. J'en felicite vôte Ma-
 „ jesté , Monseigneur le Dauphin,
 „ & les trois Enfans de France , &
 „ particulièrement Monseigneur le
 „ Duc d'Anjou nôtre futur Roi.
 „ Si la Divine Providence a resolu
 „ de retirer du monde le bon Prince
 „ qu'elle avoit donné à nôtre Mo-
 „ narchie , & qui l'a gouvernée
 „ avec tant de douceur ; n'est-ce
 „ pas une grande consolation pour
 „ tous les Peuples qui lui sont
 „ soumis , de voir que cette même
 „ Providence leur destine un autre
 „ Prince qui redonnera à l'Espagne
 „ son ancien lustre. Cette conside-
 „ ration , Sire , contribuera beau-
 „ coup à tarir les larmes que nous
 „ allons verser sur son tombeau. Je
 „ me persuade que Vôte Majesté
 „ approuvera les raisons qui ont
 „ obligé nôtre Conseil à faire quel-
 „ ques changemens au Projet du
 „ Testament que Vôte Majesté

„ nous a envoyé. J'ai remis entre
 „ les mains du Marquis de. . . qui
 „ nous l'a apporté de votre part, une
 „ copie cachetée de l'Original que
 „ nôtre Roi vient de signer ; &c.
 „ je suis Sire, avec un profond res-
 „ pect de Vôtre Majesté, le très-
 „ humble &c.

A Madrid le 2. d'Octobre 1700.

Je fus de retour à Versailles le 18.
 d'Octobre, & je m'aquitai sur le
 champ des ordres que le Cardinal
 m'avoit donné. Le Roi ouvrit d'a-
 bord le paquet cacheté où étoit la
 copie du Testament, & l'a donna
 à M. de Chamillard, qui se trouvoit
 pour lors auprès de Sa Majesté ;
 après quoi ce Monarque lut la lettre
 du Cardinal en souriant, & me de-
 manda ensuite des nouvelles de la
 maladie du Roi d'Espagne, & de
 l'état auquel j'avois laissé ce Prin-
 ce. Je lui repondis qu'il étoit aban-
 donné des Medecins, & que le pre-
 mier Courier pourroit bien apporter

la nouvelle de sa mort. Sa Majesté me témoigna qu'elle étoit très-contente de ma conduite, & de la diligence que j'avois fait, & qu'elle auroit soin de ma fortune. Je lui répondis que j'avois beaucoup perdu à la mort du Marquis de Louvois, & du Duc de Luxembourg mes Protecteurs, mais que cependant je me croirois toujours fort recompensé lors que j'aurois le bonheur d'avoir plû à un si grand Monarque.

Au sortir de chez le Roi, je fus chez la Marquise de Maintenon qui me fit beaucoup d'acueil, & me chargea d'aller saluer Monseigneur le Dauphin, & les trois Princes qui souhaitoient de me voir. Je fis ces visites avec tout le plaisir, & l'agrément imaginables. En faisant mon compliment à M. le Duc d'Anjou, je lui dis que le Cardinal Portocarrero avoit fait une attention particuliere sur sa personne, & m'avoit demandé des nouvelles de sa santé. Je remarquai que ces

mots flatoient agreablement ce
 Prince ; & pour me donner des
 marques du plaisir que je lui fai-
 sois, il tira une bague de son doigt,
 & me dit : „ Voilà un petit pre-
 „ sent que je vous fais en qualité
 „ de Duc d'Anjou ; quand je serai
 „ Roi je vous ferai plus grand Sei-
 „ gneur. Cette generosité & l'air
 galand dont il me la fit me rendi-
 rent le plus content du monde , &
 pour l'en remercier, je lui dis que
 jamais Prince n'avoit si bien meri-
 té de porter la Courone. Je rendis
 aussi des visites particulieres aux
 premiers Ministres de la Cour, qui
 étoient ravis de l'heureux succez
 qu'avoit eu la Negociation du Tes-
 tament. Tous ces Messieurs m'as-
 surerent de leur protection , & je
 n'ai jamais conçu de si belles es-
 perances d'une haute fortune que je
 le fis pour lors : mais c'est là l'en-
 cens ordinaire de la Cour , & les
 services qu'on y rend sont bien tôt
 oubliez ; j'en ai fait l'experience

dans la suite, & je ne suis pas le seul.

Peu de jours après mon retour, il vint de Madrid divers Couriers qui confirmèrent que le Roi d'Espagne étoit à l'extrémité, comme je l'avois déjà dit au Roi. Pour lors Sa Majesté assembla tout aussi-tôt son Conseil. Il fut résolu que le Marquis d'Harcourt se rendroit sur les Frontières d'Espagne avec une puissante armée, faisant mine de vouloir entrer en Catalogne. Enfin, un autre Expres parti le premier de Novembre de Madrid, arriva à Versailles le neuvième. Il avoit été expédié par M. de Blecourt, & apporta la mort de ce Prince decédé le même jour de son départ. Cependant, Sa Majesté & ses Ministres pour avoir le tems de délibérer, sur l'affaire du Testament jugèrent à propos de ne point divulguer si-tôt cette importante nouvelle. Le jour suivant de l'arrivée de ce Courier le Marquis de Castel dos Rios, Am-

bassadeur d'Espagne remit entre les
 mains du Roi une lettre que la Rei-
 ne d'Espagne, le Cardinal Porto-
 carrero & les autres Ministres qui
 avoient pris les Rênes du Gouver-
 nement pendant l'interregne, lui
 écrivoient pour prier Sa Majesté
 d'agréer que le Duc d'Anjou fut
 leur Roi, suivant la teneur du Tes-
 tament que le Roi Charles leur
 avoit laissé, dont ils envoioient
 copie à Sa Majesté. Par ce Testa-
 ment le defunt Roi nommoit pour
 Heritier à la Couronne le Duc
 d'Anjou second Fils de Monseig-
 neur le Dauphin, & à son défaut
 le Duc de Berri son troisième Fils:
 & après lui, en cas qu'il vint à de-
 ceder sans posterité, l'Archiduc
 Charles second fils de l'Empereur.
 Comme ce fameux Testament a fait
 beaucoup de bruit dans le monde,
 je ne le saurois passer ici sous silen-
 ce, par le rapport qu'il a à mon
 mon sujet; en voici le précis & le
 plus essentiel.

Extrait du Testament du Roi
Catholique Charles II.

I.

C'Est une invocation du nom de Dieu pour obtenir la grace de mourir dans la foi comme Sa Majesté a vécu.

II.

Il demande l'intercession de la Sainte Vierge, & prie les Rois ses Successeurs de continuer les instances qu'il a faites en Cour de Rome pour obtenir une décision du Pape en faveur de l'immaculée Conception de la Vierge.

III.

Sa Majesté ordonne que son corps soit enseveli au Monastere de S. Laurens le Roial dans le tombeau de ses Ancêtres, mais avec la moindre pompe que la dignité roiale le pourra permettre.

Les fondations que le Roi avoit faites pendant sa vie en faveur de ce Monastere doivent être maintenues.

V.

Les Rois Successeurs de Sa Majesté doivent aussi avoir un soin particulier de le conserver dans la forme & splendeur que lui donna le Roi Philippe II. en le fondant.

V I.

Cent mille Messes doivent être dites pour le salut de l'ame de Sa Majesté , & en cas qu'elle n'en ait pas besoin , pour celles de ses predecesseurs.

V I I.

Le Roi Philippe IV. aiant fondé autrefois six mille ducats de revenu pour racheter des esclaves , marier des pauvres filles , & délivrer des prisonniers, Sa Majesté ordonne qu'on executera ponctuellement cette fondation.

VIII.

Sadite Majesté recommande à son Successeur d'être obeissant au S. Siege Apostolique, de craindre Dieu, d'observer ses Commandemens, de procurer sur toutes choses l'exaltation de la Foi, d'honorer les gens d'Eglise, d'aimer ses Peuples, d'administrer la Justice avec égalité envers tout le monde, de veiller sur la conduite des Ministres, & d'être persuadé qu'en faisant toutes ces choses il attirera sur lui la benediction de Dieu.

IX.

Les Rois Successeurs de Sa Majesté doivent sacrifier toutes choses pour la défense & l'avancement de la Religion Catholique, & si quelqu'un d'entr'eux se trouvoit infecté des heresies & doctrines condamnées, Sa Majesté le declare incapable de regner, & privé de tout droit à la Couronne.

Les Rois & Successeurs à la Couronne d'Espagne devront préférer dans le Gouvernement les considérations de la Religion à celles de la Politique, & par ce moyen attirer sur eux la benediction de Dieu.

X I.

Le culte du S. Sacrement qui a été particulièrement établi & fondé dans la Chapelle du Palais doit être observé à l'avenir, comme il est à present.

X I I.

Le Roi declare que si Dieu par son infinie misericorde lui donne des enfans legitimes, l'ainé des mâles lui devra succeder, & au défaut des mâles, les filles, selon les Loix de ses Roiaumes, mais comme au tems du present Testament, il n'a pas plu à Dieu lui accorder cette grâce, & que la premiere obligation est de tendre au bien de ses Sujets, & à la conser-

vation de ses Roiaumes dans l'union qui leur convient, eux gardant la fidelité qu'ils doivent à leur Roi & Seigneur naturel, comme ils ont fait par le passé, ils se regleront au plus juste, & se conformeront à la suprême autorité de sa disposition.

X I I I.

Par laquelle Sa Majesté reconnoissant que la renonciation de la feuë Reine de France aiant été faite pour prevenir la reunion des deux Couronnes en une seule Monarchie; & que lors que cette raison fondamentale vient à cesser, le Droit de la Succession appartient suivant les Loix du Roiaume, au plus proche Parent & Heritier, lequel cas se recontre dans la Personne du second Fils de M. le Dauphin, Sa Majesté l'apelle en cette qualité, à la Succession de tous ses Roiaumes & Etats, sans aucune reserve ni exception; pour en prendre possession après la mort de Sa Majesté,

en prêtant serment de maintenir les Loix, Ordonnances, & Coustumes des Roiaumes & Etats de la Monarchie : Et en cas que M. le Duc d'Anjou vienne à mourir, ou à heriter la Couronne de France, la Succession à celle d'Espagne passera à M. le Duc de Berri son frere ; & le même cas arrivant à celui-ci, Sa Majesté appelle à la Succession M. l'Archiduc second Fils de l'Empereur, & non le Roi des Romains son aîné, par les mêmes raisons qui regardent le Duc d'Anjou : Et en cas, que l'Archiduc Charles vint à manquer, Sa Majesté appelle le Duc de Savoie & ses Enfants ; Voulant & recommandant que sa volonté soit executée, sans aucun partage ni demembrement de la Monarchie : Et comme S. M. souhaite ardemment que la Paix & l'Union entre l'Empereur & le Roi Très-Chrétien soit conservée, Elle requiert & exhorte, pour affermir d'autant mieux cette Union, avec

le repos de l'Europe, qu'elle soit confirmée par le Mariage de M. le Duc d'Anjou avec une des Serenissimes Archiduchesses, &c.

XIV.

Sa Majesté fait une énumération & distinction des Etats dans lesquels le Duc d'Anjou doit lui succéder au Titre de Castille, & de ceux qui dépendent de la Couronne d'Arragon, déclarant que dès le moment qu'il aura plû à Dieu la retirer de cette vie, le Duc d'Anjou sera *ipso facto* Roi de tous ses Etats, nonobstant toute sorte de renonciation, & ordonne à ses Sujets & Vassaux de quelque condition qu'ils soient de le reconnoître pour tel sans aucun délai.

XV.

Et d'autant, qu'il est nécessaire de pourvoir au Gouevrnement des Etats de la Monarchie d'une manière conforme à ses Constitutions, & Coûtumes, en attendant que le Successeur de Sa Majesté puisse

se rendre en Espagne & prendre lui-même le soin du Gouvernement, Sa Majesté ordonne qu'il sera remis entre les mains d'une Jointe qui sera composée du President ou Gouverneur du Conseil de Castille ? du Vice-Chancelier ou President d'Arragon, de l'Archevêque de Toledé, de l'Inquisiteur General, d'un Grand, & d'un Conseiller d'Etat, lesquels Sa Majesté nommera ou dans ce present Testament, ou dans un Codicile, ou dans un papier signé de sa main. Cette Jointe se tiendra en presence de Sa Majesté en tel lieu & place qu'il lui plaira ordonner, pendant tout le tems qu'elle voudra demeurer en Espagne, & Sadite Majesté y aura une voix de preference, c'est à dire que quand les suffrages seront partagez, le côté duquel le sien se trouvera l'emportera sur l'autre, mais au reste la pluralité des voix l'emportera en toutes choses.

Et en cas que lors de la mort du Roi , celui qui sera son Successeur se trouvat mineur , & au dessous de l'âge de quatorze ans , les mêmes Gouverneurs ci-dessus nommez auront en son nom l'administration du Gouvernement , & lui serviront de Tuteurs & Curateurs.

XVII.

Le Vice-Chancelier d'Arragon que Sa Majesté a nommé pour intervenir en la Jointe comme Tuteur de son Successeur , le sera spécialement & singulierement dans les affaires du Roiaume d'Arragon en conformité de ses Coûtumes & Privileges , mais si lescdites Coûtumes & Privileges ne permettoient pas à celui qui est President d'exercer ce Poste , en ce cas Sa Majesté nomme en son lieu & place le plus ancien Conseiller de Robe des deux naturels dudit Roiaume pour faire la fonction , & à son defaut celui qui le suivra en ancienneté.

X V I I I.

Ledit Regent d'Arragon qui sera Tuteur, residera à la Cour, tiendra sa place dans le Conseil, assistera à la Jointe, & proposera les choses qui toucheront & concerneront le Roiaume d'Arragon, afin que la Jointe en aiant été informée, on puisse resoudre à la pluralité des voix selon qu'il sera plus convenable au service de Dieu & à celui du Successeur.

X I X.

Sa Majesté donne à tous ses Ministres & Officiers le pouvoir, autorité, & faculté qui leur est necessaire pour exercer leurs Charges pendant la minorité du Successeur, à condition qu'ils lui prêteront premierement serment de fidelité.

X X.

Les Tuteurs susdits administreront les affaires tous ensemble & non seul à seul, & pour cet effet s'assembleront tous les jours dans une Chambre du Palais que la Rei-

ne assignera , le Secretaire des Dépêches Universelles y intervenant pour faire les Relations & y assister de la même maniere qu'il fait pendant la vie du Roi.

XXI.

Toutes les Consultes que feront les Conseils seront insinuées à la Secretairerie des Dépêches Universelles, puis ouvertes à la Jointe, & ce sera le Secretaire des Dépêches qui appointera la resolution.

XXII.

Dans les Dépêches que le Roi a acôûtumé de signer, tant de sa main roiale comme par impression. La Reine y signera au même lieu qu'auroit fait le Roi , & les Tuteurs signeront plus bas , au nombre de quatre pour le moins, & dans les affaires d'Arragon le Regent de ce Roiaume signera toujours.

XXIII.

Il sera prrmis à chacun des Regens de proposer ce qui lui semble.

ra convenable au bien du Roïaume,
& la pluralité des voix decidera.

XXIV.

En cas que dans la Jointe les voix se trouvaient également partagées, soit par l'absence de la Reine, ou par quelque autre accident, on appellera le President du Conseil auquel appartient la matiere dont il sera question, ou s'il n'y a point de President le Doyen du même Conseil, ou enfin le plus ancien après le Doyen.

XXV.

Les heures de la Jointe sont réglées pour le matin, & la maniere dont on devra s'assembler dans les cas extraordinaires.

XXVI.

Sa Majesté exhorte les Membres de la Jointe à maintenir entr'eux l'union necessaire au bien des affaires, & prie la Reine de les y animer par son exemple.

XXVII.

La présence du Successeur étant fort nécessaire au bien de ses Roiaumes , Sa Majesté le conjure de s'y rendre avec toute la diligence possible.

XXVIII.

En cas que le Successeur soit majeur d'années , la Jointe de la Regence lui rendra compte de son administration & de l'état de toutes les affaires , aussi-tôt après son arrivée.

XXIX.

Et en cas qu'il soit encore Mineur , Sa Majesté veut & recommande qu'on ne laisse pas de lui donner compte des affaires qui seront traitées dans la Jointe de la Regence , proportionnement à son âge & à la portée de son esprit, tant pour le former par ce moien au gouvernement que pour rendre à son autorité & dignité royale le respect qui lui est dû.

X X X.

Au cas que le President ou Gouverneur de Castille, le Vice-Chancelier ou President d'Arragon, l'Archevêque de Toledé, & l'Inquisiteur General vinssent à mourir immédiatement après le trépas de Sa Majesté ou pendant la minorité du Successeur, leurs places dans la Jointe seront ocupées, par ceux que la même Jointe aura choisis pour remplir lescdites Charges. Et pour ce qui est du Grand d'Espagne & du Conseiller d'Etat, la Jointe pourra choisir en leur place un autre Grand, & un autre Conseiller, au cas que ceux que Sa Majesté nommera vinssent à deceder, & que Sadite Majesté n'eût point pourvû à leur remplacement.

X X X I.

Dans la seance on observera le rang de la nomination precedente, mais si l'un des Membres de la Jointe est Cardinal, celui-là aura la premiere place. Et à l'égard du Grand
&

du Conseiller d'Etat, ils prendront la premiere ou derniere place selon qu'ils arriveront. Dans la maniere de donner les suffrages on gardera la forme de Jointe & non celle de Conseil d'Etat.

XXXII.

Tous les Tribunaux du Roiaume conserveront leur autorité & maniere de juger & d'administrer la Justice, après le decez du Roi comme auparavant.

XXXIII.

Sa Majesté recommande à tous les Tribunaux & Officiers du Roiaume de rendre la justice aux Peuples avec integrité, & aux Rois ses Successeurs de n'apporter aucun changement dans lesdits Tribunaux & Offices, mais plutot d'observer ponctuellement & religieusement les Coûtumes & Privileges de chacun des Roiaumes, Etats, & Villes de la Monarchie, & sur tout de n'admettre personne dans les Charges du Gouvernement qui ne

soit naturel du Pais sans jamais donner là dessus aucune dispense à personne.

X X X I V.

Sa Majesté ordonne qu'aussi-tôt après son trépas on donne à la Reine tout ce qui lui a été acordé en dot ou autrement, & de plus une somme de quatre cent mille ducats par an pour ses alimens, recommandant expressément à son Successeur d'exécuter ce point.

X X X V.

Sa Majesté legue & donne à la Reine tous les joyaux, & biens, qui sont en sa possession & qui ne sont point inseparables de la Couronne. Elle ordonne à ses Sujets & Vassaux de lui porter en toutes choses une grande reverence & amour, & recommande affectueusement au Roi son Successeur de tenir la main à tout ce que dessus, & que si ladite Reine de son propre mouvement & volonté trouvoit bon de passer en Italie pour y gouverner quelqu'un

des Roiaumes de ce País-là , il lui en acorde d'abord le Gouvernement, lui donnant pour Conseillers & Ministres des personages de la plus grande consideration , experience & sagesse. Mais si ladite Reine aime mieux demeurer en quelque Ville d'Espagne cela lui sera libre , & le Gouvernement de la même Ville lui sera donné avec celui de tout le Territoire & Jurisdiction qui en dépend.

X X X V I.

Si le Roi qui succedera à Sa Majesté est mineur, Sa Majesté veut & ordonne qu'il soit servi par les mêmes Officiers de sa Maison qui sont à present en charge , sans que l'on y fasse aucun changement , & s'il est majeur, elle lui recommande d'avoir égard aux services desdits Officiers & Serviteurs, & de les continuer dans leur emploi leur vie durant.

X X X V I I.

Les Officiers & Serviteurs de la

Maison Roiale comme aussi ceux de la Reine Epouse du Roi & de la feuë Serenissime Reine Mere seront maintenus dans la jouissance de leur emploi, honneurs & émolumens pour toute leur vie.

XXXVIII.

La Garde du Corps aiant été instituée pour servir à la personne du Roi actuel, & non à un autre, Sa Majesté commande à ladite Garde qu'aussi-tôt après son trépas, elle ait à quitter le Corps de Garde du Palais, sans neanmoins se débander, mais maintenir en corps, pour servir au Roi Successeur & au Gouvernement, selon qu'il lui plaira d'en ordonner.

XXXIX.

Mais les gardes espagnolles & allemandes continueront leur service au Palais, comme jusques à present, tant pour l'honneur de la Couronne, que pour le service de la Reine, très-chere & très-aimée Epouse de Sa Majesté.

Le feu Roi Philippe I V. aiant ataché & annexé à la Couronne la fleur de lis d'or, le *Lignum Crucis*, & quantité d'autres Reliques venues de l'Empereur Charles Quint, & qui se trouvent dans le Reliquaire de la Chapelle Roiale, Sa Majesté se conforme à cette disposition & la confirme.

X L I.

Et d'autant que le même Roi Philippe I V. a pareillement ataché & annexé à la Couronne divers joyaux, bijoux, peintures, meubles & raretez qui sont dans le Palais Roial de Madrid, Sa Majesté les declare de nouveau biens de la Couronne, & recommande le paiement des Crediturs.

X L I I.

Sa Majesté de plus atache & annexe à la Couronne pour toujours & à jamais, toutes les Maisons & Palais qu'elle possède tant à Madrid que par tout ailleurs, avec tous

les bijoux , peintures , & meubles , qui y sont , ordonnant qu'à cette fin il en sera fait des inventaires exacts.

XLIII.

Le feu Roi Philippe I V. aiant laissé à Sa Majesté & à ses Successeurs Rois, un saint Crucifix qui se trouve dans la Garderobe , Sa Majesté le laisse pareillement à son Successeur & aux Rois qui viendront après lui.

XLIV.

Sa Majesté aiant toujours eu en singuliere recommandation de rendre justice à tous ses sujets & vassaux , & de ne faire tort à personne , elle persiste dans les mêmes intentions , & ordonne qu'à cette fin toutes ses dettes soient entièrement payées , & qu'il soit donné satisfaction à toutes les personnes qui auront quelque chose à prétendre en vertu des résolutions qu'il auroit prises ou des dispositions qu'il auroit faites.

Sa Majesté recommande au Roi Successeur d'éviter les dépenses superflues, d'épargner les Peuples, & de les décharger des tributs & impositions qui leur ont été imposées, aussi-tôt que la nécessité le pourra permettre.

X L V I.

C'est une recommandation aux Successeurs Rois, d'aimer, cherir, & honorer leurs Etats & Roiaumes, & particulièrement le Roiaume de Castille; comme aussi d'honorer & récompenser ceux d'entre leurs sujets & vassaux qui mériteront de l'être.

X L V I I.

Et parce que le véritable office de la Roiauté c'est de rendre justice également à tout le monde, d'être le pere des sujets & vassaux, & le suport des veuves, des orphelins, des pauvres, & des misérables, S. M. recommande particulièrement tous ces points au Roi son Successeur.

X L V I I I.

De plus Sa Majesté lui conseille, & en charge de faire cas de ses vassaux externes & d'avoir autant de confiance en eux qu'aux Castillans mêmes, puis que c'est le moien de concilier de plus en plus leur amour & fidelité.

X L I X.

Et d'autant que Sa Majesté a été contrainte d'exiger de ses Sujets & Vassaux diverses impositions extraordinaires, & qu'il ne lui a pas été possible de les ôter tous, Sa Majesté recommande expressément deux choses à son Successeur, l'une de lever au plutôt possible lesdites impositions, l'autre de ne dépenser jamais une seule Reale de ce fond là en faveurs ni liberalitez, attendu que c'est le sang des Peuples, & que l'on ne doit y avoir recours qu'à la dernière extrémité.

L.

Ordonne & statue Sa Majesté, que conformément aux Loix de la

Monarchie, le Roi son Successeur, ni ceux qui viendront après lui ne pourront jamais aliéner aucune partie de ses Roiaumes & Etats, ni les diviser ou partager pour quelque cause que ce soit, non pas même pour apanager leurs propres Enfans, mais au contraire tant les Roiaumes qui sont presentement atachez à la Couronne, que ceux qui pourroient y écheoir à l'avenir y demeureront unis à jamais d'une maniere imprescriptible & inseparable, Sa Majesté confirmant à cette fin la Loi faite aux Etats de Valladolid l'an 1442, par le Roi Jean II. & depuis aprouvée & confirmée par le Roi Ferdinand, la Reine Isabelle son Epouse, l'Empereur Charles-Quint, & les Rois Philippe I I. Philippe I I I. & Philippe I V.

LI.

Sa Majesté confirme certains droits établis par les Rois ses predecesseurs sur les Grands & la No-

blesse des Roiaumes & Etats d'Espagne. L I I.

Et attendu que les grandes occupations de paix & de guerre dans lesquelles Sa Majesté s'est trouvée, a porté Sa Majesté à user de tolérance & de dissimulation à cet égard, elle declare que ladite tolérance & dissimulation ne peut avoir apporté aucune prescription, alteration ou prejudice aux droits de la Couronne, & annule, casse, & détruit tout ce qui pourroit avoir été ci-devant fait, toléré, ou dissimulé contre lesdits droits, lesquels elle maintient en toute leur force & vigueur.

L I I I.

Sa Majesté n'ayant jamais pretendu que ses Sujets reçussent aucun dommage des bois & forêts qu'elle possède en diverses parties du Roiaume, Sa Majesté ordonne qu'il soit donné incessamment satisfaction à tous ceux qui ont quelque chose à pretendre sur ce point.

Sa Majesté pourvoit à la continuation des Bâtimens , & Embellissemens qu'elle avoit ordonné de faire en divers Palais & Maisons Roiales , & ordonne que l'on paie exactement tout ce qui est & sera dû pour cela.

L V.

Veut & recommande Sa Majesté aux Exécuteurs de son Testament de paier toutes ses dettes particulieres , le plutôt & dans la meilleure maniere qu'il se pourra pour la décharge de sa conscience.

L V I.

Comme il se trouve diverses clauses semblables repetées dans les Testamens des Predecesseurs de Sa Majesté , lesquelles n'ont pû être entierement executées jusques à present , & que neanmoins il est juste qu'elles le soient , Sa Majesté les confirme toutes , recommandant à son Successeur d'y tenir la main.

L V I I.

Sa Majesté legue & laisse au Roi son Successeur tous les biens qui se trouveront lui appartenir, après que prealablement on aura satisfait au paiement de toutes les dettes & obligations ci-dessus marquées.

L V I I I.

Pour Exécuteurs du présent Testament Sa Majesté nomme premièrement la Reine sa chere & bien aimée Epouse, & en suite ceux qui lors de son trépas se trouveront occuper les charges de Sommelier du Corps, & s'il n'y en a point le plus ancien Gentilhomme de la Chambre, jusques à ce qu'il y en ait un. Le Mayor Dome Mayor, & s'il n'y en a point le plus ancien Mayor Dome jusques à ce qu'il y en ait un. Le Cavallerizo Mayor ou celui qui exercera son Office. L'Aumonier Mayor, le Confesseur & celui qui lui succedera en cet emploi. Le President ou Gouverneur du Conseil de Castille, & s'il n'y

n'y en a point le plus ancien Conseiller jusques à ce qu'il y en ait un. Le Vice - Chancelier d'Arragon , & s'il n'y en a point le plus ancien Conseiller jusques à ce qu'il y en ait un. L'Inquisiteur General , & s'il n'y en a point le plus ancien du Conseil de l'Inquisition jusques à ce qu'il y en ait un. Le President du Conseil des Indes , & s'il n'y en a point le plus ancien Conseiller jusques à ce qu'il y en ait un. Et le Prieur du Couvent de Saint Laurent le Roial.

L I X.

Sa Majesté entend & ordonne que son present Testament sera tenu pour bon & valable , aura force de Loi & comme tel sera executé en tous ses points. A Madrid le 2. Octobre 1700. Signé Yo el Rey.



Extrait du Codicile.

I.

SA Majesté confirme en faveur de la Reine le contenu de l'article XXXV. du Testament & pour sa plus grande satisfaction ordonne que si elle avoit pour agreable de preferer le Gouvernement du Pais-Bas à ceux des Roiaumes d'Italie, elle pourra y passer, & recommander à son Successeur d'en disposer d'abord en sa faveur.

II.

La fabrique qui a été commencée par ordre du Roi dans la Chapelle Roiale de Madrid, pour le plus grand honneur & culte du S. Sacrement doit être continuée sur les mêmes plans & desseins jusqu'à sa perfection, le tout aux dépens du Successeur.

III.

Sa Majesté legue aux Couvens Roiaux des Franciscains déchauf-

fez ; de l'Incarnation , des Augustins , Recolets ; de Sainte Therese , de Sainte Anne , & des Carmelites déchaussées , chacun un bijoux au choix de la Reine , à laquelle il recommande l'exécution de cet article.

IV.

Item Sa Majesté ordonne que le Couvent des Religieuses déchaussées du Titre de Saint Joseph d'Avila soit incorporé & agregé au Patronat Roial.

V.

Ordonne & mande Sa Majesté qu'en payant toutes les dettes , on paie pareillement toutes celles de la Reine son Epouse qui se trouveront avoir été contractées jusques au jour du decez du Roi.

VI.

Sa Majesté aiant désiré toute sa vie de mettre ses Roiaumes sous la Comprotection de la glorieuse Sainte Therese de Jesus à laquelle elle avoit une devotion particulie-

re, il exhorte son Successeur d'accomplir ce bon desir.

V. L. L.

Sa Majesté veut que le présent Codicile ait autant de force & de valeur que s'il étoit inseré de mot à mot dans le Testament même. A Madrid le 5. Octobre 1700. Yoel Rey.

Extrait du Papier mentionné
dans l'article 15. du
Testament.

LE Roi nomme pour intervenir dans la Jointe des Regens le Comte de Frigiliana autrement Aguillar pour le Conseil d'Etat & le Comte de Benavente Sommelier du Corps de la part des Grands d'Espagne. A Madrid le 2. Octobre 1700. Yoel Rey.

Voici les Copies des Lettres que
les Regens écrivirent au Roi , & la
Reponse que Sa Majesté leur fit.

Lettre de la Regence d'Es-
pagne au Roi.

SIRE,

„ Aujourd'hui, sur les trois heures
„ du soir, Dieu a retiré de ce monde
„ le Roi Charles II. nôtre Seig-
„ neur & Maître, pour le faire jouir,
„ (comme nous devons le croire)
„ de sa gloire éternelle. Son Tes-
„ tament a été ouvert immédiate-
„ ment après sa mort, avec les so-
„ lemnitez de droit : & s'y trou-
„ vant dans la clause, qui concer-
„ ne l'Héritier & Successeur de
„ tous les Roiaumes, Etats & Seig-
„ neuries, qu'il y appelle, sans nulle
„ exception, le Serenissime Duc
„ d'Anjou, fils du Serenissime Dau-
„ phin, avec ordre de lui en donner,

M m. 3.

„ sans aucun delai , la possession
 „ actuelle, après qu'il aura prêté
 „ le serment qu'il doit faire , d'ob-
 „ server les Loix , Privileges , &
 „ Couûumes de chaque Roiaume,
 „ & Seigneurie, ainsi qu'il est plus
 „ amplement exprimé dans les deux
 „ copies ci-jointes; & que Sa Ma-
 „ jesté , que Dieu absolve , établit
 „ une *jointe* pour le Gouvernement
 „ general de la Monarchie, jus-
 „ ques à ce que son Successeur puis-
 „ se la gouverner lui-même; la Rei-
 „ ne , qu'il a nommée pour en être,
 „ si c'est sa volonté d'y assister; &
 „ les Ministres soussignez, s'acqui-
 „ tent de l'obligation qu'ils ont
 „ d'en donner la premiere nouvelle
 „ à Vôtre Majesté , laquelle sera
 „ suivie de toutes les autres dili-
 „ gences & informations , qui se-
 „ ront necessaires en cette concur-
 „ rence. C'est à quoi se reduit tout
 „ ce dont nous avons à donner avis
 „ à Vôtre Majesté, Dieu la conser-
 „ ve , comme il en est besoin. A

„ Madrid , le 1. de Novembre de
 „ l'an 1700.

Lettre du Secretaire d'Etat
 Don Antonio de
 Ubilla.

„ **L**E Roi Charles , mon Sou-
 „ verain Seigneur & Maître,
 „ étant decedé le premier de ce
 „ mois à trois heures après midi ,
 „ son Testament a été ouvert , im-
 „ mediatement après , avec les so-
 „ lemnitez de droit. Il s'y est trou-
 „ vé une clause, dont la copie est ci-
 „ jointe , dans laquelle il nomme
 „ pour son Successeur en tous ses
 „ Roiaumes , Etats , & Seigneu-
 „ ries , le Serenissime Duc d'An-
 „ jou, fils du Serenissime Dauphin,
 „ avec les charges & conditions,
 „ qui y sont exprimées ; & une
 „ autre clause , dont la copie est
 „ pareillement ici , contenant la
 „ forme qu'il donne au Gouverne-

„ ment de la Monarchie ; jusqu'à
 „ à ce que son Successeur puisse la
 „ gouverner lui-même. Et la nuit
 „ du même jour il s'en est donné
 „ avis au Roi Très-Chrétien, en
 „ lui envoyant aussi les copies ci-
 „ tées dans la lettre de la Reine,
 „ adressée au Marquis de Castel dos
 „ Rios, pour la remettre entre les
 „ mains de Sa Majesté, ainsi qu'il
 „ lui est ordonné par une lettre,
 „ dont la copie est avec celle-ci.
 „ & l'un & l'autre s'envoie double
 „ par un Courrier extraordinaire
 „ que je dépêcherai cette nuit, avec
 „ une nouvelle lettre, qui marque
 „ l'empressement que nous avons
 „ de voir notre nouveau Roi. Et
 „ par le commandement de la Rei-
 „ ne, ma Maîtresse, & des Regens,
 „ je communique tout ce que des-
 „ sus à Mr l'Envoyé. A Madrid,
 „ le 3. de Novembre 1700.

UN LEA

Seconde Lettre des Regens au
 Roi Très Chrétien.

SIRE,

„ Dans une lettre du premier de
 „ ce mois envoyé par un Exprès,
 „ nous donnâmes avis à Vôte Ma-
 „ jesté, que Dieu avoit apellé à soi
 „ le Roi Charles, nôtre Seigneur
 „ & Maître; & nous joignîmes à
 „ cette lettre la copie d'une clause,
 „ qui s'est trouvée dans son Tes-
 „ tament, par laquelle il nomme
 „ pour Successeur en tous ses Roiau-
 „ mes le Serenissime Duc d'Anjou,
 „ fils du Serenissime Dauphin, avec
 „ les circonstances qui y sont con-
 „ tenuës; comme aussi la copie
 „ d'une autre, où Sa Majesté, que
 „ Dieu absolve, établit une Jointe
 „ de Ministres (qui est déjà formée)
 „ pour le Gouvernement general
 „ de la Monarchie, jusques à ce

„ que son Successeur puisse la gou-
 „ verner lui-même. Mais comme
 „ dans le rude assaut de ce jour-là,
 „ il nous fut impossible d'exprimer
 „ plus vivement les sentimens de
 „ nôtre cœur à Vôte Majesté, nous
 „ le faisons aujourd'hui, en lui re-
 „ moignant, que, bien que nous
 „ regrettions avec une juste dou-
 „ leur, le Maître que nous venons
 „ de perdre, celui, qu'il nous a
 „ donné par son Testament, nous
 „ fait revivre, & releve nos espe-
 „ rances, à tel point, que nous &
 „ tous ces Peuples, nous attendons
 „ avec impatience le bonheur de
 „ vivre sous sa domination. Car
 „ outre que l'on pourroit assurer
 „ avec verité, que tel étoit aupara-
 „ vant le desir unanime de cette
 „ Nation, voiant que le Roi Char-
 „ les n'avoit point d'enfans legiti-
 „ mes; le Prince qu'il a choisi se
 „ trouve aujourd'hui apuié & for-
 „ tifié du sang, du droit & de l'in-
 „ clination generale. C'est pour-

„ quoi nous demandons à V^{otre}
 „ Majesté que le digne Successeur
 „ de cette Monarchie commence,
 „ sans differer, à disposer de ses
 „ Etats, afin que nous aions bien-
 „ tôt la consolation de jouir de la
 „ douceur de son Gouvernement.
 „ Et, pour cela, nous lui offrons
 „ dès maintenant, comme chose
 „ qui lui appartient en propre, nos
 „ soins & nos services en tout ce
 „ qui pourra lui faciliter les moiens
 „ de posseder ces Roiaumes avec la
 „ tranquillité & la felicité, que
 „ nous lui annonçons. Cependant,
 „ nous restons & resterons avec une
 „ obeissance, une promtitude, &
 „ un attachement sincere & cons-
 „ tant, qu'il éprouvera dans tous les
 „ événemens, grands & petits : &
 „ tout cela nous paroît peu de cho-
 „ se en|comparaison du desir ardent
 „ que nous avons de le bien per-
 „ suader en tout de nôtre fidelité &
 „ nôtre amour. Dieu garde la per-
 „ sonne de V. M. Très- Chrétienne,

„ comme il en est besoin. A Ma-
 „ drid, le 3. de Novembre 1700.

Troisième Lettre des Regens
 au Roi Très-Chrétien.

SIRE,

„ En consequence de ce que nous
 „ écrivîmes à Votre Majesté par un
 „ Courier extraordinaire, dépêché
 „ le 3. de ce mois au sujet de la
 „ mort du Roi nôtre Maître, que
 „ Dieu absolve, offrant de lui re-
 „ mettre le Testament & le Codi-
 „ cile qu'il a laissez, lesquels étoient
 „ prêts dès lors; nous lui envoions
 „ l'un & l'autre par cet Exprès,
 „ afin qu'elle ait une connoissance
 „ entiere de toutes les circonstan-
 „ ces qu'ils contiennent; nous ser-
 „ vant de cette occasion, (comme
 „ nous ferons de toutes les autres,)
 „ pour dire à Votre Majesté que la
 „ Noblesse & les Peuples deman-
 dent

„ dent leur nouveau Roi avec des
 „ inquietudes & des empressements
 „ inconcevables ; de sorte que ,
 „ bien loin de vouloir prêter l'o-
 „ reille ni consentir à aucune nou-
 „ veauté ou variation dans cette
 „ grande affaire, ils sont tous dans
 „ la même résolution de la soute-
 „ nir, & maintenir, étant aussi per-
 „ suadez qu'ils le sont, de la justi-
 „ ce & de la raison de cette cause.
 „ Ce que nous représentons à Vô-
 „ tre Majesté pour la résoudre à
 „ donner promptement à nos prie-
 „ res, & à nos instances reiterées,
 „ un Prince qui est si désiré, &
 „ attendu avec des acclamations,
 „ qui s'augmentent de jour en
 „ jour ; outre les avis, que nous
 „ recevons à tous momens, des
 „ aplaudissemens faits au Testa-
 „ ment du feu Roi, accompagnez
 „ des louanges de celui, que Dieu
 „ nous a donné, & des vœux avec
 „ lesquels on aspire à le voir en
 „ possession du Commandement.

„ A ces vives & tendres expres-
 „ sions , nous ajoûtons la ratifica-
 „ tion de toutes les offres sinceres,
 „ que ces Roiaumes font , en ge-
 „ neral & en particulier , de tout
 „ ce qu'ils pourront faire pour le
 „ service du Roi qu'ils attendent ;
 „ & la congratulation , que nous
 „ devons à Vôte Majesté de voir
 „ le second de ses petits fils nom-
 „ mé & proclamé Roi d'Espagne,
 „ avec des circonstances aussi sin-
 „ gulieres , que le sont celles qui
 „ se rencontrent en cette conjonc-
 „ ture. Dieu garde la personne de
 „ Vôte Majesté Très Chrétienne,
 „ comme il en est besoin. A Ma-
 „ drid , le 7. de Novembre 1700.

Après la lecture de ces Lettres,
 on assembla le Conseil à Versailles.
 Le Roi , la Marquise de Mainte-
 non , M. le Dauphin , le Duc de
 Bourgogne , le Chancelier , M. de
 Chamillard, le Duc de Beauvilliers,
 le Marquis de Torcy , & les autres

Ministres d'Etat s'y trouverent. On agita dans ce Conseil, la fameuse question qui devoit decider de l'acceptation du Testament, ou du Traité de Partage. Le Roi, Madame de Maintenon, M. le Dauphin, & M. le Chancelier, se declarerent pour le Testament contre le sentiment de tous les autres Ministres. Si la grandeur d'ame se trouve plutôt chez les Princes que chez les autres hommes, ce fut dans cette occasion où M. le Dauphin la fit briller. L'acceptation du Testament étant decidée, ce Prince donna des marques de son desinteressement, & dit genereusement: „ que „ quoi que le droit de succeder à la „ Couronne d'Espagne lui appartint legitimement, il y renon- „ çoit avec plaisir, & seroit ravi „ de dire toute sa vie, le Roi mon „ Pere, le Roi mon Fils.

Voici la Reponse que le Roi fit à la Regence après avoir accepté le Testament.

Reponse du Roi Très-Chrétien à la Regence.

„ **T** Rès-haute , très - puissante ,
 „ te , & très-excellente Princesse , nôtre très-chere , & très-
 „ amée bonne Sœur & Cousine ;
 „ très-chers & bien amez Cousins ,
 „ & autres du Conseil établi pour
 „ le Gouvernement universel des
 „ Roiaumes & Etats dépendans
 „ de la Couronne d'Espagne. Nous
 „ avons reçu la lettre signée de
 „ Vôtre Majesté , & de vous , écrite
 „ le premier de ce mois. Elle
 „ nous a été renduë par le Marquis
 „ de 'Castel dos Rios , Ambassadeur
 „ de très-haut , très-puissant ,
 „ & très-excellent Prince , nôtre
 „ très-cher & très-ami bon Frere &
 „ Cousin , CHARLES SECOND ,
 „ Roi des Espagnes , de glorieuse
 „ memoire. Le même Ambassadeur
 „ nous a remis les clauses du Testament
 „ fait par le feu Roi son

„ Maître , contenant l'ordre & le
 „ rang des Heritiers , qu'il apelle à
 „ la Succession de tous ses Roiau-
 „ mes & Etats ; & la sage disposi-
 „ tion qu'il fait pour le Gouverne-
 „ ment de ces mêmes Roiaumes
 „ jusqu'à l'arrivée & jusqu'à la ma-
 „ jorité de son Successeur. La sen-
 „ sible douleur , que nous avons
 „ de la perte d'un Prince , dont les
 „ qualitez & les étroites liaisons
 „ du sang , nous rendoient l'ami-
 „ tié très - chere , est infiniment
 „ augmentée par les marques tou-
 „ chantes qu'il nous donne , à sa
 „ mort , de sa justice , de son amour
 „ pour des Sujets fidelles , & de
 „ l'attention qu'il apporte à mainte-
 „ nir au delà du tems de sa vie , le
 „ repos general de toute l'Europe,
 „ & le bonheur de ses Peuples.
 „ Nous voulons de nôtre part con-
 „ tribuer également à l'un & à l'au-
 „ tre , & repondre à la parfaite
 „ confiance , qu'il nous a témoig-
 „ née. Ainsi nous conformant en-

„ tierement à ses intentions mar-
 „ quées par les articles du Testa-
 „ ment que V^{otre} Majesté , &
 „ Vous , nous'avez envoiez , tous
 „ nos soins feront desormais de
 „ retablir par une Paix inviolable,
 „ par l'intelligence la plus parfaite,
 „ la Monarchie d'Espagne au plus
 „ haut point de gloire où jamais
 „ elle ait été. Nous acceptons pour
 „ nôtre Petit-Fils le Duc d'Anjou
 „ le Testament du feu Roi Catho-
 „ lique : Nôtre Fils unique le Dau-
 „ phin l'accepte aussi , il abandon-
 „ ne sans peine les justes droits de
 „ la feuë Reine sa Mere , & nôtre
 „ très-chere Epouse , reconnus in-
 „ contestables, aussi-bien que ceux
 „ de la feuë Reine ; nôtre très-ho-
 „ norée Dame & Mere, par les avis
 „ des differens Ministres d'Etat &
 „ de Justice , consultez par le feu
 „ Roi d'Espagne. Loin de se reser-
 „ ver aucune partie de la Monar-
 „ chie , il sacrifie ses propres inte-
 „ rêts au desir de retablir l'ancien

„ lustre d'une Couronne , que la
 „ volonté du feu Roi Catholique,
 „ & la voix de ses Peuples dese-
 „ rent unanimement à nôtre pe-
 „ tit-fils. Ainsi nous ferons partir
 „ incessamment le Duc d'Anjou ,
 „ pour donner au plutot à des Su-
 „ jets fideles la consolation de re-
 „ cevoir un Roi , bien persuadé
 „ que Dieu l'apellant au Trône, son
 „ premier devoir est de faire regner
 „ avec lui la Justice & la Religion;
 „ Qu'il doit donner sa principale
 „ application à rendre ses Peuples
 „ heureux , à relever & à mainte-
 „ nir l'éclat d'une aussi puissante
 „ Monarchie ; Qu'il est obligé de
 „ connoître parfaitement & de re-
 „ compenser le merite de ceux qu'il
 „ trouvera (dans une Nation éga-
 „ lement brave & éclairée) pro-
 „ pres à le servir dans ses Conseils,
 „ dans ses Armées , & dans les dif-
 „ ferens Emplois de l'Eglise & de
 „ l'Etat. Nous l'instruirons enco-
 „ re de ce qu'il doit à des Sujets

„ inviolablement attachez à leurs
 „ Rois, & de ce qu'il doit à sa pro-
 „ pre gloire : Nous l'exhorterons
 „ à se souvenir de sa naissance, à
 „ conserver l'amour de son Païs ;
 „ mais uniquement pour maintenir
 „ à jamais la Paix & la parfaite
 „ intelligence, si nécessaires au
 „ commun bonheur de nos Sujets
 „ & des siens. Elle a toujours été
 „ le principal objet de nos sou-
 „ haits ; & si les malheurs des con-
 „ jonctures passées ne nous ont
 „ pas permis de le faire connoître,
 „ nous sommes persuadés, que ce
 „ grand événement va changer l'é-
 „ tat des choses ; de sorte que cha-
 „ que jour nous produira desor-
 „ mais de nouvelles occasions de
 „ marquer nôtre estime & nôtre
 „ bien veillance particuliere pour
 „ toute la Nation Espagnole. Ce-
 „ pendant, nous prions Dieu, Au-
 „ teur de toutes consolations, qu'il
 „ donne à Vôte Majesté celles
 „ dont elle a besoin dans sa juste

„affliction, & nous vous assurons,
 „très - haute, très-excellente, &
 „très - puissante Princesse, nôtre
 „très - chere & très - amée bonne
 „Sœur & Cousine, très-chers &
 „bien-amez Cousins, & autres du
 „Conseil établi pour le Gouverne-
 „ment d'Espagne, de l'estime parti-
 „culiere & de l'affection, que nous
 „avons pour vous. Ecrit à Fontai-
 „nebleau le 12. Novembre 1700.
 „Au dessous écrit : De Vôtre Ma-
 „jesté, bon Frere & Cousin. Signé,
 „Louis. Et plus bas, COLBERT.
 „Et au dessus de cette lettre est
 „écrit : A très-haute, très-excel-
 „lente, & très-puissante Princesse,
 „nôtre très-chere & très-amée bon-
 „ne Sœur & Cousine, la Reine
 „d'Espagne, & à nos très-chers du
 „Conseil établi pour le Gouver-
 „nement universel des Roiaumes
 „& Etats dépendans de la Cou-
 „ronne d'Espagne, avec un ca-
 „chet du grand Sceau secret.

Quatrième Lettre de la Re-
gence au Roi Très-
Chrétien.

SIRE,

„ Sur l'avis que nous avons don-
„ né à Votre Majesté de l'affliction
„ où nous étions, à cause de la mort
„ de nôtre très-aimé Roi & Maître
„ Dom Carlos de glorieuse memoir-
„ re, & de la prudente & incontes-
„ table disposition qu'il a faite dans
„ son Testament, en apellant à
„ l'entiere & universelle Succession
„ de tous ses Etats le nouveau Roi
„ Dom Philippe V. nôtre Seig-
„ neur & Maître, auparavant Duc
„ d'Anjou, toujours heureux pe-
„ tit-fils de Votre Majesté, & en
„ donnant par interim une forme
„ pour les gouverner ; Elle a bien
„ daigné (& nous en avons une
„ grande reconnoissance) nous re-

„ moigner par sa Lettre du 12. du
 „ courant, la sensible douleur, que
 „ lui a causée la perte d'un si grand
 „ Prince; & nous declarer qu'Elle
 „ acceptoit & aprouvoit le conte-
 „ nu du Testament du feu Roi, le
 „ confirmant & autorisant avec
 „ toutes les formes & precautions,
 „ qui peuvent assurer pour jamais
 „ la possession d'un si grand heri-
 „ tage. C'est pourquoi, après avoir
 „ rendu à Vôtres Majesté les actions
 „ de graces les plus tendres & les
 „ plus respectueuses que nous lui
 „ devons pour cette acceptation,
 „ & pour les temoignages singu-
 „ liers d'estime & de bonté, dont
 „ il lui a plu de nous honorer, &
 „ nous en particulier, & toute la
 „ Nation Espagnole en general;
 „ (manieres propres & caractéristi-
 „ ques du cœur magnanime d'un
 „ Monarque si fameux) nous la
 „ pouvons assurer, que, par sa hau-
 „ te prevoiance, Elle a su recom-
 „ penser, par anticipation, les de-

„monstrations d'allegresse, qui au
 „milieu de la consternation, que
 „nous venions de faire, nous ont
 „fait bannir la douleur, & pour
 „celebrer en cette Cour avec un
 „aplaudissement general la Lettre
 „obligeante de V^{otre} Majesté.
 „Nous croions bien, Sire, que le
 „nouveau Roi viendra instruit,
 „ainsi que V^{otre} Majesté nous le
 „promet en toutes ces hautes, pru-
 „dentes, & chrétiennes maximes,
 „qu'il aura sans doute bien apri-
 „ses sous la discipline d'un si glo-
 „rieux, si heureux, & si habile
 „Aieul; & que, sous les auspices
 „de l'un & de l'autre, nous ver-
 „rons reverdir les lauriers sur son
 „auguste front. Cette nouvelle
 „obligation nous fera conserver à
 „jamais dans nos cœurs, & dans
 „notre memoire, des regles si sages
 „& si sûres, & ces regles seront
 „pour nous de vifs & puissans é-
 „guillons pour procurer en tout
 „son exaltation, & celle de cette
 Monar

„ Monarchie; & pour cultiver tous
 „ jours de plus en plus une étroite
 „ amitié, union & correspondance
 „ ce entre les Sujets des deux Cou-
 „ rones. Nous nous felicitons
 „ d'avoir enfin rencontré l'heu-
 „ reux Siecle, dans lequel la Pro-
 „ vidence Divine avoit ordonné,
 „ que fût indissolublement étroit
 „ ce nœud roial, que le malheur
 „ des tems & la jalousie, que la va-
 „ leur & la puissance nourrissoient
 „ entre les deux Nations, avoient
 „ toujours denoué. Nous, & tous
 „ les fideles Vassaux, nous soupi-
 „ rons avec impatience, & inquie-
 „ tude dans l'attente de nôtre très-
 „ aimable Roi, & sur la promesse
 „ que Vôtre Majesté nous fait que
 „ nous le verrons bien-tôt; (faveur,
 „ dont nous lui faisons de nou-
 „ veaux remerciemens:) nous comp-
 „ tons toutes les heures, & pour
 „ les avancer en tout ce qui peut
 „ dépendre de nos soins, nous
 „ avons donné les ordres, pour le

„ faire proclamer avec les ceremo-
 „ nies acoutumées dans les Roiau-
 „ mes d'Espagne, & dans les autres
 „ Etats, qui en dépendent : & cela
 „ s'est deja executé en cette Cour,
 „ à l'exemple de laquelle on ne
 „ peut douter, selon les avis que
 „ nous avons reçûs, que ne se
 „ conformeront toutes les Provin-
 „ ces, qui composent le cercle de
 „ cette Couronne, attendu l'union
 „ qu'elles ont toujours conservée
 „ entr'elles : d'où il arrivera, que
 „ par une noble émulation, elles
 „ se feront un point d'honneur, de
 „ celebrer à l'envi cet heureux éve-
 „ nement, & de redoubler leurs
 „ vœux pour la santé, prospérité,
 „ & longue vie de Vôte Majesté
 „ comme nous le desirons, & com-
 „ me la Chrétienté en a besoin. A
 „ Madrid, le 26. de Novembre de
 „ l'an 1700.

Voici le recit de ce qui se passa à
 la Cour sur le Ceremoniel du nou-

veau Roi. Sa Majesté profitant de l'avis des Ministres de la Regence, qui la prioient de faire partir incessamment le Duc d'Anjou, pour venir remplir le Trône vacant, déclara que ce Prince seroit reconnu pour Monarque universel de toute l'Espagne, suivant le Testament du Roi Charles I I. & pour assurer pour toujours cette Couronne à la Famille Roiale de France, au cas de mort, à laquelle tous les Princes du monde sont sujets, comme les autres hommes, le Conseil de Sa Majesté trouva bon, que Monsieur, Frere unique du Roi, fit une Protestation contre l'Archiduc à qui cette Couronne étoit substituée, au cas que le Duc de Berri devint Roi de France, ou mourut sans Enfants; Que pour lors Monsieur & ses Enfants succederoient à la Couronne d'Espagne. Cette Protestation fut suivie d'une seconde que fit M le Duc de Chartres, en qualité d'heritier presomptif de Monsieur le

Duc d'Orleans. Toutes ces precautions étant prises pour éloigner la Maison d'Autriche de cette Succession, le Roi fit la Ceremonie qui devoit faire reconnoître le Duc d'Anjou pour Roi. Le 16. du mois S. M. donna une Audience particulière au Marquis de Castel dos Rios, Ambassadeur d'Espagne ; le Duc d'Anjou étant entré dans le Cabinet, le Roi lui dit : „ Monsieur, le „ Roi d'Espagne vous a fait Roi ; „ les Grands vous demandent ; les „ Peuples vous souhaitent ; & moi „ j'y consens. Songez seulement „ que vous êtes Prince de France ; „ mais je vous recommande d'aimer vos Peuples, de vous attirer „ leur amour par la douceur de votre Gouvernement, & de vous „ rendre digne de régner dans la „ Monarchie sur le Trône de laquelle vous montez. Après ce discours Sa Majesté fit prendre la droite au Duc d'Anjou, & dit au Marquis de Castel dos Rios qu'il

pouvoit le saluer comme son Roi. Cet Ambassadeur aiant mis un genou en terre baïsa la main du nouveau Roi. Cette premiere Ceremonie fut suivie d'une declaration publique, que le Roi Très-Chrétien fit, les portes de son Cabinet étant ouvertes à toute la Cour, que M. le Duc d'Anjou étoit Roi d'Espagne. Pour lors le Marquis de Castel dos Rios presenta son fils aîné & les Gentilshommes Espagnols de sa suite au nouveau Roi pour lui baïser la main le genou en terre, comme il avoit fait. Je ne m'arrêterai point ici à faire un recit circonstancié de toutes les Ceremonies que l'on observa à la Cour dans cette occasion, parce qu'elles ont été rapportées par d'autres Ecrivains. Je dirai seulement que depuis le 16. de Novembre jusques au 4. Decembre, qui fut le jour fixé pour le depart de Sa Majesté Catholique, tout ce tems se passa à donner des visites au nouveau Roi, ou à en recevoir

de lui. Les Ducs de Bourgogne , & de Berri , ses Freres , le visiterent ; Monseigneur le Dauphin étant à Meudon , le nouveau Roi son Fils , lui rendit aussi visite ; Monsieur, Madame , le Duc de Chartres , la Grande Duchesse de Toscane , le Roi Jaques , & la Reine son Epouse , le Nonce , & les Ambassadeurs des Princes Souverains , qui étoient pour lors à Paris le vinrent saluer ; le Parlement , la Chambre des Comptes , la Cour des Aides , & Messieurs de l'Academie Françoisé lui rendirent aussi leurs hommages & l'haranguerent. Je ne puis me dispenser de rapporter ici la Harangue que ces derniers lui firent ; outre que c'est une Piece des plus éloquentes , elle est digne d'un Prince qui alloit marcher sur les traces d'un Monarque qui a gouverné la France depuis tant d'années avec tant de gloire.

Harangue faite au Roi d'Espagne , au nom de l'Academie Françoise , par Mr de la Chapelle , Receveur General des Finances de la Rochelle , & Directeur de l'Academie.

SIRE,

S'il pouvoit être permis à quelqu'un de garder le silence , quand la terre entiere parle & retentit des acclamations de tous ses Peuples, ce seroit à l'Academie Françoise qui a l'honneur de paroître devant Vôte Majesté.

Nourrie dans le sein des Lettres & de l'Eloquence , ocupée à cultiver l'art de bien parler , & acoûtumée à relever par ses paroles , ou du moins à orner tout ce qu'elle traite ; elle devoit se taire lors que ses pa-

roles ne sauroient approcher de la grandeur des sujets , ni les expressions repondre à ses sentimens.

C'est le propre des Evenemens miraculeux qui excitent , qui remuent les plus vives passions , & qui jettent dans tous les esprits une admiration confuse & tumultueuse, de rendre l'Eloquence muette.

En effet , Sire , quelles peintures assez éclatantes peuvent être présentées à Votre Majesté dans nos discours les plus fleuris , que la vérité nue & le simple raport de nos yeux n'obscurcissent & n'effacent.

A peine Votre Majesté est entrée dans les premières années de la jeunesse , déjà le bruit de ses vertus a pénétré jusques aux extrémités du monde ; déjà cette exacte droiture , cet amour pour la justice , cette humanité héroïque , cette égalité d'ame , cette prudence avancée , cette sincérité , cette fidélité inviolables , qui vous gagnent ici tous les cœurs , font adorer votre nom dans les Pais les plus reculez.

Cent Peuples , cent Nations
différentes qui composent un seul
& immense Empire , que dis-je ?
un Monde entier , viennent aux
pieds du Trône de nôtre Auguste
Monarque ; ils y viennent , non
comme autrefois la fameuse Reine
que vit la Judée, admirer seulement
la sagesse & l'esprit, mais demander
& recevoir de lui , en vous obte-
nant pour Roi , un raion de sa sa-
gesse pour les gouverner.

Au milieu d'un spectacle si nou-
veau & si merveilleux , ce Roi ,
spectacle lui-même le plus grand,
le plus magnifique que Dieu donne
à l'Univers , s'élève au-dessus de sa
propre grandeur ; il méprise , il ou-
blie ses intérêts, il vous accorde à ces
Peuples empressez , il vous procla-
me , il met sur vôtre front plus de
Couronnes que vous n'avez d'an-
nées , il vous instruit , il vous don-
ne ses leçons & ses preceptes , il
verse dans vôtre sein , si j'ose ainsi
parler , l'ame & l'esprit qui ont

rendu cette Monarchie si florissante & si heureuse.

Que d'Oracles de sagesse ! Oracles vraiment dignes d'être écoulez & suivis de tous les Rois.

Le respect & l'admiration , tandis qu'il parle , suspendent tous les esprits , tous les cœurs sont pénétrez , tous les yeux fondent en larmes.

Que nos discours , que nos applaudissemens , quelque'animez qu'ils soient de tout le zele de nos cœurs , paroîtront froids & languissans dans des conjonctures si hautes & si touchantes ?

Recevez donc , Sire , pour tout temoignage de nos profonds respects , nos vœux seuls , nos vœux ardens & sinceres.

Regnez , Sire , regnez dans les quatre parties de la Terre : puissiez-vous y faire regner avec vous toutes les vertus qui font la felicité des Rois & des Peuples.

Puissiez-vous y faire regner aussi

les Muses & les Lettres à quiles
Rois & les Vertus mêmes doivent
leur immortalité parmi les hommes.

Puissiez-vous rendre pour l'Es-
pagne le Siécle que vous y allez
commencer, aussi digne de me-
moire que le Heros à qui nous
obeissons, a rendu celui-ci glorieux
& fortuné pour la France.

Puissent ces deux Peuples cele-
bres, craints & admirez de tous les
autres Peuples, ne combattre plus,
ne disputer plus entre eux que d'a-
mour & d'affection, que de zele &
de fidelité pour leurs Maîtres.

Ce sont, Sire, les vœux que fera
éternellement cette Compagnie,
plus digne peut-être de votre sou-
venir qu'aucune autre Compagnie,
par l'honneur qu'Elle a d'avoir
votre invincible Ayeul pour Pro-
tecteur.

Le Duc d'Anjou aiant été re-
connu pour Roi d'Espagne, étant
encore en France, par la Ceremonie

que le Roi Très - Chrétien en fit, comme je viens de le dire , il ne lui manquoit plus que l'habit à la mode du Pais , comme les Rois de cette Monarchie le portent. Ce fut le 19. du mois que ce nouveau Monarque le prit. C'étoit un habit de deuil en noir , un manteau long, la queue d'une aune & demie suivant l'usage qui se pratique en Espagne. Sa Majesté Catholique allant pour lors entendre la Messe avec le Roi à la Tribune de la Chapelle ; le Duc d'Aumont , Gentilhomme de Sa Majesté Très - Chrétienne porta la queue de son manteau jusques à l'entrée de la Salle des Gardes ; le Comte de Precy, Lieutenant des Gardes du Corps la prit à son tour, & la porta jusques à la Tribune.

Tandis que la Cour étoit occupée à toutes ces Ceremonies je ne songeois qu'à me divertir agreablement. Comme le voyage que je venois de faire en Espagne m'avoit procuré la connoissance de la lan-
gue

güe de ce país-là , je me trouvois pour lors presque toujours avec les Seigneurs Espagnols de la suite de l'Ambassadeur. Je liai un commerce particulier d'amitié avec un de ces Messieurs, qui se nommoit Il Seignor Castilleras ; c'étoit un homme de distinction qui aimoit le luxe & la dépense. Il avoit d'ailleurs une tendresse de cœur , qui me le fit aimer d'abord que je l'eus vû. Je me faisois un singulier plaisir de le mener dans les Compagnies , & dans les Assemblées des Dames. Il étoit charmé de toutes les complaisances que j'avois pour lui ; mais il l'étoit encore plus de l'enjouement, & de la maniere aisée & sans façon dont les Dames le recevoient. Je l'ai vû pester cent fois contre les manieres de faire l'amour en Espagne , & en detester les maximes, qui rendoient, disoit-il , les Amans & leurs Maîtresses Esclaves. Il avoit conçu d'abord une très-mauvaise opinion de la liberté qui reg-

ne parmi les Dames à la Cour de France, & il s'étoit figuré qu'il n'y avoit qu'à les voir deux fois pour en obtenir des faveurs, mais insensiblement il s'acôûtuma au climat & à la mode du Païs, & fut plus réservé sur la critique outrée qu'il faisoit de leur galanterie.

Depuis mon retour de Madrid j'avois fait une nouvelle Maîtresse, c'étoit Mademoiselle d'E... ce n'est pas que j'eus rompu entièrement l'attachement que j'avois avec les deux Cousines Mesdemoiselles de B... & de C... que je trouvois toujours fort aimables. La passion que j'avois conçu pour Mademoiselle d'E.... n'étoit proprement qu'un amour de curiosité, & un jeu d'esprit. Je ne l'avois pratiqué que pour faire diversion à un trop long engagement qui a ses degouts dans l'art d'aimer, lors qu'il n'est pas renouvelé par la nouveauté. La galanterie a ses revolutions comme les autres choses du monde.

Quand on commence à aimer tout est brillant , les soins , les assiduités & les complaisances infinies ne font point de peine à un Amant ; mais peu à peu les empressements qu'on a eu pour une Maîtresse se ralentissent : voilà les motifs de mon changement. Mademoiselle d'E.... avoit de la beauté, de la jeunesse , & infiniment de l'esprit : D'ailleurs elle assaisonna toutes ces belles qualitez de tant d'enjouement & de galanterie , qu'il ne falloit que l'avoir vûe deux fois pour en être charmé. Je pris la résolution un jour de mener chez elle Il Seignor Castilleras , ce qui contribua beaucoup à me divertir ; car outre que j'eus le plaisir de voir comment un Espagnol fait l'amour, j'eus encore celui de voir l'embaras où Mademoiselle d'E.... se trouvoit dans la conversation d'un tel homme. Castilleras fit d'abord plusieurs reverences profondes en aprochant Mademoiselle d'E.... qui

furent suivies d'une declaration d'amour qui valoit assurément une des plus facecieuses scenes d'Arlequin : Pour moi je riois du meilleur de mon cœur, & je crois que cette Demoiselle faisoit aussi de son mieux pour s'en empêcher. Il debuta d'abord par l'excellence de la langue espagnole par dessus toutes les autres du monde, & dit que Dieu avoit parlé à Moïse, en Espagnol sur la Montagne de Sinai, & demanda en même tems à Mademoiselle d'E. .. si elle le parloit; celle-ci ayant repondu que non, Castille-ras repliqua qu'il parleroit donc en langue Françoisse : il continua sa declaration d'amour & fit d'abord voir que les femmes de quelque Païs qu'elles soient doivent preferer les Espagnols dans leurs amours à toutes les autres Nations du monde; parce qu'ils étoient descendus de la noble race des Gots; que leur Roi étoit maître de 63. Roiaumes : Qu'on célébroit à toute heure la

Messe sur ses Etats : Que jamais le Soleil ne les privoit de sa lumiere ; & qu'il dépendoit du bon plaisir de leur Roi de commander à toutes les Nations Etrangères. Après tout ce beau preliminaire , il vint au sujet de l'amour. Il compara Mademoiselle d'E... à la Reine des Amazones ; son esprit à la sagesse de Salomon ; ses chevaux blonds aux raions étincelans du Soleil ; ses yeux aux Etoiles brillantes du firmament ; sa bouche au plus beau corail ; la blancheur de son teint aux lis, les belles dents aux perles fines ; & enfin toute sa personne à l'abregé des merveilles du monde. Il conclut par par une protestation d'amant qui marquoit tout l'excez, ou plutôt l'extravagance de son amour ; Pour lors mettant un genou en terre , comme il avoit fait en saluant le nouveau Roi ; c'est dit-il, adorable, que je ne vivrai & mourrai plus que pour vous ; & tirant son épée du fourreau , j'en prend,

continua-t-il, ce fer à témoin ! Mademoiselle d'E... qui n'étoit pas accoutumée à de pareilles faillies, crût d'abord que Castilleras s'alloit tuer de rage, & de desespoir : Elle se jeta toute effraïée promptement sur l'épée. & pria l'Espagnol avec tout le respect possible de remettre l'épée dans le fourreau : Madame, reprit pour lors Castilleras, ce sera donc pour vous obeir, & se leva.

Nous sortîmes pour lors l'un & l'autre de chez Mademoiselle d'E... Castilleras plus content qu'un Roi de l'heureux succès qu'avoit eu sa première visite, & moi fort satisfait de la facécieuse scene qu'il venoit de nous donner. Il alla chez l'Ambassadeur de Castel dos Rios, où il étoit attendu, & moi je preterai quelques affaires pour avoir lieu de le quitter : une heure après je revins seul chez cette Demoiselle, qui me fit la mercuriale sur ce que je lui amenois un fou, qui la comparoit au soleil, aux étoiles, au corail,

aux perles fines &c. Je lui repliquai que tout cela étoit pure tendresse pour les Dames chez les Espagnols, & que l'épée qu'il avoit tirée du fourreau exprimoit l'excès & la violence de l'amour qu'il avoit conçu pour elle. Mademoiselle d'E.... voyant bien que je l'avois voulu divertir, se mit à rire aussi bien que moi de toutes les extravagances du Seignor Castilleras, qui venoit de jouer, disoit-elle, le rôle des Amadis & de Roland dans toute sa perfection ; mais comme je ne m'accommoderois point de l'amour espagnol, continua-t-elle, je vous prie de ne plus amener ce fou chez moi ; ce que je lui promis. Cette aventure & plusieurs autres qui arrivèrent aux Espagnols à Paris me firent faire quelques reflexions sur l'antipatie qu'il y a eu de tout tems entre les deux Nations ; ce qui aprêtoit au nouveau Roi de grands obstacles à surmonter par les démêlez qu'ont eu dans la suite les Fran-

çois avec les Espagnols à la Cour de Madrid.

J'ai dit que le Roi avoit donné ordre au Marquis d'Harcourt de paroître avec une puissante Armée sur les Fronteries d'Espagne, mais S. M. voyant que les affaires avoient pris un autre tour par les hommages empressez que l'Ambassadeur & plusieurs Grands d'Espagne venoient rendre au nouveau Roi, Sa Majesté changea ses vûës; & après avoir élevé le Marquis d'Harcourt à la dignité de Duc & Pair de France, Elle lui ordonna de se rendre au plutôt à Madrid en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire pour convenir avec le Cardinal Portocarrero & les autres Ministres de la Regence du Cérémoniel qui regardoit la reception que l'on feroit au nouveau Roi. Sa Majesté ne pouvoit faire choix d'un Ministre qui fut plus propre pour remplir avec éclat cette Ambassade, ni qui fut plus agreable en même tems aux Grands

& au Peuple d'Espagne. Aussi elle lui donna pour la soutenir avec distinction des sommes & des dignitez qu'elle n'a jamais donné à aucun Ambassadeur.

Etant allé visiter le nouveau Roi pour lui faire mon compliment sur son élévation au Trône d'une si puissante Monarchie ; Sa Majesté Catholique me fit l'honneur de me dire qu'elle avoit prié le Roi d'agréer que je fus du nombre de ceux qui l'accompagneroient à Madrid ; que comme je parlois assez bien la langue espagnole, je lui ferois plaisir d'accepter le parti qu'elle me proposoit. Je repondis au jeune Monarque que je n'avois point d'autre passion que celle d'obéir à ses ordres. Il me repliqua que j'aurois donc soin de me tenir prêt pour le jour de son départ, à quoi je repondis que je serois des premiers à le suivre.

Avant le départ de Sa Majesté Catholique, la Cour jugea à pro-

pos de m'employer dans une Negociation secrete, qui a été dans la suite d'une grande utilité aux desseins du Roi. J'ai avancé que j'avois laissé le Duc de Baviere, lors que je fus envoyé à la Cour de Bruxelles dans des dispositions tres favorables à la France. M. de Puissegur aiant été envoyé dans la suite auprès de Son Altesse Electorale travailla si heureusement sur le Plan de ma Negociation, qu'il la disposa à entrer dans les interêts de S. M. Il n'eut pas de peine à réussir, outre quelques millions qu'il lui offrit, il se servit adroitement du mécontentement que S. A. E. avoit de la conduite que le Roi d'Angleterre & Mrs les Etats avoient renuë à son égard sur la fin de la derniere guerre. Outre ces sujets de plainte qu'il pretendoit être legitimes, ce Prince avoit un Envoié à la Haie qui avoit mis tout en usage pour porter Mrs les Etats à lui prêter des sommes considerables dont il avoit besoin ;

on les lui refusa, & on lui fit, en même tems reponse que Son Altesse Electorale devoit être contente de la complaisance que la Ville d'Amsterdam avoit déjà eue pour elle, en lui prêtant des sommes qui alloient au delà de l'estimation qui avoit été faite de la Couronne Electorale & autres Pierreries qu'elle lui avoit remises en dépôt.

L'Envoié de Son Altesse Electorale voyant que Messieurs les Etats étoient inflexibles sur l'ouverture qu'il leur avoit faite, se retrancha enfin à leur demander le relâchement de la Couronne Electorale & des Pierreries qui étoient entre les mains de Messieurs d'Amsterdam; ajoutant, que si on faisoit ce plaisir à l'Electeur son Maître, il en auroit de la reconnoissance : Mais outre que Messieurs les Etats auroient perdu les sommes considerables qui avoient été prêtées sur ce dépôt, ils auroient encore eu le déplaisir d'avoir eu de la complaisance pour un

Prince qui meditoit dès lors de concert avec le Roi Très - Chrétien d'abaisser leur Republique. Ce que nous allons rapporter, & la conduite qu'il a tenuë dans la suite, le prouvent suffisamment. Le Comte de Monasterol, son Envoié à la Cour de France, fut un des premiers Ministres qui complimenta le nouveau Roi, de la part de Son Altesse Electorale, & lui rendit en même tems une lettre des plus respectueuses que l'Electeur ait jamais écrites. Cette démarche étoit un preliminaire qui ne presageoit rien de bon aux Princes interessez au Traité de Partage ; cependant, ils ne s'en aperçurent que lors que le mal fut sans remede. La lettre que S. A. Electorale écrivoit à Philippe V. portoit en substance : „ Qu'il n'y „ avoit point de Prince en Euro- „ pe qui eut ressenti tant de joie „ à son elevation sur le Trône d'une „ Monarchie, où Dieu, le droit, „ & le consentement des Peuples „ venoient

„ venoient de l'appeler : Qu'il feroit
 „ paroître son zele en contribuant
 „ tout ce qui pourroit dépendre de
 „ lui pour l'affermissement d'un
 „ Neveu qui étoit si digne de reg-
 „ ner : Qu'il ne doutoit nullement
 „ que la Divine Providence ne be-
 „ nit son Regne & ses Armes con-
 „ tre tant de Prince qui étoient sur
 „ le point de se liguier pour lui dis-
 „ puter la Couronne : mais qu'il
 „ en feroit de leur Ligue, comme
 „ de toutes les autres qu'ils avoient
 „ ci-devant formées pour arrêter le
 „ cours des Conquêtes du Roi
 „ Très-Chrétien. Que si ce dernier
 „ Monarque avoit toujours fait la
 „ guerre avec superiorité dans un
 „ tems où il n'étoit point uni à l'Es-
 „ pagne ; on devoit presager que
 „ l'union des deux Monarchies
 „ formeroit une Puissance si redou-
 „ table, que les Princes Alliez ja-
 „ loux de sa prospérité se repenti-
 „ roient d'avoir fait ombrage à ses
 „ desseins ; qu'enfin il alloit envoyer

„ le Marquis de Bedmar auprès de
 „ Sa Majesté Catholique pour l'as-
 „ surer plus particulièrement de ses
 „ respects ; & pour concerter avec
 „ les Ministres du Roi T. C. les
 „ moyens d'assurer toutes les Places
 „ du Pais-Bas à son obéissance ; que
 „ cependant il avoit fait entrer dans
 „ Namur l'Infanterie Espagnole,
 „ & avoit envoyé la Cavalerie à
 „ Luxembourg ; que ces deux For-
 „ teresses étant les principales du
 „ Pais il avoit crû que la precaution
 „ qu'il venoit de prendre lui seroit
 „ agreable en attendant des ordres
 „ plus précis sur lesquels il feroit
 „ gloire de se regler &c.

„ D'abord que le Marquis de Bed-
 mar fut arrivé à la Cour, le nouveau
 Roi lui donna une Audience parti-
 culiere où il lui marqua l'estime
 qu'il avoit pour Son Altesse Electro-
 sale. Le Marquis de son côté assura
 Sa Majesté Catholique au nom de
 Son Altesse du desir ardent qu'elle
 avoit de s'unir pour toujours aux

interêts d'un Prince que le sang lui avoit déjà si étroitement uni &c. Comme j'avois connu particulièrement le Marquis de Bedmar à la Cour de Bruxelles, il voulut que je l'accompagnasse à cette Audience, & me fit même l'honneur d'insinuer à nos Ministres qu'on lui feroit plaisir s'ils vouloient agréer qu'il traitât avec moi de la Négociation dont il étoit chargé. Le Marquis de Torcy en parla au Roi, & Sa Majesté qui m'avoit temoigné, qu'elle avoit été contente de ma conduite dans toutes les affaires auxquelles j'avois été employé y donna les mains ; ajoutant que je traiterois avec le Marquis sur un Projet que M. de Chamillard me remettrait.

Les affaires d'Espagne donnoient pour lors tant d'occupation à nos Ministres qu'ils furent bien aises de se décharger sur moi d'une Négociation Etrangere qui regardoit un Prince dont je connoissois à fonds

les interêts ; outre qu'étant aimé du Marquis de Bedmar, je pouvois plus aisément le persuader qu'aucun Ministre de la Cour avec qui il n'avoit jamais eu des liaisons d'amitié. Le Marquis me communiqua à la première Conference que nous eûmes un Memoire qui étoit proprement un Plan de l'état auquel l'Electeur se trouvoit pour lors. „ Qu'il avoit ordre, dit-il, „ de représenter à leurs Majestez „ Très-Chrétienne & Catholique „ le sacrifice que Son Altesse Electorale alloit faire de tous les biens, faits qu'elle & son Frere l'Electeur de Cologne avoient reçûs „ du Roi d'Angleterre, & de Mrs „ les Etats Generaux, dont la recommandation à la Cour de Madrid & à celle de l'Empereur lui „ avoit procuré le Gouvernement „ des Pais Bas, & à son frere l'Electorat de Cologne ; qu'oultre „ ces motifs qui l'engageoient à ne „ se departir jamais de l'Alliance.

de ce Prince , non plus que de
 celle de Mrs les Etats. Son Al-
 tesse avoit été fortement sollicitée
 à ne point entrer dans les inte-
 rêts des deux Couronnes par des
 offres très - avantageuses , que
 l'Envoié d'Angleterre lui avoit
 fait : Que ces offres ne se bor-
 noient point uniquement à la
 possession du Gouvernement des
 Pais-Bas qu'on lui assuroit , & à
 sa Posterité pour toujours , mais
 encore on lui offroit des subsides
 très-considerables : Que leurs di-
 tes Majestez Très-Chrétienne &
 Catholique n'ignoroient point
 les grands démêlez que Son Al-
 tesse Ele&torale avoient eu avec
 les Peuples du Brabant , lesquels
 auroient degeneré en une revolte
 generale , sans les moiens vio-
 lens , dont elle avoit été obligée
 de se servir contre son inclina-
 tion : Qu'il étoit à aprehender
 pour elle que l'animosité d'une
 Nation intraitable n'augmentât,

„ lors qu'elle auroit appris que Son
 „ Altesse Electorale s'étoit rangée
 „ du parti des deux Couronnes :
 „ Que la crainte que ces Peuples
 „ avoient que Sa Majesté Catholi-
 „ que leur nouveau Roi ne les trai-
 „ tât avec moins de douceur que
 „ n'avoit fait leur dernier Roi ,
 „ pouvoit avoir des suites très-fâ-
 „ cheuses pour Son Altesse Electro-
 „ rale. Que le peril auquel elle s'al-
 „ loit exposer de gaieté de cœur &
 „ uniquement pour faire plaisir
 „ aux deux Rois , meritoit qu'on
 „ ne pesât point à la balance les
 „ bienfaits dont elle esperoit d'être
 „ recompensée : Que n'ayant pas
 „ été payé des subsides que le defunt
 „ Roi d'Espagne , de glorieuse me-
 „ moire , lui devoit faire soucher
 „ pour l'entretien des troupes , &
 „ les Peuples de Brabant lui ayant
 „ refusé les sommes qu'ils avoient
 „ ci-devant payées aux autres Gou-
 „ verneurs ses Predecesseurs , par
 „ la division qui a toujours regné

„ entre lesdits Peuples , & Son Al-
 „ tesse Electorale , elle avoit été o-
 „ bligée à fournir de son propre
 „ fonds aux fraix immenses d'une
 „ Guerre , qui l'avoit ruinée elle
 „ & ses Etats de fond en comble :
 „ Que l'Electorat de Baviere lui
 „ reprochoit d'avoir engagé sa
 „ Couronne Electorale & toutes
 „ les richesses de son Pais pour
 „ acquitter les dettes d'une Nation
 „ Etrangere , qui n'avoit que de
 „ l'ingratitude pour elle : Qu'il
 „ laissoit à juger là-dessus aux Mi-
 „ nistres des deux Couronnes de
 „ l'état auquel elle se trouvoit , sans
 „ argent , & sans ressources ; &
 „ qu'enfin elle remettoit à la gene-
 „ rosité des deux Rois la recon-
 „ noissance des grands services
 „ qu'elle leur alloit rendre en épou-
 „ sant leurs interêts &c.

„ Aiant lû & examiné ce Memoi-
 „ re , je repondis au Marquis de Bed-
 „ mar que Son Altesse Electorale
 „ trouvoit les choses du beau côté ;

qu'elle y representoit les avantages, qu'elle alloit perdre en quittant le parti des Alliez ; mais qu'elle ne parloit point de ceux qu'elle tiroit de son union avec les deux Couronnes : j'ajoutai que comme le Roi Très - Chrétien souhaitoit que je traitasse sur un Projet que M. de Chamillard me donneroit, je jugeois à propos de communiquer led. Memoire à ce Ministre, afin qu'il le lut avant que de dresser le Projet en question : Le Marquis l'ayant approuvé , je fus le lendemain matin chez Monsieur de Chamillard à qui je le remis. Il me fit plusieurs questions sur la premiere Conference que j'avois eüe avec le Marquis de Bedmar , & me demanda si je l'avois trouvé dans des dispositions sinceres & favorables aux deux Cours. Je lui repondis que tout iroit le mieux du monde , & que le Memoire que je lui presentois donnoit à connoître que Son Altesse Electorale avoit envie de

faire paier un peu cherement son Alliance aux deux Rois.

Deux jours après M. de Chamillard me remit en main le Projet dont j'ai parlé. Il contenoit en substance : „ Que l'élevation du Duc „ d'Anjou sur le Trône d'Espagne „ devant servir de Preliminaire à „ une Union parfaite entre Son „ Altesse Electorale & un Prince „ son Neveu, le même sang devoit „ unir aujourd'hui les mêmes intérêts : Que les deux Rois d'une „ part, & Son Altesse Electorale „ de l'autre, devoient oublier reciproquement les démêlez qui avoient causé les guerres passées, „ & porté Son Altesse à se ranger „ du côté des Ennemis de la Couronne de France : Que les affaires de l'Europe aiant pris une autre face, elles le devoient engager à prendre d'autres liaisons : „ Qu'elle ne pouvoit faire choix „ d'un parti qui lui convint mieux, „ que de s'unir pour toujours aux

„ deux Couronnes : Que si l'Elec-
 „ teur étoit dans les mêmes dis-
 „ positions que les deux Rois, il
 „ ne restoit plus qu'à former les
 „ nœuds d'une étroite Alliance, &
 „ convenir des Articles suivans.

„ I. Que Son Altesse Electorale
 „ tiendrait secret le Traité qui se-
 „ roit conclu entre les deux Rois
 „ & elle.

„ II. Qu'elle feroit entrer dans
 „ un certain jour les Troupes de
 „ France dans toutes les Places
 „ des Païs-Bas.

„ III. Que ces Places étant
 „ pourvûes de Garnisons François-
 „ ses, elle consentiroit que les trou-
 „ pes étrangères fussent désarmées.

„ IV. Qu'au cas que la guerre
 „ vint à s'allumer entre les deux
 „ Rois, & les autres Puissances de
 „ l'Europe au sujet de la Succes-
 „ sion d'Espagne, Son Altesse Elec-
 „ torale s'engageoit de quitter les
 „ Païs-Bas pour se rendre en Ba-
 „ viere en personne.

„ V. Qu'elle consentiroit que le
 „ Marquis de Bedmar eût le Gou-
 „ vernement des Pais-Bas pendant
 „ son absence.

„ VI. Que Son Altesse Elec-
 „ torale étant arrivée dans ses Etats
 „ de Baviere ; elle y formeroit un
 „ Parti avec les Princes & Cercles
 „ de l'Empire, sous le pretexte
 „ d'Association pour le maintien
 „ de la Paix.

„ VII. Qu'elle recevroit dans
 „ ses Etats un Corps d'Armée de
 „ Troupes Françoises avec tel Ge-
 „ neral qu'il plairoit au Roi Très-
 „ Chrétien pour les commander.

„ VIII. Qu'elle feroit de ce
 „ côté-là telle diversion avec ces
 „ Troupes, qui seroit jugée neces-
 „ saire, pour arrêter les progres des
 „ Armes de l'Empereur en Italie,
 „ en faveur des deux Couronnes.

„ IX. Qu'elle promettoit de
 „ porter l'Electeur de Cologne son
 „ frere à embrasser les interets des
 „ deux Rois, & à faire entrer les

„ Troupes de France, dans les Pla-
 „ ces de son Electorat qui seroient
 „ à leur bienfiance.

Voilà ce que les deux Rois de-
 mandoient à l'Electeur, & voici ce
 qu'ils lui promettoient.

„ I. Que Son Altesse Electorale de
 „ Bavière auroit un subside de...
 „ sa vie durant payable par quartier,
 „ & que l'Electeur de Cologne son
 „ frere auroit aussi un subside de...
 „ payable par quartier.

„ II. Que les deux Rois s'enga-
 „ geoient de faire tous les fraix de
 „ la Guerre Etrangere que Son Al-
 „ tesse Electorale feroit en Baviere.

„ III. Qu'au cas qu'il plût à Dieu
 „ de benir les Armes de Son Altesse
 „ Electorale en Allemagne jusques
 „ à ce point que l'Empereur fut
 „ mis à la raison, les deux Rois
 „ emploieroient toutes leurs forces
 „ pour maintenir Son Altesse Elec-
 „ torale.

„ IV. Que le Gouvernement des
 „ Pais - Bas Espagnols lui seroit
 assuré,

„ assuré , & à sa Posterité pour
 „ toujours.

„ V. Que les deux Rois emploie-
 „ roient leurs Armes pour mettre
 „ à la raison les Chapitres de Co-
 „ logne & de Liège divisez contre
 „ l'Electeur son frere.

„ VI. Que les deux Couronnes
 „ Alliées ne finiroient jamais la
 „ Guerre , sans la participation de
 „ Son Altesse Electorale & sans l'a-
 „ voir prealablement retablie dans
 „ ses Etats, aussi bien que l'Electeur
 „ de Cologne , au cas que les Ar-
 „ mes des Alliez s'en emparassent.

Tel étoit le Projet sur lequel je
 devois traiter avec le Marquis de
 Bedmar. Comme celui-ci avoit
 plein pouvoir de l'Electeur de faire
 tout ce qu'il jugeroit à propos pour
 les interêts de Son Altesse Electro-
 rale, M. de Chamillard, & le Mar-
 quis de Torcy me donnerent aussi
 plein pouvoir pour abreger la Ne-
 gociation. Il étoit de la dernière
 importance pour les deux Couron-

nes, que ce Traité fut conclu avant le départ du Roi d'Espagne. Les engagements dans lesquels Son Altesse Electorale alloit entrer étoit d'une très-grande utilité pour les deux Rois. D'une part ils devoient contribuer à l'affermissement du Duc d'Anjou sur le Trône auquel il venoit d'être élevé, & de l'autre ils devoient ouvrir au Roi Très-Chrétien un beau champ pour faire la guerre avec succès contre toutes les Puissances qui pretendoient disputer au nouveau Roi la Succession d'Espagne. Cette Negociation n'étoit pas la seule dont la Cour de France vouloit se servir pour soutenir ses desseins : Il y en avoit encore plusieurs autres, qui avoient déjà réussi, comme je l'ai déjà dit, & qui n'attendoient que le signal dont on étoit convenu avec nos Ministres pour lever le masque. Nous mettrons de ce nombre celle qui regarde un des plus puissans Princes du Nord, de même

que le soulèvement du Roiaume de Hongrie sous la conduite du Prince Ragotzi. Cependant l'Alliance du Duc de Baviere par raport aux grands avantages que l'on en devoit tirer étoit une des plus importantes & des plus pressées , aussi je tâchai de l'abreger. Pour cet effet j'eus quatre Conférences consecutives avec le Marquis de Bedmar, dans lesquelles je fis valoir les grandes offres que les deux Rois faisoient à son Altesse Electorale. Mais comme je remarquois que l'Article pour mettre à la raison l'Empereur étoit celui qui flatoit le plus le Marquis de Bedmar , par l'esperance de voir monter un jour l'Electeur sur le Trône Imperial, je me servis adroitement de cet endroit pour porter ledit Marquis à une conclusion. L'affaire du subside fut la plus debatüe. Mais comme j'avois ordre de nos Ministres de faire un pont d'or à Son Altesse Electorale pour l'éblouir par l'éclat de

tant de richesses , je considerai que les deux Rois étoient assez puissans, pour ne pas regarder à un million plus ou moins ; nous convinmes donc de tout à l'amiable le Marquis & moi ; & comme celui-ci y trouvoit son compte particulier par l'Article qui porte qu'il commanderoit dans les Pais-Bas pendant l'absence de l'Electeur , cela le rendit plus traitable & facilita beaucoup la Negociation. Le Traité aiant été conclu les deux Rois le signerent avec cette reserve : Que le Roi d'Espagne auroit souhaité avec passion d'avoir une entrevûë avant son départ avec Son Altesse Electorale pour conferer avec Elle sur plusieurs affaires particulieres qui devoient contribuer à rendre leur union plus étroite & plus durable ; mais que Sa Majesté Catholique aiant resolu de partir le 4. de Decembre , Elle laisseroit au Roi Très-Chrétien le soin de cette entrevûë : Que pour cet effet les deux

Rois prioient Sadite Altesse de se rendre *incognito* à la Cour de France le plutot qu'il lui seroit possible. L'Electeur ravi d'être entré dans l'Alliance des deux Couronnes , & d'en avoir obtenu tous les avantages qu'il avoit esperé , voulut donner la satisfaction d'une entrevûe au Roi Très Chrétien , & se disposa à partir pour la Cour de France. Il avoit l'esprit rempli de mille Projets qui flatoient agreablement son ambition , & il s'attendoit que le Roi lui declareroit à cœur ouvert tous les secrets sur lesquels alloit rouler la Guerre où l'on étoit sur le point d'entrer. Son Altesse Electorale aiant pris son tems , se rendit à Versailles , déguisé en habit de Chasseur , peu de jours après le depart du Roi d'Espagne , & ne fut reconnu à la Cour que par le Roi, & ses Ministres , avec qui il eut quelques Conferences secretes.

L'affaire du Duc de Baviere n'étoit pas la seule qui avoit intrigué

la Cour , après l'acceptation du Testament : il falloit d'ailleurs chercher les moyens d'apaiser deux Puissances redoutables qui avoient eu la principale part au Traité de Partage. C'étoit le Roi d'Angleterre , & Messieurs les Etats Generaux. Ces deux Puissances unies pouvoient faire quelques peines aux deux Couronnes , si elles prenoient les Armes. Pour détourner l'orage , nos Ministres après avoir consulté les plus celebres Jurisconsultes du Parlement sur un démêlé qui interessoit de si près le Roi Très-Chrétien , s'aviserent de donner une explication nouvelle au Traité de Partage , dans l'esperance que ces Puissances offensées se laissant éblouir , elles ne songeroient à rien moins qu'à renouveler une Guerre dont on ne faisoit que de sortir. Pour cet effet on envoya ordre au Comte de Briord , Ambassadeur de France auprès de Messieurs les Etats Gene-

raux , de leur faire entendre que les motifs qui avoient porté le Roi à faire le Traité de Partage , aiant été de prevenir les troubles infinis dont l'Europe seroit affligée après la mort du Roi d'Espagne , Sa Majesté Très-Chrétienne avoit remarqué qu'en acceptant le Testament, on parvenoit à ce but avec beaucoup moins de peine : Qu'il falloit faire attention à l'esprit du Traité de Partage , & non pas à la lettre : Que la mort du Roi d'Espagne aiant donné une nouvelle face aux affaires , il étoit impossible d'observer ce Traité à la lettre sans entrer dans une guerre generale , &c. Le Comte de Briord presenta le 4. de Decembre un Memoire sur ce sujet à Messieurs les Etats ; l'Ambassadeur d'Espagne en avoit déjà présenté un le 24. de Novembre , par lequel il avoit informé Leurs Hautes Puissances que le Roi Très-Chrétien avoit accepté le Testament du dernier Roi d'Espagne ;

mais que cette acceptation au lieu de diminuer les liaisons d'amitié qui avoient toujours régné entre les Espagnols & les Hollandois , ne serviroit qu'à les augmenter , & à rendre la paix plus stable.

Le Roi aiant fait venir à la Cour le Comte de Tallard, Sa Majesté lui dit , qu'il falloit aller en Angleterre & qu'elle lui laissoit le soin de leur faire comprendre les motifs qui l'avoient portée à rejeter le Traité de Partage , pour s'en tenir au Testament. Après avoir eu quelques Conférences particulières , avec M. de Chamillard , le Marquis de Torcy & M. de Pomponne , il partit de Versailles & arriva à Londres le 19. de Decembre. Aiant demandé quelques jours après Audience au Roi d'Angleterre , il lui remit entre les mains une lettre du Roi Très Chrétien par laquelle ce Monarque l'informoit de l'acceptation qu'il avoit faite du Testament du Roi d'Espagne en faveur du Duc d'Anjou. Le

Comte de Tallard voulut se servir de l'explication que nos Ministres avoient donnée au Traité de Partage, en disant qu'il falloit s'attacher à l'esprit de ce Traité, & non point à la lettre. Mais son explication fut reçûë aussi froidement de ce Prince, qu'elle l'avoit été de Messieurs les Etats Generaux, lors que le Comte de Briord leur presenta son Memoire.

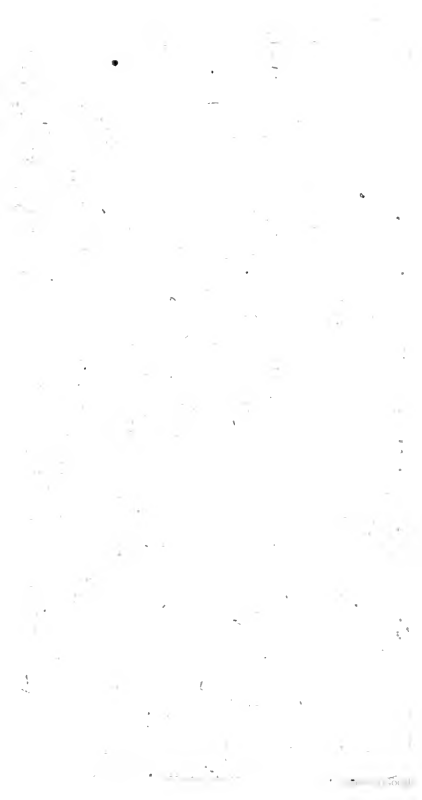
Le Roi d'Angleterre & les Etats Generaux, songerent tout de bon à se preparer à la Guerre. On fit des armemens sur mer ; on fit des levées de soldats & de matelots ; on acheta des troupes étrangères ; & on forma de nouvelles Alliances ; mais comme tous ces preparatifs demandoient du tems, & que le Pais étant ouvert, le Roi de France n'avoit qu'à faire marcher les grandes Armées qu'il avoit sur pié ; on crut qu'il falloit appeller la Negociation au secours de la foiblesse, & ne se declarer que lors que tout seroit

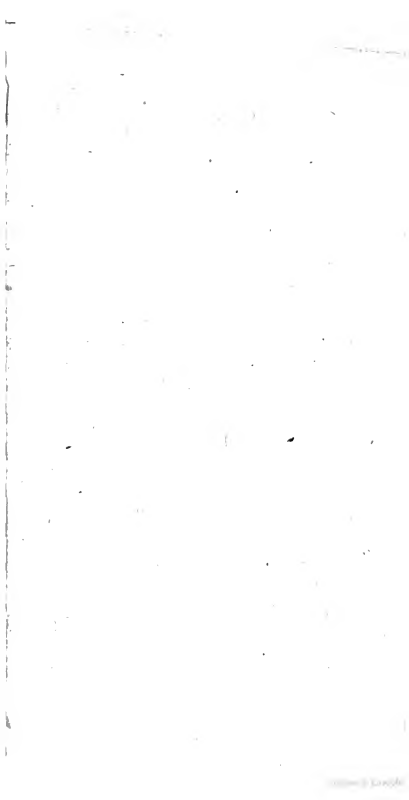
prêt. Comme le Comte de Briord étoit plus propre pour la Guerre que pour les Negociations , l'air cavalier dont il traitoit Messieurs les Etats , en leur declarant les intentions du Roi sur le Testament, & en leur insinuant même qu'ils devoient se souvenir qu'ils avoient été autrefois dépendans de la Couronne d'Espagne , les aigrit extrêmement. Leurs Hautes Puissances se servirent finement de ce prétexte pour tirer les affaires en longueur, & demanderent à la Cour de France le Comte d'Avaux pour traiter avec lui , parce que ce Ministre aiant été ci-devant Ambassadeur auprès d'eux avoit une plus parfaite connoissance de leur Gouvernement.

Fin du premier Tome.

401 1473151







1871

20/10/05





